BnF Gallica

Melmoth, ou L''homme errant / , par Mathurin [sic], traduit librement de l''anglais par Jean Cohen,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Maturin, Charles Robert (1782-1824). Melmoth, ou L''homme errant / , par Mathurin [sic], traduit librement de l''anglais par Jean Cohen,.... 1821.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

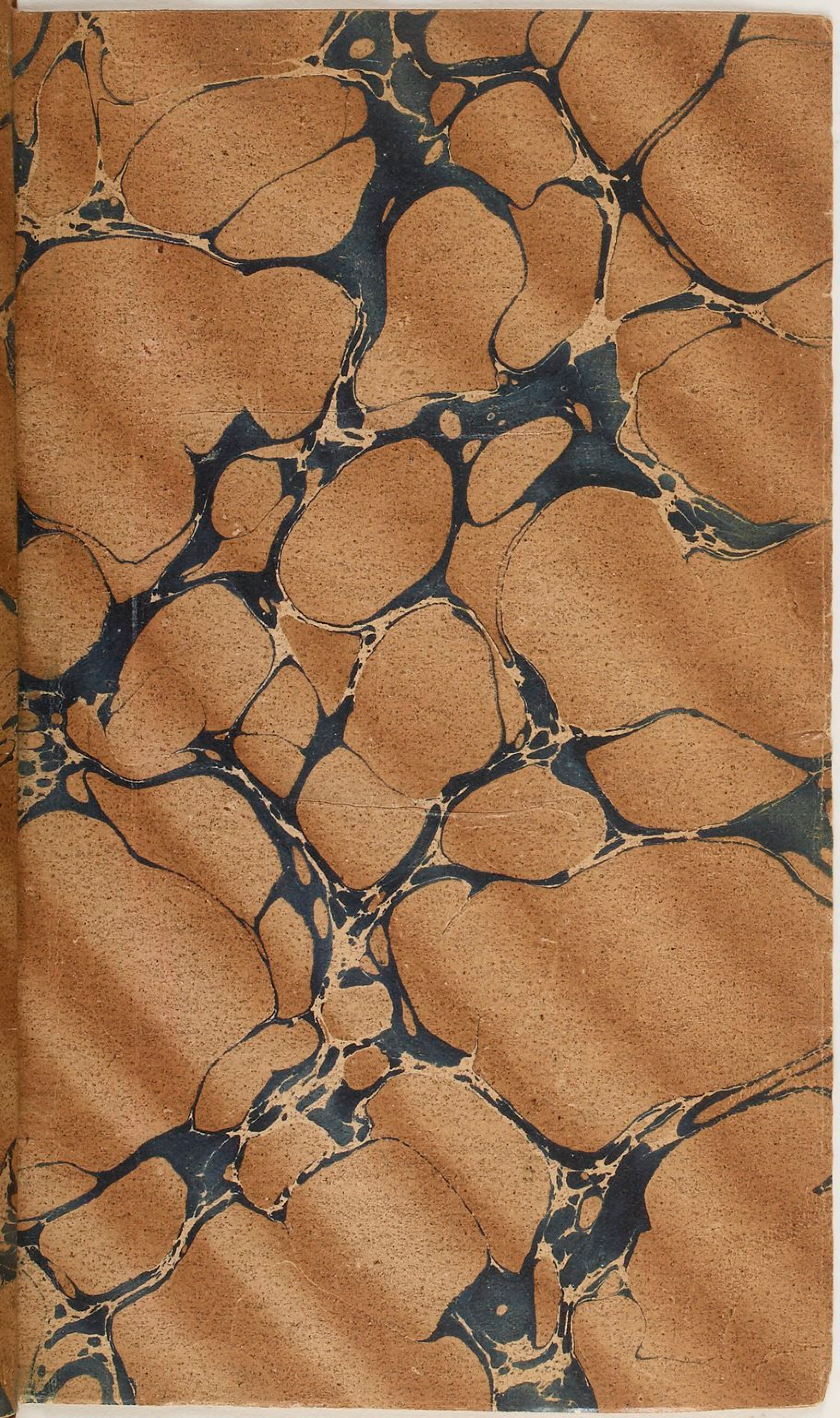
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



LE DOUARIN H.P.L.

MELMOTH,

OU

L'HOMME ERRANT.

Res. f. Vie
2322
(6)
NF
P93152A
620/6

Y² 51875

MELMOTH,

OU

L'HOMME ERRANT.

PAR M. MATHURIN, AUTEUR DE BERTRAM, ETC.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

PAR JEAN COHEN,

ANCIEN CENSEUR ROYAL,

Traducteur des *Protecteurs et les Protégés*, du *Chevalier de Saint-Jean*, etc.

TOME SIXIÈME.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS,

CHEZ G. C. HUBERT, LIBRAIRE,

Palais-Royal, Galerie de Bois, n° 322.

1821.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

MELMOTH,

OU

L'HOMME ERRANT.

CHAPITRE XXXIV.

« La mendicité paraissait devoir être désormais la seule ressource de cette malheureuse famille. Elle se décida à en faire l'essai dès le soir même. Le malheureux père ne changea pas de place le reste de la journée. Inès s'efforça de réparer encore les habits de ses enfans, qui étaient en si mauvais état, que chaque point qu'elle faisait, occasionait une nouvelle déchirure.

« Le grand'père, toujours assis dans son ample bergère, grâce aux soins d'Inès, car son fils était devenu fort indifférent sur son compte, regarda l'ouvrage que tenait sa bru, et s'écria, avec toute la pétulance de la vieillesse : Oui, oui, vous les couvrez de broderies, tandis que mes vêtemens sont en lambeaux!... En lambeaux ! répéta-t-il en soulevant le bras pour montrer les habits que la famille malheureuse avait eu de la peine à lui laisser. Inès s'efforça de l'apaiser en lui montrant son ouvrage et lui prouvant qu'elle se bornait à réparer les anciens vêtemens de ses enfans; mais elle entendit, avec une horreur inexprimable, son époux irrité des discours du vieillard, assouvir son effroya-

ble indignation dans un langage qu'elle essaya d'étouffer en approchant encore davantage de son beau-père, afin de fixer sur elle et sur son travail son attention égarée. Elle n'eut pas de peine à réussir, et tout alla bien jusqu'à ce qu'il fallût se séparer pour la nouvelle occupation qui devait remplir leur soirée. Ce fut alors qu'un sentiment inconnu agita le cœur des jeunes gens. Julie se rappela l'aventure qui lui était arrivée; elle songea à l'or, au langage flatteur, aux tendres accens du cavalier. Elle voyait sa famille périr de besoin autour d'elle; elle sentait ce même besoin dévorer ses entrailles, et en jetant les yeux autour de sa demeure dépouillée, l'or s'offrit encore plus brillant à

son souvenir. Un faible espoir, mêlé peut-être d'un mouvement d'orgueil, plus faible encore, troubla donc son cœur. Il est possible qu'il m'aime, se dit-elle, et ne me croie pas indigne de sa main. Puis le désespoir reprenait le dessus. Il faudra que je meure de faim, pensa-t-elle, si je reviens les mains vides, et pourquoi ne rendrais-je pas service à ma famille en mourant? Je ne survivrai jamais à ma honte, mais elle peut y survivre, car elle n'en saura rien!

Elle sortit, et prit une direction opposée à celle du reste de la famille.

« La nuit survint; chacun rentra à son tour. *Julie fut la dernière.* Son frère et sa sœur avaient obtenu quelques bagatelles. Le vieillard sourit en voyant

les provisions, qui après tout étaient à peine suffisantes pour le repas du plus jeune des enfans.

« Et vous, Julie, ne nous avez-vous rien apporté? lui dirent ses parens. Elle se tenait à part et silencieuse.... Son père répéta la question d'une voix forte et courroucée. Elle tressaillit à ce son, et s'avançant précipitamment, elle cacha son visage dans le sein de sa mère.

« Rien, rien, dit-elle d'une voix entrecoupée; j'ai essayé.... Mon cœur faible et méchant a cédé un instant, et à la pensée.... Mais non.... non; pas même pour vous sauver de la mort, je n'aurais pu m'y résoudre.... Je suis revenue pour mourir auparavant moi-même. Ses parens la comprirent et frémirent.

Au milieu de leurs angoisses, ils la bénirent en pleurant. Le repas fut partagé. Julie refusa d'abord d'y prendre part, parce qu'elle n'y avait pas contribué. Sa répugnance fut enfin vaincue par les tendres importunités du reste de la famille.

« Ce fut à cette occasion que Walberg donna un exemple de ces accès d'humeur soudains et violens, auxquels il s'était depuis peu habitué, et qui tenaient de la démence. Il paraissait voir, avec un sombre mécontentement, que sa femme, ainsi qu'elle le faisait toujours, réservât la plus forte portion pour son père. Dans le premier moment il se borna à le regarder de côté, en marmotant entre ses dents. Il parla en-

suite plus haut, mais pas assez pour être entendu du vieillard, qui dévorait son mince repas. Tout à coup les souffrances de ses enfans lui inspirèrent une sorte de sauvage ressentiment, et se levant, il s'écria : Mon fils vend son sang à un chirurgien pour nous sauver la vie *! Ma fille tremble au moment de se livrer à la prostitution pour nous procurer un repas; et que fais-tu pendant ce temps, toi, inutile vieillard! Lève-toi, lève-toi, et demande l'aumône pour toi-même, ou il faudra que tu meures de faim. A ces mots, sa colère étant

---

* Historique. Ce fait est arrivé dans une famille française pendant l'émigration.

(*Note de l'Auteur.*)

parvenue au plus haut point, il leva la main contre le vieillard sans défense. A cette vue horrible, Inès jeta de grands cris, et les enfans, accourant, se placèrent au-devant de leur père. Sa rage en fut augmentée, et il distribua de tous côtés des coups, qui furent supportés sans murmure. Quand l'orage fut apaisé, il s'assit et fondit en larmes.

« Dans ce moment, le vieillard, au grand étonnement de tout le monde excepté de Walberg, le vieillard, dis-je, qui, depuis l'enterrement de sa femme, n'avait fait d'autre chemin que de sa bergère à son lit et de son lit à sa bergère, et cela encore appuyé sur quelqu'un de la famille, se leva tout-à-coup de sa place, comme pour obéir à son

fils et marcha d'un pas ferme et assuré vers la porte. Quand il l'eut atteinte, il s'arrêta, regarda en arrière avec un inutile effort de mémoire et sortit lentement. Tel fut l'effroi que toute la famille éprouva à ce dernier regard, qui ressemblait à celui d'un cadavre marchant lui-même vers sa tombe, que personne n'essaya d'arrêter ses pas, et plusieurs momens s'écoulèrent avant qu'Everard se recueillît assez pour le poursuivre.

« En attendant, Inès qui avait renvoyé ses enfans s'était assise à côté de son malheureux époux et s'efforçait de le consoler. Sa voix qui avait une douceur remarquable sembla produire un effet physique sur lui. Il tourna d'abord la tête vers elle, puis s'appuyant sur son

épaule, il versa quelques larmes ; enfin, se jetant sur son sein, il pleura sans se retenir. Inès profita de ce moment pour lui faire sentir l'horreur qu'elle éprouvait de la faute qu'il venait de commettre, et le supplia d'implorer la miséricorde divine pour un crime qui, à ses yeux, équivalait presque à un parricide. Walberg lui demanda d'un air égaré ce qu'elle voulait dire. Elle répondit en frémissant : Votre père.... votre pauvre vieux père! Mais Walberg souriant avec une expression de confiance mystérieuse et surnaturelle qui glaça le sang de sa femme, s'approcha de son oreille et lui dit tout bas : Je n'ai plus de père! il est mort ; il y a long-temps qu'il est mort! je l'ai enterré le jour que j'ai creusé

la tombe de ma mère! Pauvre vieillard, ajouta-t-il avec un soupir; c'était bien heureux pour lui... il aurait vécu pour pleurer et peut-être pour mourir de faim. Mais je vais vous dire quelque chose, Inès.... n'en répétez rien à personne. Je m'étonnais de ce qui faisait diminuer si vite nos provisions; je ne savais pas pourquoi ce qui était autrefois assez pour quatre suffisait à peine aujourd'hui pour un. J'ai long-temps guetté et je l'ai enfin découvert.... mais c'est un grand secret.... un vieux revenant visitait tous les jours la maison. Il prenait la forme d'un vieillard couvert de haillons, avec une longue barbe blanche, il se mettait à table et dévorait tout tandis que les enfans mouraient de

faim en le regardant.... mais je l'ai frappé, je l'ai maudit, je l'ai chassé au nom du Tout-Puissant, et il est parti. Oh! comme il était avide ce revenant! mais il ne nous poursuivra plus, et nous en aurons assez.... assez pour demain.

« Inès, accablée d'horreur à cette preuve évidente de démence ne chercha point à l'interrompre. Elle s'efforça seulement de le calmer, en priant intérieurement le ciel de préserver sa propre raison. Walberg observa ses regards, et avec la prompte méfiance naturelle aux esprits à moitié égarés, il ajouta : si vous ne croyez point ce que je viens de vous dire, vous ajouterez sans doute encore moins de foi à l'horrible apparition qui me poursuit depuis quelque temps.

« O mon ami! dit Inès en reconnaissant dans ces paroles la source d'une frayeur que lui avaient occasionée certaines circonstances de la conduite de son mari, frayeur auprès de laquelle celle de la famine n'était rien; je crains de vous avoir trop bien compris. Je puis souffrir les dernières extrémités du besoin et de la famine; je puis même vous les voir souffrir, mais les mots horribles qui vous sont échappés pendant votre sommeil! Quand je pense à ces mots, quand je cherche à deviner.....

« Vous n'avez besoin de rien deviner, dit Walberg en l'interrompant, je vais tout vous dire. En parlant ainsi sa physionomie cessa d'exprimer l'égarement; elle devint tout-à-fait calme, son

œil se fixa, son ton s'affermit. Toutes les nuits, depuis nos derniers malheurs j'ai erré pour obtenir quelques secours. j'ai demandé à tous les passans; mais pendant ces dernières nuits, je n'ai jamais manqué de rencontrer l'ennemi du genre humain qui....

« Cessez, ô mon ami, de vous livrer à ces horribles pensées; elles sont le résultat de l'état triste et troublé de votre esprit.

— « Inès, écoutez-moi. Je vois cette figure aussi distinctement que je vois la vôtre; j'entends sa voix comme vous entendez à présent la mienne. Le besoin et la misère n'ont pas d'ordinaire pour effet de monter l'imagination. Ils s'attachent trop aux réalités. L'homme qui

ne sait où trouver des alimens ne se figure pas qu'un banquet lui est offert, et que le tentateur l'invite à s'y asseoir et à manger à son aise. Non, non, Inès, le malin esprit, ou quelqu'un des agens dévoués, caché sous une forme humaine, m'obsède toutes les nuits, et je ne sais plus comment faire pour résister aux embûches qu'il me tend. »

« Et sous quelle forme paraît-il? dit Inès, espérant qu'elle détournerait la marche de ses tristes pensées, en feignant de la suivre.

— « Sous la forme d'un homme de moyen âge, d'un extérieur grave et sérieux, et dont l'aspect n'a rien de remarquable, si ce n'est l'éclat de deux yeux brûlans dont le lustre est presque

insupportable. Il les fixe quelquefois sur moi, et je me sens comme fasciné. Toutes les nuits il m'obsède, et peu de personnes auraient pu, comme moi, résister à ses séductions. Il m'a offert, et m'a prouvé qu'il dépendait de lui de me donner tout ce que la cupidité humaine pouvait désirer, sous la condition de..... Je n'ose le dire : cette condition est si horrible, si impie, que l'on commet un crime presque aussi affreux en l'écoutant qu'en y cédant. »

Inès, toujours incrédule, poursuivit néanmoins son premier plan, et demanda à son mari quelle était cette condition. Quoiqu'ils fussent seuls, Walberg ne voulut la lui dire qu'à l'oreille, et Inès, dont la raison était for-

tifiée par un caractère froid et grave, ne put pourtant s'empêcher de se rappeler que, dans sa jeunesse, elle avait entendu dire qu'un être de ce genre parcourait l'Espagne, et jouissait du pouvoir de tenter les hommes réduits aux dernières calamités, par des offres semblables, offres qui jusqu'alors avaient été constamment rejetées. Elle frémit à l'idée que son époux pût avoir été exposé à de pareilles tentations, et elle s'efforça de fortifier son âme et sa conscience par des argumens également convenables à sa position, soit qu'il fût la victime d'une imagination troublée, ou l'objet réel d'une affreuse persécution. Elle tira ces argumens de l'histoire de la religion; et, lui ayant rap-

pelé les nombreux martyrs qui avaient péri pour cette sainte cause, elle lui demanda s'il ne se sentait pas autant de courage qu'eux.

« Ils périssaient par le fer et le feu, dit Walberg; mais ils ne mouraient pas de faim : cette mort est plus horrible. Qu'est-ce ceci que je tiens? ajouta-t-il en prenant, sans savoir ce qu'il faisait, la main de sa femme dans les siennes.

« C'est ma main, mon ami, dit sa tremblante épouse.

— « Votre main! Non... c'est impossible! Vos doigts étaient doux et frais... ceux-ci sont brûlans et desséchés..... Est-ce bien une main humaine?

« C'est la mienne, reprit Inès en pleurant.

« Vous êtes donc affamée? dit Walberg, comme s'il s'était réveillé d'un songe.

« Nous le sommes tous depuis quelque temps, » répondit Inès, trop heureuse de ramener la raison de son époux, même au prix de cet horrible aveu. Nous le sommes tous ; mais c'est moi qui ai le moins souffert. Quand une famille meurt de faim, les enfans pensent à leurs repas, mais la mère ne pense qu'à ses enfans. J'ai vécu aussi sobrement que je l'ai pu..... A dire vrai.... je n'avais point d'appétit.

« Chut, dit Walberg en l'interrompant; quel bruit ai-je entendu?..... n'étaient-ce pas les gémissemens d'un mourant?

— « Non, ce ne sont que les enfans qui se plaignent en dormant.

— « De quoi se plaignent-ils ?

« De la faim, je pense, dit Inès, en cédant involontairement à l'horrible sentiment de sa misère habituelle.

« Et je reste là pour l'écouter, s'écria Walberg en se levant avec précipitation; je reste là pour être témoin de leur sommeil interrompu par ces rêves de détresse, tandis qu'il suffirait d'un mot pour remplir cette chambre de montagnes d'or, qui ne me coûteraient que.....

« Quoi, dit Inès en embrassant ses genoux; songez à ce que cela vous coûterait. Qu'est-ce qu'un homme peut recevoir en échange de son âme? Ah!

périssons tous, devant vos yeux, de faim et de besoin, avant que vous scelliez votre perdition par cet horrible.....

« Ecoutez-moi, femme, dit Walberg en tournant sur elle des yeux presque aussi terribles et aussi brillans que ceux de Melmoth ! écoutez-moi ! mon âme est perdue ! Ceux qui meurent dans les souffrances de la faim ne connaissent pas de Dieu et n'en ont pas besoin. Si je reste ici pour mourir avec mes enfans, je serai aussi sûr de blasphémer contre l'auteur de mon être, que si je le renonçais aux horribles conditions que l'on me propose. Ecoutez-moi, Inès, et ne tremblez pas. Si je vois mes enfans mourir de faim, je me livre soudain à un désespoir sans remède, et je me prive

de la vie. Si je consens à cette offre effrayante, je puis encore me repentir; je puis encore me sauver. D'un côté, il y a de l'espoir; de l'autre, il n'y en a aucun, aucun! Vos mains m'embrassent, mais elles sont froides. Vous n'êtes plus que l'ombre de vous-même. Indiquez-moi le moyen d'obtenir encore un repas, et je cracherai sur le tentateur, je le repousserai. Mais où en trouver? Laissez-moi donc aller auprès de lui. Vous prierez pour moi, Inès, n'est-il pas vrai? Et les enfans?..... Mais ne souffrez pas qu'ils prient pour moi. Dans mon désespoir, j'ai oublié de prier, et maintenant leurs prières seraient un reproche pour moi,.... Inès!..... Inès!.... Quoi! parlé-je à un cadavre?

« Son erreur n'était pas grande, car sa malheureuse femme était tombée, sans mouvement, à ses pieds.

« Dieu soit béni ! s'écria-t-il ! un mot l'a tuée. Cette mort a été plus douce que celle de la faim. J'aurais agi avec compassion, si je l'eusse étranglée de mes propres mains. Maintenant, c'est le tour de mes enfans, ajouta-t-il, tandis que les pensées les plus horribles se succédaient dans son esprit avec la plus effrayante rapidité. Il croyait entendre le murmure de l'Océan et nager dans une mer de sang. Maintenant, c'est le tour de mes enfans ! Il chercha soudain un instrument de mort. Sa main droite saisit la gauche ; il crut tenir une épée, et dit : Ceci suffira. Ils se débattront ; ils

me supplieront ; mais je leur dirai que leur mère est morte à mes pieds ; et que pourront-ils me répondre à cela ?

« Le malheureux s'assit cependant et réfléchit. S'ils pleurent, que leur dirai-je ? Il y a Julie et Inès qui porte le même nom que sa mère..... et le pauvre petit Maurice, qui sourit même quand il a faim, et dont le sourire est pire qu'une malédiction !..... Je leur dirai que leur mère est morte, s'écria-t-il en s'avançant d'un pas chancelant vers la chambre de ses enfans : ce sera là ma réponse et leur arrêt.

« En parlant, il heurta du pied le corps inanimé de sa femme, et son âme s'étant concentrée au plus haut degré de la souffrance, il s'écria : « Hommes !...

hommes ! . . . que sont vos désirs et vos passions, vos espérances et vos craintes, vos combats et vos victoires ? Regardez-moi ! écoutez-moi ! Renoncez à des besoins et à des désirs factices, et donnez des alimens à ceux qui en demandent. Soyez sages ! que vos enfans vous reprochent tout hormis le défaut de pain ! c'est là le plus cruel de tous les reproches ; celui qu'on sent d'autant plus, qu'il est moins exprimé. Je l'ai souvent senti, mais je ne le sentirai plus ! — En disant ces mots, l'infortuné s'approcha du lit de ses enfans.

« Mon père ! mon père ! s'écria Julie, sont-ce là vos mains ? Laissez-moi vivre, et je ferai tout ce que vous voudrez, tout, excepté.....

« Mon père ! mon cher père ! s'écria Inès, épargnez-nous ! Demain nous aurons peut-être de quoi manger !

« Maurice, le plus jeune des enfans, sauta à bas de son lit; et, embrassant les genoux de son père, il dit : O mon cher père ! pardonnez-moi ; je rêvais qu'il y avait un loup dans la chambre, et qu'il nous égorgeait. J'ai crié bien long-temps, mon père, et je commençais à croire que vous ne viendriez pas. Et maintenant.... O Dieu ! ô Dieu !..... Est-ce vous qui êtes le loup ?

« Par bonheur, les mains du père infortuné étaient devenues impuissantes par la convulsion même qui les avait portées à cet acte de désespoir. Les jeunes filles s'étaient évanouies d'hor-

leur, et leur état ressemblait à la mort. L'enfant fut assez rusé pour contrefaire aussi le mort. Il restait dans son lit, étendu et retenant son haleine.

« Quand le malheureux Walberg crut avoir accompli son horrible dessein, il sortit de la chambre. En se retirant, il trébûcha sur le corps inanimé de sa femme. Un gémissement annonça que la malheureuse n'était pas morte.

« Qu'est ceci? dit Walberg en chancelant dans son délire. Ce cadavre me reproche-t-il mon crime, ou une voix qui survit, me maudit-elle pour avoir laissé mon ouvrage incomplet?

« Comme il disait ces mots, il plaça son pied sur le corps de sa femme.

Dans cet instant on frappa un coup très-fort à la porte de la maison. Les voilà, s'écria-t-il; son égarement lui offrant déjà les procédures criminelles, suite inévitable du meurtre imaginaire qu'il avait commis. Eh bien!... entrez... frappez encore, ou soulevez le loquet... entrez, vous en êtes les maîtres.... me voici autour du cadavre de ma femme et de mes enfans.... je les ai assassinés... je le confesse... Vous venez me traîner à la torture... je le sais... mais jamais... non jamais, toutes ces tortures ne me feront autant souffrir que si je les avais vu mourir de faim devant mes yeux. Entrez...entrez.... le crime est consommé... le cadavre de ma femme est à mes

pieds, et le sang de mes enfans rougit mes mains..... Qu'ai-je encore à craindre?

« Tandis que le malheureux parlait ainsi, il tomba sur sa chaise, et se mit à frotter ses doigts, comme s'il avait voulu en essuyer des traces de sang. Cependant les coups frappés à la porte de la chambre devinrent plus forts; on leva effectivement le loquet, et trois personnes entrèrent dans la chambre où se trouvait Walberg. Ils s'avancèrent lentement. Deux d'entr'elles paraissaient accablées par l'âge, la troisième par une vive émotion. Walberg ne fit pas attention à elles. Il avait le regard fixe, les mains jointes. Il ne fit aucun mouvement à leur approche.

« Ne nous reconnaissez-vous pas? dit le premier, en soulevant une lanterne qu'il tenait à la main. La lumière tomba sur un groupe digne du pinceau de Rembrandt. Une profonde obscurité régnait dans la chambre, excepté dans le petit nombre d'endroits éclairés par elle : elle montrait d'un côté Walberg assis dans un désespoir morne et immobile, de l'autre le bon prêtre qui avait servi de confesseur à Guzman, et dont les traits pâles et usés par l'âge et les austérités, semblaient lutter contre le sourire de bienveillance qui s'y peignait. Derrière l'ecclésiastique était le vieux père de Walberg, dont l'aspect offrait une apathie complète, qu'interrompaient seulement de légers mouve-

mens de tête, par lesquels il semblait se demander à lui-même pourquoi il était là, et pourquoi il ne pouvait pas parler. Il était soutenu par Everard, dont les yeux brillaient d'un éclat qui ne se soutint pas. Il tremble, s'avance, puis se retire et se rapproche de son aïeul, comme s'il avait besoin lui-même de l'appui qu'il lui offre. Walberg fut le premier qui rompit le silence.

« Je sais qui vous êtes, dit-il d'une voix sombre, vous venez me saisir.... vous avez entendu ma confession, qu'attendez-vous?... entraînez-moi.... je me leverais pour vous suivre si je le pouvais; mais je me sens comme attaché à ce siége; il faudra que vous m'en enleviez vous-mêmes.

« Pendant qu'il parlait ainsi, sa femme, qui jusqu'alors était restée étendue à ses pieds, se leva lentement, mais avec fermeté, et de tout ce qu'elle voyait ou entendait, ne paraissait comprendre que ce que son époux venait de dire ; elle le serra dans ses bras comme si elle avait voulu empêcher qu'on ne l'emmenât, et jeta sur le groupe un regard de menace impuissant et égaré.

« Voilà donc encore un témoin, dit Walberg, qui s'élève d'entre les morts pour déposer contre moi! Ah! s'il en est ainsi, il est temps de partir!

« Il s'efforça de se lever, mais Everard s'élançant vers lui, le retint en s'écriant : arrêtez, mon père, arrêtez; nous vous

apportons de bonnes nouvelles, et le bon prêtre est venu vous les annoncer. Ecoutez-le, mon père, je ne saurais parler.

« Vous! quoi vous, Evérard! déposez-vous aussi contre moi? Je n'ai cependant jamais levé la main sur vous. Quand ceux que j'ai assassinés se taisent, deviendrez-vous mon accusateur?

« Cependant tout le monde s'était réuni autour de lui, les uns pour le consoler, les autres pour calmer leur propre frayeur; tous brûlant de lui découvrir les nouvelles dont leur cœur était rempli; mais craignant que la secousse ne fût trop forte pour sa raison qui déjà paraissait affaiblie. A la fin, l'ecclésiastique la laissa échapper. Sa

profession le rendait moins sensible aux peines d'un époux ou d'un père, mais il sentait qu'une bonne nouvelle devait toujours être agréable de quelque part qu'elle vînt et dans quelque moment qu'elle arrivât.

« Nous avons le testament, s'écria-t-il soudain, le vrai testament de Guzman. L'autre n'était, j'en demande pardon à Dieu et aux saints, que l'ouvrage d'un faussaire : le testament est trouvé ; vous et votre famille héritez de toutes ses richesses. Je venais vous l'annoncer, malgré l'heure avancée, quand j'ai rencontré dans mon chemin ce vieillard conduit par votre fils. Comment se fait-il qu'il soit sorti si tard ?

« A ces mots, Walberg frémit. Le

prêtre, voyant le peu d'effet que ces paroles avaient fait sur lui, répéta d'une voix aussi élevée qu'il put : Le testament est trouvé !....

« Le testament de mon oncle est trouvé, dit Everard.

« Trouvé ! trouvé ! trouvé ! répéta le vieux grand-père, sans savoir ce qu'il disait, mais imitant ceux qui avaient parlé avant lui, et puis les regardant pour leur demander l'explication de ce qu'il venait lui-même de dire.

« Le testament est trouvé, mon ami, s'écria Inès, à qui cette nouvelle paraissait avoir rendu toute sa raison. N'entendez-vous pas, mon ami ? Nous sommes riches, nous sommes heureux !

Parlez-nous donc, et ne nous jetez pas ce regard égaré. Parlez-nous!

« Une longue pause s'en suivit. A la fin, Walberg, montrant du doigt les personnes qui l'entouraient, dit d'une voix sombre : Quelles sont ces gens?

« Votre fils, mon ami, et votre père et le bon prêtre. Pourquoi nous regardez-vous d'un air d'incrédulité?

« Et que sont-ils venus faire ici? dit Walberg.

« On lui répéta la nouvelle qui venait de lui être apportée ; mais chacun y imprima le sentiment particulier dont il était agité, et leurs discours étaient à peine intelligibles. Enfin, Walberg eut l'air de comprendre vaguement ce

qu'on lui disait, et les regardant tour à tour, il poussa un profond soupir. Ils cessèrent de parler et l'examinèrent en silence.

« Des richesses !.... des richesses !.... Elles viennent trop tard !.... Regardez..... regardez ! s'écria-t-il, en montrant du doigt la chambre de ses enfans.

« Inès, le cœur agité d'un affreux pressentiment, se précipita dans cette chambre, et vit ses filles couchées par terre et mortes, selon toutes les apparences. Le cri qu'elle jeta, en tombant sur elles, amena à son secours son fils et l'ecclésiastique. Walberg et le vieillard restèrent seuls, se regardant avec des yeux tout-à-fait insensibles. Cette

apathie de l'âge et la stupéfaction du désespoir formèrent un horrible contraste avec les sensations violentes qui agitaient tout le reste de la famille. Il s'écoula un temps assez considérable avant que les jeunes personnes revinssent de leur évanouissement, et un temps plus long encore avant que leur père pût se persuader qu'il était réellement serré dans les bras de ses enfans vivans.

« Pendant toute cette nuit son épouse et ses enfans eurent à lutter contre son désespoir. A la fin, la mémoire parut lui revenir tout à coup. Il versa quelques larmes ; puis se jetant aux pieds de son père, qui était assis dans sa bergère, ses premiers mots furent : O mon père!

pardonnez moi, et il cacha sa tête dans les genoux du vieillard.

« Le bonheur est un puissant reconfortant. Au bout de quelques jours, tout le monde parut calmé. Ils pleuraient encore, mais leurs larmes n'étaient plus douloureuses. Elles ressemblaient à ces ondées d'une belle matinée de printemps qui annoncent une journée chaude et sereine. Les infirmités du père de Walberg décidèrent son fils à ne quitter l'Espagne que quand il l'aurait perdu, ce qui arriva peu de mois après. Il mourut en paix donnant et recevant des bénédictions. Quand on lui eut rendu les derniers devoirs, la famille se mit en route pour l'Allemagne, où elle réside présentement et jouit du sort le plus

heureux ; mais Walberg frémit encore aujourd'hui d'horreur, quand il se rappelle les effroyables tentations qu'il eut à souffrir de la part de l'étranger qu'il rencontra dans ses courses nocturnes, et ce souvenir paraît lui être plus pénible encore que celui de sa famille périssant de besoin. »

Don François d'Aliaga avait écouté cette lecture avec la plus vive attention. Quand l'inconnu l'eut finie, il ajouta : « Je possède encore d'autres relations concernant cet être mystérieux. Je les ai recueillies avec peine : car les malheureux, qui sont exposés à ses tentations, regardent leur aventure comme un crime et en cachent scrupuleusement toutes les

particularités. Si jamais nous nous revoyons, seigneur, encore je pourrai vous en raconter quelques-unes, et je vous réponds que vous ne les trouverez pas moins extraordinaires que celles que vous venez d'entendre; mais il est trop tard ce soir, et vous avez besoin de repos après les fatigues de votre voyage.» Après avoir parlé ainsi, l'inconnu se retira.

CHAPITRE XXXV.

Don Francisco resta sur sa chaise, réfléchissant à la singulière relation qu'il venait d'entendre, jusqu'à ce que l'heure avancée, jointe à sa fatigue et à la profonde attention qu'il venait de prêter aux paroles de l'étranger, l'eussent insensiblement plongé dans un profond sommeil. Il ne tarda pas à s'éveiller à un léger bruit qui se fit dans la chambre, et ayant levé les yeux, il aperçut, vis-à-vis de lui, une personne dont les traits lui étaient inconnus, quoiqu'un souvenir vague lui fît croire qu'il les avait

déjà aperçus. Don Francisco ayant témoigné par un regard sa surprise, l'étranger lui dit qu'il était un voyageur que l'on avait introduit par erreur dans cette chambre; qu'il avait pris la liberté de s'y reposer un moment, mais que si sa présence était importune, il était prêt à se retirer.

Pendant qu'il parlait, Aliaga eut le temps de l'observer. Il y avait dans l'expression de sa physionomie quelque chose de remarquable, mais de fort difficile à expliquer, et ses manières, quoiqu'elles ne fussent pas aimables ou prévenantes, avaient une aisance qui paraissait être plutôt le résultat de l'indépendance des idées que de l'usage du monde.

Don Francisco l'engagea à rester d'un ton grave et froid ; il éprouvait un sentiment de terreur dont il ne pouvait se rendre compte. L'étranger lui rendit son salut de façon à ne pas diminuer cette impression. Un long silence suivit. L'étranger, qui ne s'était pas nommé, fut le premier à le rompre en s'excusant d'une indiscrétion involontaire qu'il avait commise. Assis dans une pièce voisine, il avait entendu, malgré lui, une narration à laquelle il avait pris le plus vif intérêt.

A tous ces complimens, don Francisco ne put répondre que par des salutations cérémonieuses et par des regards inquiets et curieux. Le mystérieux

inconnu n'eut pas l'air d'y faire attention, et resta immobile à sa place.

Un nouveau silence fut encore interrompu par l'étranger.

« Vous écoutiez, ce me semble, » dit-il, « l'histoire singulière et terrible d'un être chargé d'une commission que l'on ose à peine répéter. Il doit, vous a-t-on dit, tenter les esprits dans la douleur et parvenus aux dernières extrémités des peines mortelles. Il doit les engager à renoncer à toutes leurs espérances de bonheur à venir pour obtenir une courte rémission de leurs souffrances temporelles. »

« Je n'ai rien entendu de tout cela, » répondit don Francisco, dont la mémoire, naturellement un peu confuse, n'était

pas devenue plus nette par la longueur de la narration qu'il venait d'entendre et par le sommeil dans lequel il était tombé.

« Rien? » dit l'étranger d'un ton vif et un peu dur, qui fit tressaillir son auditeur, « rien? Il m'avait pourtant semblé qu'il avait été question d'un être malheureux qui avait fait souffrir, à Walberg, des épreuves plus cruelles, à ses yeux, que celles de la faim. »

« Oui, oui, » dit Aliaga, se rappelant tout à coup cette circonstance, « je me souviens qu'il a été question du démon, de son agent ou de quelque chose..... »

« Seigneur, » reprit l'étranger avec une expression d'ironie sauvage et féroce qu'Aliaga ne remarqua pas, « sei-

gneur, je vous prie de ne pas confondre des personnages, alliés de près à la vérité, mais cependant bien différens ; je veux dire le démon et ses agens. Vous-même, seigneur, quoique vous soyez, sans contredit, catholique orthodoxe, et qu'en cette qualité vous abhorriez l'ennemi du genre humain, vous avez souvent été involontairement son agent, et vous seriez, je pense, bien fâché que l'on vous confondît avec lui. »

Don Francisco fit, à plusieurs reprises, et très-dévotement, le signe de la croix, déclarant qu'il n'avait jamais été l'agent de l'ennemi du genre humain.

« Oseriez-vous le soutenir ? » dit le mystérieux étranger, non point en élevant la voix comme ses paroles pour-

raient le faire supposer, mais en la baissant au contraire, et en approchant son siége de celui de son compagnon surpris. « N'avez-vous jamais erré ? N'avez-vous jamais éprouvé de sensation impure? N'avez-vous jamais, pour un moment, entretenu un désir de haine, de malice ou de vengeance ? N'avez-vous jamais oublié de faire le bien, quand vous l'auriez dû ? N'avez-vous jamais fait le mal que vous n'auriez pas dû faire? N'avez-vous jamais, dans le commerce, surfait un acheteur ou profité des dépouilles de votre débiteur mourant de faim ? Tout cela n'est-il pas vrai, et pouvez-vous encore dire que vous n'avez pas été un agent de Satan ? Je vous dis que chaque fois

que vous avez caressé une passion brutale, un désir sordide, une imagination impure, chaque fois que vous avez prononcé un mot qui a fait de la peine à un de vos semblables, ou que vous avez vu couler des larmes que vous n'avez point séchées quand vous l'avez pu, vous avez été réellement et véritablement l'agent de l'ennemi du genre humain; mais, que dis-je? Ah! c'est à tort que l'on donne ce titre au grand chef angélique, à l'étoile du matin tombée de sa sphère! Quel ennemi plus invétéré l'homme a-t-il donc que lui-même? S'il veut savoir où trouver son ennemi qu'il se frappe la poitrine, et son cœur répondra : Le voici. »

L'émotion de l'étranger, en parlant, se

communiqua à son auditeur. Sa conscience, qui d'ordinaire ne parlait que dans des occasions solennelles, fut vivement agitée. Il répondit, en tremblant, par une renonciation formelle, à tout engagement direct ou indirect avec l'esprit des ténèbres ; mais il avoua qu'il n'avait été que trop souvent la victime de ses séductions, et il ajouta qu'il espérait obtenir son pardon par son profond repentir et par l'intercession de l'église.

L'étranger sourit et s'excusa de la chaleur avec laquelle il avait parlé, en priant don Francisco de l'interpréter comme une marque de la part qu'il prenait à ses intérêts spirituels. Cette explication, quoiqu'elle parût commencer favorablement, ne fut cependant suivie

d'aucune tentative pour renouer la conversation. Les deux voyageurs s'observaient en silence, quand l'étranger, se rappelant le sujet qui l'avait amené, dit :

« Seigneur, je suis instruit de certaines circonstances concernant le personnage extraordinaire qui a poursuivi Walberg dans le temps de son malheur. Ces circonstances ne sont connues que de lui et de moi ; je puis même ajouter, sans vanité ou présomption, que je sais, aussi bien que lui-même, tout ce qui a rapport à son étrange existence, et si votre curiosité se trouve excitée par ce que vous avez entendu, il n'y a personne qui soit, mieux que moi, en état de la satisfaire. »

« Je vous remercie, seigneur, » ré-

pondit don Francisco, qui sentait sans savoir pourquoi son sang se glacer dans sesveines aux discours de l'étranger et au ton dont ils étaient prononcés. « Ma curiosité a été pleinement satisfaite par le récit qne je viens d'entendre. La nuit est avancée et il faut que je reparte demain matin. Je vous engage donc à remettre les détails que vous voulez me donner à notre prochaine réunion. »

Il s'était levé de son siége en partant, espérant que l'étranger comprendrait ce signal et qu'il se retirerait; mais il restait immobile à sa place. A la fin il s'écria, comme sortant d'une profonde rêverie : « Quand nous reverrons-nous? »

Don Francisco qui n'éprouvait guère de désir de cultiver sa connaissance, lui

dit froidement qu'il se rendait aux environs de Madrid, et qu'il allait retrouver sa famille qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années; que forcé d'attendre des lettres d'un parent et des avis de quelques-uns de ses correspondans, il ne savait pas combien long-temps il serait en route, et qu'en conséquence il lui était fort difficile de fixer l'époque à laquelle il pourrait avoir l'honneur de revoir sa seigneurie.

« Cela vous est difficile, » dit l'étranger en se levant et en jetant son manteau sur son épaule, tandis que d'un œil effrayant il regardait fixément son pâle auditeur. « Vous ne pouvez déterminer cette époque.... Mais je le puis.

Don Francisco d'Aliaga, nous nous reverrons demain soir! »

Aliaga, debout comme lui, contemplait d'un regard troublé les yeux éclatans de l'étranger. Tout à coup, ce dernier, qui déjà était à la porte, se rapprocha de lui et lui dit d'une voix basse et mystérieuse :

« Seriez-vous bien aise de connaître le sort de ceux dont la curiosité ou la présomption veut percer les secrets de cet être mystérieux, et qui osent toucher aux plis du voile dont l'éternité a couvert sa destinée? Si vous l'êtes; regardez! »

En achevant ces mots il montra du doigt une porte que don Francisco re-

connut pour être celle par laquelle l'autre étranger qui lui avait lu l'histoire de Walberg s'était retiré. Obéissant machinalement à ce signe, plutôt qu'à sa propre volonté, Aliaga suivit l'inconnu. Ils entrèrent dans l'appartement qui était petit, sombre et désert. L'étranger prit une chandelle, dont la faible lumière tomba sur un grabat, où gisait le cadavre d'un homme mort depuis peu.

« Regardez ! » dit-il ; et Aliaga plein d'horreur reconnut l'individu avec lequel il avait passé une partie de cette même soirée. Il n'était plus !

« Avancez !... regardez !... observez ! » continua l'étranger, en s'approchant du lit et arrachant le drap qui couvrait l'in-

fortuné enseveli dans un sommeil éternel. « Il n'y a aucune marque de violence; ses traits ne sont point défigurés par des convulsions. La main de l'homme ne l'a point touché. Il a recherché la possession d'un terrible secret ; il l'a obtenue ; mais il l'a payée d'un prix que les mortels ne peuvent payer qu'une fois. Périssent ainsi tous ceux dont la présomption excède le pouvoir ! »

En regardant ce spectacle, Aliaga sentit un moment le désir de réveiller les gens de la maison et d'accuser l'étranger de meurtre ; mais il en fut empêché par un mélange de sentimens qu'il ne put analyser et qu'il n'osa s'avouer ; il continua donc pendant quelque temps à regarder alternativement le cadavre et l'inconnu.

Ce dernier, montrant du doigt cet objet douloureux, comme s'il eût voulu faire entendre le danger d'une curiosité imprudente ou d'une découverte inutile, répéta ce qu'il avait dit auparavant : « Nous nous reverrons demain soir ; » après quoi il partit.

Aliaga harrassé de fatigue et de mille émotions diverses, s'assit à côté du mort et s'y assoupit. Il ne fut réveillé de ce sommeil léthargique que par l'entrée des domestiques de l'auberge. Ceux-ci témoignèrent vivement leur surprise du spectacle qui s'offrait à eux. Le nom et les richesses d'Aliaga étaient trop connus pour qu'aucun soupçon pût s'attacher à lui. On couvrit le corps d'un drap et on emmena don Francisco dans

une autre pièce et l'on eut pour lui les plus grandes attentions.

Dans l'intervalle, l'Alcade étant arrivé et ayant appris qne la personne qui venait de mourir subitement dans l'auberge était un inconnu, un homme de lettres, sans importance publique ou particulière, tandis que celle que l'on avait trouvée à côté de son lit était un riche marchand, saisit promptement sa plume dans l'écritoire qu'il portait suspendue à son pourpoint, et écrivit, qu'un homme était mort dans l'auberge, mais que l'on ne pouvait point soupçonner don Francisco d'Aliaga de meurtre.

Le lendemain matin, comme le seigneur Aliaga, fort de cet arrêt, montait

sur sa mule, il observa une personne qui ne paraissait pas appartenir à l'auberge et qui, cependant, se donnait beaucoup de peine pour ajuster ses étriers. Cette personne s'approcha tout-à-coup de son oreille et lui dit à voix basse: » Nous nous reverrons ce soir! »

A ces mots don Francisco retint sa mule qui allait partir et regarda autour de lui, mais il ne vit plus que les gens de l'auberge. Le seigneur Aliaga passa la glus grande partie de cette journée à cheval. Le temps était doux et ses domestiques lui tenant de temps en temps de larges parasols sur la tête lui rendaient la chaleur supportable. Son absence avait été si longue qu'il avait entièrement oublié son chemin et qu'il était obligé

de se fier à un guide, ce qui ne l'empêcha pas de s'égarer. Le jour baissait et rien n'indiquait encore le lieu où ils se trouvaient. Don Francisco dépêcha ses domestiques de différens côtés, et le guide les suivit aussi promptement que son mulet fatigué le permit, de sorte qu'Aliaga, après avoir attendu pendant assez long-temps, regarda autour de lui et se trouva seul. Ni l'aspect du temps, ni le lieu où il se trouvait n'étaient faits pour l'égayer. La soirée était obscure et rafraîchie par de fréquentes ondées. Des nuages noirs s'amoncelaient sur le sommet des rochers et offraient une triste perspective aux yeux du voyageur.

Don Francisco laissa flotter les rènes sur le col de sa mule et se contenta d'im-

plorer pieusement la Sainte-Vierge. Il piqua des deux et galoppa dans un défilé pierreux où les fers de sa monture battaient le briquet à chaque pas, tandis que l'écho de sa marche le faisait trembler par l'idée qu'il était poursuivi par une troupe de brigands. La mule ainsi excitée continua à galopper jusqu'à ce que son cavalier, fatigué et incommodé par la promptitude de sa course, voulut la ralentir un peu en entendant un autre voyageur qui paraissait le suivre de près; la mule s'arrêta sur-le-champ. On dit que ces animaux ont un instinct particulier qui leur fait reconnaître à leur approche les êtres qui ne sont pas de ce monde. Quoi qu'il en soit la mule de don Francisco resta immobile comme

si ses pieds eussent été cloués à la route, jusqu'à ce que l'approche du voyayeur étranger la remît une seconde fois au galop ; mais celui-ci dont la course semblait être plus prompte que celle d'aucun mortel, avançait rapidement, et au bout de quelques instans une figure étrange se trouva à côté de don Francisco.

C'était un homme qui ne portait point le costume ordinaire d'un cavalier, mais un manteau si large qu'il couvrait presque les flancs de sa bête. Aussitôt qu'il fut près d'Aliaga, il découvrit sa tête et ses épaules, et se tournant vers lui, fit voir les traits du voyageur mystérieux de la nuit précédente.

« Nous nous revoyons, seigneur, » dit-il avec ce sourire qui lui était parti-

culier, « et j'ose croire que c'est un bonheur pour vous, car votre guide s'est sauvé avec l'argent que vous lui aviez avancé pour ses services, et vos domestiques, qui ne connaissent point les défilés de ces rochers, errent dans le plus grand embarras. Si vous voulez m'accepter pour guide, j'ai lieu de croire que vous n'aurez qu'à vous féliciter de votre rencontre. »

Don Francisco qui sentait qu'il ne lui restait point de choix, consentit en silence et continua, quoiqu'avec répugnance, sa route à côté de son étrange compagnon. Ce silence fut enfin interrompu par l'étranger qui indiqua du doigt le village où don Francisco avait l'intention de passer la nuit. Il lui fit

voir en même temps ses domestiques qui venaient à sa rencontre, après avoir fait aussi la même découverte.

Cette circonstance ayant rendu à Aliaga son courage, il poursuivit sa route avec plus de confiance, et il commença à prêter l'oreille avec plaisir à la conversation de l'inconnu. Il voyait d'ailleurs, que quoique le village ne fût pas éloigné, les détours de la route ne leur permettraient pas d'arriver encore d'assez long-temps. L'étranger résolut de profiter de la conjoncture. Il développa tous les trésors de son esprit riche et cultivé; il parlait tantôt de sujets indifférens, et tantôt il développait une connaissance approfondie des divers pays de l'Orient dans lesquels Aliaga

avait voyagé, de sorte que celui-ci bannissant la frayeur qu'il avait éprouvée à leur première rencontre, apprit avec une sorte de plaisir, mêlé cependant de quelques souvenirs pénibles, que l'étranger devait passer la nuit dans la même auberge que lui.

Pendant le souper, l'étranger redoubla d'efforts pour se concilier son amitié, et il y réussit au-delà de ses espérances. Il faut avouer d'ailleurs, qu'il ne manquait jamais de plaire dès qu'il voulait s'en donner la peine. On a déjà plusieurs fois dépeint le charme de sa conversation; et durant cette soirée, afin que rien ne manquât à ce charme, il évita soigneusement ces écarts auxquels il se livrait parfois, ces

explosions féroces de misantropie, cette ironie amère et brûlante par laquelle il se plaisait souvent à interrompre son discours, et à confondre ses auditeurs.

Aliaga passa donc fort agréablement la soirée, et ce ne fut que quand le souper fut desservi, et la lampe placée sur la table devant laquelle l'étranger et lui étaient assis, que le spectacle affreux de la nuit précédente se présenta à ses yeux comme une horrible vision. Il crut revoir le cadavre qui lui faisait signe de fuir la société de l'étranger. L'illusion se dissipa; il leva les yeux; ils étaient seuls. Il se prépara, avec les efforts les plus pénibles, dans lesquels sa frayeur fut souvent sur le point de vaincre sa politesse, à écouter le récit

auquel l'étranger avait plusieurs fois fait allusion, et qu'il paraissait désirer vivement de lui faire.

Enfin l'étranger prenant un air d'intérêt et de gravité qu'Aliaga ne lui avait jamais vu, dit : « Seigneur, je ne vous forcerais pas à prêter de l'attention à un récit qui peut-être aura peu d'attrait pour vous, si je ne pensais pas que les détails que je vais vous donner, vous tiendront lieu d'un avertissement terrible, salutaire et efficace. »

« A moi! » s'écria don Francisco rempli d'horreur à la seule pensée que le tentateur des âmes pût jamais vouloir s'attacher à la sienne.

— « Pas à vous directement, mais à une personne pour qui vous sentez peut-

être plus d'affection que pour vous-même. Maintenant, respectable Aliaga, puisque vos craintes personnelles sont dissipées, asseyez-vous et écoutez mon histoire. Vos lectures et surtout vos liaisons de commerce, vous ont sans doute fait connaître l'Angleterre, l'histoire de ses habitans, leurs usages et leurs coutumes. C'est chez eux que cette aventure s'est passée. »

Aliaga ne répondit rien, et l'étranger commença en ces mots :

CHAPITRE XXXVI.

HISTOIRE DES AMANS.

« DANS une province de ce pays appelée Shropshire, était situé le château de Mortimer, demeure d'une famille qui prouvait sa noblesse depuis le temps de la conquête des Normands sans avoir jamais hypothéqué un seul arpent de terre, ou coupé un seul arbre de haute futaie, ou battu une seule fois la chamade dans le cours de cinq siècles. Il est certain que la famille de Mortimer, par son pouvoir, son ascendant, ses

richesses immenses et son esprit indépendant, s'était rendue tour-à-tour formidable à tous les partis qui avaient possédé ou recherché la puissance souveraine en Angleterre.

A l'époque de la réformation, sir Roger Mortimer, descendant de cette illustre famille, embrassa vivement la cause des réformateurs, et il y fut peut-être autant poussé par son attachement à son prince que par le sentiment de sa conscience. Durant le court règne d'Edouard, sa famille fut protégée et caressée; mais sous celui de Marie, elle fut opprimée, menacée; elle éprouva des confiscations, et le pieux sir Edmond, successeur de sir Roger, après avoir vu deux de ses domestiques périr

sur le bûcher, ne sauva qu'avec peine sa propre vie.

A quelque cause que sir Edmond dût sa sûreté, il n'en jouit pas longtemps. Les scènes affreuses dont il avait été témoin attaquèrent sa santé; il se retira dans son château de Mortimer, et y mourut oublié.

Son successeur, pendant le règne de la reine Elisabeth, défendit fortement les droits des réformateurs et murmura quelquefois contre ceux de la prérogative royale. Sous Jacques premier, les Mortimer jouèrent un rôle encore plus marquant. L'influence des Puritains augmentait de jour en jour. Sir Arthur partageait la haine qu'ils inspiraient au roi, et ne prévoyait que trop les trou-

bles auxquels cette secte donnerait lieu, quoiqu'il ne vécut pas assez long-temps pour en être témoin. Son fils, sir Roger Mortimer, était aussi inébranlable dans son orgueil que dans ses principes. Il fut le zélé défenseur de Laud et l'ami intime de l'infortuné Strafford. Quand la guerre éclata entre le roi et le parlement, sir Roger embrassa la cause royale de cœur et d'action; cinq cents de ses vassaux, équipés à ses frais, assistèrent aux batailles d'Edgehill et de Marston-moor.

Il avait perdu sa femme, mais sa sœur, mademoiselle Anne Mortimer, présidait à sa maison. Remarquable par sa beauté, son esprit et la dignité de son caractère, elle n'était pas moins

attachée que son frère à la cause de la cour, dont elle avait été autrefois le plus bel ornement et à laquelle elle avait rendu de grands services par ses talens, son courage et son activité.

Le temps arriva cependant où la valeur et le rang, la fidélité et la beauté devaient voir également échouer leurs efforts. Des cinq cents braves que sir Roger avait fait entrer en campagne pour son souverain, il n'en ramena dans son château que trente vétérans blessés et mutilés; et cela après que le roi Charles se fut décidé à se remettre dans les mains des Ecossais, mécontens et mercenaires, qui le vendirent au parlement pour les arrérages de leur solde.

Le règne de la rébellion ne tarda pas

à commencer, et sir Roger, royaliste distingué, en éprouva personnellement tous les fléaux. Séquestres et compositions, amendes pour malveillances, et emprunts forcés pour l'appui d'une cause qu'il détestait, épuisèrent les coffres et abattirent le courage du vieux royaliste. Des peines domestiques se joignirent au reste de ses chagrins. Il avait trois enfans. Son fils aîné, qui avait péri en combattant pour son roi à la bataille de Newbury, laissa une fille en bas âge que l'on regardait alors comme l'héritière de biens immenses. Son second fils avait embrassé la cause des Puritains, et tombant d'erreur en erreur, il avait fini par épouser la fille d'un indépendant dont il adopta même

la croyance, selon la coutume du temps, il combattait le jour à la tête de son régiment et prêchait toute la nuit, se conformant ainsi strictement au verset du psaume : « Que les louanges de Dieu soient dans leur bouche et l'épée à deux tranchans dans leur main ! » Mais ce double exercice de l'épée et de la parole surpassa les forces du saint militant ; un jour à l'issue d'un combat où il s'était échauffé, il fit en plein air un sermon qui dura près de deux heures, ce qui lui occasiona une pleurésie qui l'emporta en trois jours. Ainsi que son frère, il laissa une fille qui était restée avec sa mère par qui elle fut élevée.

La douleur que sir Roger éprouva à

la mort de ses deux fils fut amortie à peu peu près au même degré, mais par des raisons bien différentes. La cause qui avait coûté la vie au premier lui offrit une ample consolation, tandis que celle qu'avait embrassée l'*apostat*, nom que le second avait reçu de son père, ne lui permit pas de ressentir de biens vifs regrets de sa perte. Aussi quand ses amis voulurent s'affliger avec lui de la mort de son fils aîné, il leur dit : « Ce n'est pas celui-là ; c'est l'autre qu'il faut pleurer. » Mais les larmes qu'il répandait avaient, à cette époque, une autre cause encore.

Il n'avait qu'une fille, qui, pendant son absence et en dépit de la vigilance de mademoiselle Anne, s'était laissée

engager, par les domestiques puritains d'une famille du voisinage, à assister aux sermons d'un prédicateur indépendant nommé Sandal. Il était sergent dans le régiment du colonel Pride, et dans les intervalles de ses exercices militaires, il débitait ses exhortations dans une grange. Cet homme était né orateur, et avait naturellement beaucoup d'enthousiasme. Selon la coutume de son siècle, il avait pris une phrase entière pour prénom, et s'était par conséquent appelé : *Tu-n'es-pas-digne-de-délier-les-cordons-de-ses-souliers* SANDAL.

Ce fut aussi le texte du sermon qu'il prêcha la première fois que la fille de sir Roger Mortimer l'entendit, et son éloquence eut tant d'effet sur elle qu'oubliant

la dignité de sa naissance et le royalisme de sa famille, elle unit son sort à celui de cet homme de basse extraction. Cependant Sandal n'était pas si ferme dans ses opinions religieuses qu'il n'embrassât tour à tour celles de presque toutes les sectes qui se partageaient à cette époque l'Angleterre. Il suivit le célèbre Hugues Peters, le quitta pour se faire antinomien, puis millénaire, puis enfin caméronien, traînant partout sa femme avec lui, jusqu'à ce qu'enfin il mourut laissant un fils unique. Sir Roger annonça à sa fille qu'il était irrévocablement résolu à ne plus la revoir; mais il promit de prendre soin de son enfant, si elle voulait le lui confier. Les finances de la veuve Sandal ne lui per-

mirent pas de refuser l'offre du père qu'elle avait abandonné.

C'est ainsi que les trois petits-enfans de sir Roger, nés sous des auspices si différens, se trouvèrent dans leur tendre jeunesse réunis au château de Mortimer. Marguerite Mortimer, fille du fils aîné, belle, spirituelle, courageuse, avait hérité de la fierté, des principes aristocratiques et de toutes les richesses qui restaient à sa famille. Eléonore Mortimer, fille de l'apostat, était plutôt soufferte qu'accueillie dans le château ; elle avait été élevée dans les idées les plus sévères de ses parens indépendans : enfin, John Sandal, fils de la fille repoussée, n'avait été admis chez sir Roger qu'à condition qu'il s'attacherait à

la fortune de la famille royale, alors bannie et persécutée. En conséquence, son aïeul avait renoué sa correspondance avec quelques émigrés alors en Hollande, afin qu'ils obtinssent une place pour son protégé, qu'en empruntant le langage des prédicateurs puritains, il disait être un tison enlevé aux flammes.

Telle était la position des habitans du château, quand ils reçurent la nouvelle des heureux efforts de Monk en faveur de la famille royale. Le succès en fut rapide. La restauration eut lieu peu de jours après, et la famille de Mortimer jouissait d'une si grande considération, qu'un exprès fut expédié de Londres pour lui en porter l'avis. Il arriva pen-

dant que sir Roger, qui avait été obligé de renvoyer son chapelain parce qu'il avait excité les soupçons du parti triomphant, lisait lui-même la prière à sa famille. Le retour et le rétablissement de Charles II lui fut annoncé. Le vieux royaliste, qui était à genoux, se leva, secoua son bonnet dont il avait respectueusement dépouillé sa tête blanchie, et changeant tout à coup son ton suppliant pour des accens de triomphe, il s'écria : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le sauveur que vous nous donnez! »

En parlant, le vieillard tomba sur le coussin que mademoiselle Anne avait

posé sous ses genoux. Ses petits-enfans se levèrent pour le soutenir ; il était trop tard : son âme s'était envolée dans sa dernière exclamation.

La nouvelle, qui fut la cause de la mort du vieux sir Roger, fut le signal et le gage du rétablissement de cette antique famille dans ses honneurs et ses richesses. Faveurs, remises d'amendes, restitution de terres et d'effets, offres de pensions, récompenses ; en un mot, tout ce qu'une reconnaissance royale, dans le moment de l'enthousiasme peut donner, vint pleuvoir sur la famille avec plus de promptitude que les amendes, les confiscations et les séquestres ne l'avaient accablée sous le règne de l'usurpateur.

Ainsi, mademoiselle Marguerite Mortimer fut de nouveau reconnue en qualité de noble et opulente héritière du château. Elle reçut de nombreuses invitations pour se rendre à la cour ; mais elle les rejeta toutes en disant à sa tante : « C'est du haut de ces tours que mon aïeul conduisit ses vassaux et ses fermiers au secours de son roi ; c'est vers ces tours qu'il ramena ceux que la guerre avait épargnés, quand la cause royale parut à jamais perdue ; c'est ici qu'il a vécu et qu'il est mort pour son souverain ; c'est ici que je veux vivre et mourir. Je sens que je serai plus utile à S. M. en résidant pans mes terres et en protégeant mes vassaux, qu'en fré-

quentant les promenades de Londres et les bals de la cour. »

En parlant, mademoiselle Marguerite reprenait sa tapisserie, et mademoiselle Anne la regardait avec des yeux qui disaient plus que des paroles.

Quand il fut bien décidé que mademoiselle Marguerite n'irait point à Londres, la famille reprit ses anciennes habitudes d'une noble régularité, telles qu'il convenait à une maison magnifique et bien ordonnée, à la tête de laquelle se trouvait une jeune personne illustre ; mais cette régularité était sans rigueur et sans apathie. Les esprits de ces nobles dames étaient trop accoutumés à de hautes pensées et à des images de

grandeur, pour que la solitude leur causât de l'ennui ou du chagrin. Je crois les voir encore telles que je les vis une fois. Elles occupaient un appartement vaste, mais d'une forme irrégulière, boisé en chêne, richement sculpté et noir comme l'ébène. Mademoiselle Anne Mortimer était assise dans l'embrasure d'une fenêtre, dont les carreaux supérieurs offraient, richement coloriés, les armes des Mortimer et quelques hauts faits des héros de la famille. Sur ses genoux elle tenait un livre qu'elle prisait beaucoup, l'*Histoire des Martyrs de Taylor*. Son œil y restait attentivement fixé, et la lumière, passant à travers les vitraux peints, répandait sur ses pages un éclat d'or, d'azur et de vermillon qui lui don-

nait l'apparence du missel le plus richement orné de miniatures.

Non loin d'elle ses deux petites nièces travaillaient à des ouvrages d'aiguille, et leur conversation était aussi instructive qu'intéressante. Elles parlaient des pauvres qu'elles avaient visités et secourus; des récompenses qu'elles avaient distribuées parmi les ouvriers industrieux et économes; des livres qu'elles avaient étudiés, et dont la bibliothèque bien fournie leur offrait une ample collection.

Sir Roger avait également cultivé les lettres et les armes. Il avait coutume de dire qu'il tenait à avoir un riche arsenal en temps de guerre et une riche bibliothèque en temps de paix : aussi,

tous les malheurs qu'il éprouva, pendant les dernières années de sa vie, ne l'empêchèrent-ils pas d'augmenter la sienne tous les ans.

Ses petites-filles, dont il avait surveillé lui-même l'éducation, lisaient couramment le latin et le français. Elles connaissaient à fond la littérature de ces deux langues, ainsi que celle de leur langue maternelle. Leur retraite se trouvait donc charmée par les agrémens qui résultent du mélange judicieux des occupations utiles avec les goûts littéraires.

Mademoiselle Anne Mortimer servait de commentaire vivant à tout ce qu'elles lisaient et à toutes leurs conversations. La sienne, riche en anecdotes, exacte jusqu'à devenir parfois minu-

tieuse, s'élevait jusqu'à l'éloquence la plus haute, quand elle racontait les faits des temps passés. Ses nièces y trouvaient alors réunis l'instruction de l'histoire et le charme de la poésie.

Mais c'était quand elle parlait des événemens dont elle avait été elle-même témoin, que ses discours devenaient attachans. Mademoiselle Anne Mortimer avait beaucoup à conter et contait bien. Elle peignait, avec les couleurs les plus vives, tous les détails de la guerre civile. Elle parlait du jour où elle était montée en croupe derrière son frère sir Roger, pour aller à la rencontre du roi à Shrewsbury, et elle répétait presque lescris qui retentirent dans cette ville fidèle, quand on vit arriver la vaisselle que l'u-

niversité d'Oxford envoyait à la monnaie pour être consacrée au service du roi.

De toutes ces anecdotes historiques, celles auxquelles mademoiselle Anne mettait le plus de prix, étaient celles qui intéressaient sa propre famille. Elle parlait de la vertu et de la valeur de son frère sir Roger avec une onction qui se communiquait à ses auditeurs, et Eléonore elle-même, nonobstant le puritanisme dans lequel elle avait été élevée, pleurait en l'écoutant. L'histoire qu'elle se plaisait surtout à répéter, était celle de la nuit que le roi avait passée dans le château. Sir Roger était absent. Elle y était seule avec sa mère lady Mortimer, alors âgée de soixante-quatorze ans. Le roi arrive déguisé. Milady fit ce qu'elle

put pour le bien recevoir. Elle étendit sur son lit son plus riche manteau de velours, doublé d'hermine, en guise de courte-pointe. Puis se rendant à l'arsenal, elle distribua à ses domestiques les armes qu'elle y trouva, en les suppliant, par tout ce qu'ils avaient de plus sacré, de bien défendre leur roi. Une bande de fanatiques, après avoir pillé l'église voisine, arriva devant le château, et demanda à grands cris l'*homme!* Lady Mortimer pria un jeune officier français, qui servait dans le corps du prince Robert, et qui était logé militairement au château depuis deux jours, d'en prendre le commandement. Ce jeune homme, âgé seulement de dix-sept ans, fit des prodiges de valeur; mais, n'ayant

pu empêcher les ennemis de pénétrer dans le vestibule, il vint mourir aux pieds du fauteuil de lady Mortimer, en disant : «J'ai fait mon devoir.» Dans l'intervalle, le roi s'était sauvé sur le meilleur cheval des écuries de milady ; et les rebelles, après avoir parcouru le château dans tous les sens, n'y trouvant point le prince qu'ils cherchaient, furent si furieux, qu'ils amenèrent une pièce de canon dans le vestibule, menaçant d'y mettre le feu, ce qui aurait fait écrouler la plus grande partie du château. Lady Mortimer regardait tout avec le plus grand sang-froid ; mais, s'étant aperçue que l'on avait par hasard pointé le canon précisément contre la porte par laquelle le roi s'était sauvé, elle se leva

sur-le-champ ; et, se mettant devant la bouche, elle s'écria : « Pas par-là ! vous ne tirerez pas de ce côté ! » et, en parlant, elle tomba morte de saisissement.

Telle était la glorieuse et touchante relation que Mademoiselle Anne faisait, en montrant du doigt les divers lieux où chaque fait s'était passé, et qui tirait constamment des larmes de douleur et d'admiration des yeux de tous ceux qui l'écoutaient.

Mais elle ne se bornait pas à des récits guerriers. Parfois aussi elle peignait les fêtes de la cour et nommait les principales beautés dont les charmes inspirèrent les chants des poètes du siècle et surtout de l'aimable Waller. Souvent aux réticences qu'elle se permettait, on devinait

que parmi ces beautés, mademoiselle Anne Mortimer elle-même n'avait pas joué le rôle le moins remarquable.

Marguerite et Eléonore l'écoutaient avec un intérêt égal, quoiqu'avec des sentimens bien différens. Marguerite, belle, vive, hautaine et généreuse, ressemblant pour le physique et pour le caractère, à son aïeul et à sa tante, aurait pu écouter sans cesse des récits de ce genre : car ils confirmaient ses principes, ils consacraient en quelque manière les sentimens dont son cœur était rempli, et faisaient de son enthousiasme une sorte de vertu à ses yeux. Le royalisme et l'église anglicane étaient pour elle des conditions indispensables du juste et de l'honnête.

Eléonore, au contraire, élevée au sein des discussions populaires, s'était accoutumée de bonne heure à voir parmi les hommes des opinions différentes et des principes opposés. Depuis son admission sous le toit de son aïeul, elle avait acquis encore plus d'humilité et de patience. Forcée d'entendre décrier les opinions auxquelles elle était attachée et les hommes qu'elle respectait, elle gardait le silence de la réflexion ; et elle finit par conclure qu'il y avait eu indubitablement beaucoup de vertu de part et d'autre, que de grandes et de nobles qualités devaient se rencontrer dans les deux partis, puisque tous deux avaient offert de vastes génies et des hommes d'une grande énergie.

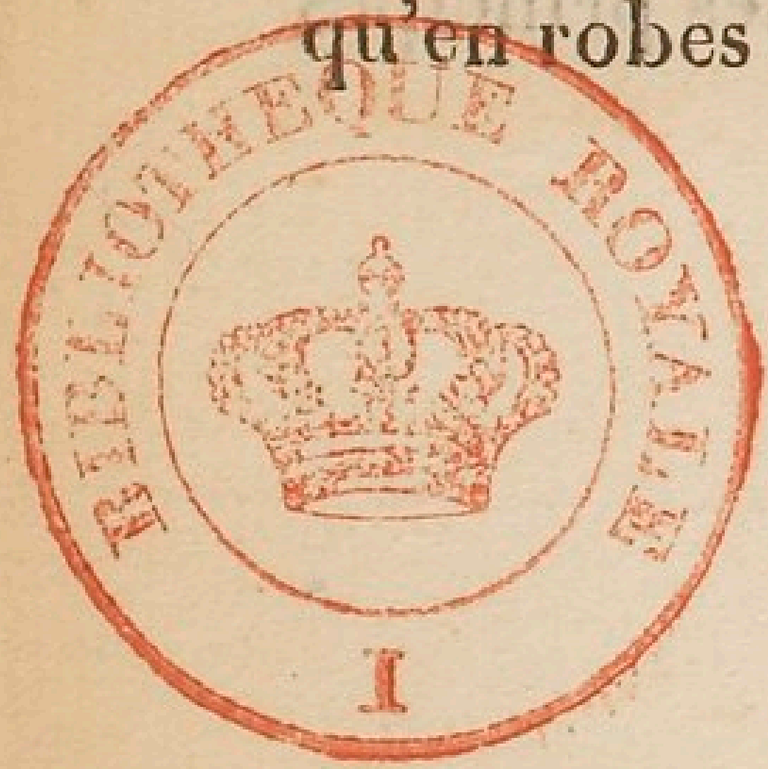
Malgré l'influence de son éducation primitive, Eléonore savait apprécier les avantages de sa résidence dans le château de son aïeul. Elle aimait la littérature et la poésie; elle avait de l'imagination et de l'enthousiasme, et elle s'y livrait en liberté, soit qu'elle parcourût les scènes pittoresques de la nature dans les campagnes environnantes, soit qu'elle prêtât l'oreille aux récits chevaleresques des habitans du château. Les tableaux qui l'entouraient étaient bien différens de ceux dont elle avait été témoin dans son enfance. Les chambres tristes et étroites, privées de toute espèce d'ornement, les vêtemens bizarres, les visages austères, le langage menaçant, la fureur polémique de ceux qui

les habitaient, lui avaient inspiré des sentimens qu'elle se reprochait, sans chercher à les bannir. Quoique irrévocablement attachée au calvinisme dans le cœur, et saisissant toutes les occasions d'écouter les sermons des prédicateurs non conformistes, elle avait adopté dans sa conduite les goûts littéraires et la noble politesse qui convenaient à la descendante des Mortimers.

Le genre de beauté d'Eléonore, quoique différent de celui de sa cousine était cependant fort remarquable. Celle de Marguerite était noble et triomphante; chacun de ses mouvemens offrait une grâce dont elle semblait intérieurement convaincue; chaque regard exigeait un hommage et l'obtenait à

l'instant même. Eléonore était pâle, contemplative et touchante ; ses cheveux étaient noirs comme du jais ; les milliers de boucles qu'ils formaient, d'après la mode du temps, semblaient toutes avoir été tournées par la main de la nature, et lors qu'en secouant la tête, elle découvrait ses yeux on eût dit deux étoiles brillant au milieu des ombres de la nuit.

Elle portait de riches vêtemens, car sa tante mademoiselle Anne le voulait ainsi. Jamais rien, même au sein de l'adversité, n'avait pu engager cette illustre et respectable demoiselle à se relâcher de la rigueur de son costume, et elle aurait cru profaner le service de l'Eglise, si elle y avait assisté autrement qu'en robes de satin ou de velours, qui,



semblables aux anciennes cottes d'armes, auraient pu se tenir debout. Il y avait dans la tendre harmonie de la forme et des mouvemens d'Eléonore, un air de douceur et de soumission ; dans son sourire, une mélancolie pleine de grâce; dans son regard, une supplication que nul cœur humain ne pouvait entendre sans y céder. Il n'y a plus qu'un mot à dire pour achever la description de la beauté d'Eléonore. Ce feu qui brillait dans ses yeux était un secret pour elle-même ; elle sentait, mais elle ne savait point ce qu'elle sentait.

Elle se rappelait que lors de ses premières visites au château, son grand-père et sa tante, qui ne pouvaient oublier la basse extraction et les principes

fanatiques de son père, l'avaient traitée avec assez de hauteur, tandis qu'au milieu de l'austère réserve que lui témoignait sa famille, son cousin John Sandal avait été le seul qui lui eût parlé avec tendresse et qui eût jeté sur elle un regard de compassion. Elle se rappelait aussi qu'il l'avait soulagée dans ses études et qu'il avait pris part à toutes ses récréations.

John Sandal, qui était d'une figure charmante, avait voulu servir dans la marine. On l'avait en conséquence fait partir très-jeune, et depuis ce temps, il n'avait point reparu au château. A la restauration, l'influence de la famille de Mortimer, jointe à ses propres ta-

lens et à son courage, lui procurèrent un prompt avancement. Son importance augmenta dès-lors aux yeux de la famille, où, auparavant, il n'avait été que toléré. Mademoiselle Anne Mortimer, elle-même, commença à témoigner le désir de recevoir des nouvelles de son brave neveu John. Quand elle parlait ainsi les yeux d'Eléonore se fixaient sur les siens avec un éclat inusité; mais son cœur éprouvait en même temps une oppression, dont elle ne pouvait se soulager qu'en se dérobant à la présence de sa tante pour pleurer. Ce sentiment ne tarda pas à acquérir une nouvelle force. La guerre avec la Hollande se déclara, et malgré sa jeunesse, le nom du capi-

taine John Sandal brilla parmi ceux des officiers destinés à ce mémorable service.

Mademoiselle Anne, long-temps accoutumée à n'entendre prononcer les noms des membres de sa famille que réunis à des faits héroïques, éprouva de nouveau cette élévation de l'âme qu'elle avait ressentie jadis; mais cette fois accompagnée des présages les plus heureux. Quoique déjà d'un âge avancé, quand elle entendait raconter les détails de la valeur de son jeune parent, son pas redevenait ferme, sa taille se redressait et ses joues reprenaient quelques-unes des teintes de sa jeunesse.

La généreuse Marguerite partageant cet enthousiasme qui lui faisait oublier

tout sentiment personnel quand il s'agissait de la gloire de sa famille et de son pays, entendait parler des périls de son cousin, dont elle ne gardait presque plus de souvenir, avec une confiance hautaine qui lui disait qu'il les braverait comme elle les aurait bravés si elle avait été comme lui le dernier descendant mâle de la famille de Mortimer. Eléonore tremblait et pleurait, et quand elle était seule elle priait avec ferveur.

On remarqua cependant que l'intérêt respectueux avec lequel elle avait jusqu'alors prêté l'oreille indifféremment à tous les récits de mademoiselle Anne, n'était plus guère excité que par ceux où il était question des héros qui avaient illustré la famille par des expé-

ditions maritimes. La tante ne demandait pas mieux que de la satisfaire et parmi les portraits de famille qui tapissaient la grande galerie, elle indiqua ceux dont les originaux avaient rencontré des aventures parfois prospères et parfois désastreuses en cherchant à réaliser les bruits merveilleux répandus dans le public au sujet du monde nouvellement découvert. Un jour elle racontait que l'un de ses oncles, après avoir accompagné sir Walter Raleigh dans sa malheureuse expédition, était mort de chagrin en apprenant la triste destinée de ce navigateur, quand Eléonore saisit le bras de sa tante et la supplia de cesser. Elle lui demanda ensuite, d'une voix altérée, pardon de la liberté qu'elle ve-

nait de prendre, prétexta une indisposition et se retira dans sa chambre.

Du moment où l'on reçut la nouvelle des entreprises de De Ruyter et de la sortie de la flotte sous les ordres du duc d'York, l'attente d'une augmentation de gloire pour la famille s'accrut dans le cœur de l'héritière et de mademoiselle Anne, et la profonde et douloureuse émotion d'Eléonore s'augmenta. Enfin un exprès envoyé par le roi Charles lui-même arriva au château de Mortimer. Il annonça que la victoire avait été complette, et que le capitaine John Sandal s'était *couvert d'honneur*. Au plus fort du combat, il avait porté un message de lord Sandwich au duc d'York. Les boulets sifflaient autour de

lui, et les plus anciens officiers avaient refusé la périlleuse commission. Quand le vaisseau amiral hollandais sauta, il s'était jeté au milieu de l'explosion afin de sauver les malheureux qui luttaient à la fois contre les eaux et le feu. Bientôt après il s'était élancé au-devant du boulet qui, après avoir menacé les jours du duc, termina d'un coup ceux du comte de Falmouth, de lord Muskerry et de M. Boyle; puis d'une main ferme il essuya les habits du prince tout couverts du sang de ses amis.

Mademoiselle Anne s'écria : « C'est un héros! » Eléonore dit tout bas : « C'est un chrétien! »

Les détails d'un pareil événement formèrent une époque dans l'existence

d'une famille retirée, héroïque et pleine d'imagination. La lettre écrite, de la main même du roi, fut lue et relue à plusieurs reprises; elle fut le sujet des conversations pendant les repas, et celui des réflexions solitaires. Marguerite songeait à la valeur de son cousin; parfois elle se figurait qu'elle était témoin de l'explosion du vaisseau d'Opdam. Eléonore le voyait plongeant dans les flots brûlans pour sauver la vie de ses ennemis vaincus.

A compter du jour de l'arrivée de cette lettre, il se fit un changement dans les manières d'Eléonore, qui devint remarquable aux yeux de tout le monde, excepté aux siens.

Il était occasioné par les contrastes

qui régnaient entre ses souvenirs et les discours qu'elle entendait. Les uns lui présentaient son cousin sous la figure d'un enfant charmant et aimable, plein de grâces et de douceur, les autres le lui peignaient comme un guerrier couvert de sang et se plaisant dans toutes les horreurs des combats les plus cruels et les plus acharnés. Jusqu'alors elle avait pris plaisir à songer au temps où elle reverrait l'ami de son enfance, et involontairement elle le revoyait tel qu'il l'avait quittée. Cette illusion était devenue désormais impossible, et la douleur qu'elle en éprouva la rendit rêveuse, mélancolique, et parut même affecter sa raison.

Telle était la situation d'Eléonore,

quand une personne long-temps étrangère au château vint se fixer dans les environs, ce qui causa une grande sensation parmi ses habitans.

La veuve Sandal, mère du jeune marin, qui jusqu'alors avait vécu, dans l'obscurité, de la modique pension que sir Roger lui avait léguée, à la condition qu'elle ne paraîtrait jamais au château, arriva tout-à-coup à Shrewsbury qui n'en était qu'à environ un mille et annonça son intention d'y établir sa résidence.

L'amour de son fils avait répandu sur elle, avec la prodigalité d'un marin et la tendresse d'un enfant, toutes les récompenses de ses services, excepté sa gloire, à laquelle cependant elle eut

quelque part, et la veuve des douleurs revint fixer sa demeure près de l'antique château de ses ancêtres, jouissant d'une certaine aisance, et connue partout comme la mère du jeune héros honoré de la faveur royale.

Dans ce siècle, chaque démarche des membres d'une famille devenait l'objet des graves consultations de ceux qui s'en regardaient comme les chefs. En conséquence, une espèce de chapitre fut tenu au château de Mortimer quand on y recut l'avis du singulier déplacement de la veuve Sandal. Le cœur d'Eléonore palpita vivement pendant la consultation. Il se calma cependant, quand il fut décidé que l'effet de la sentence sévère de sir Roger ne devait

pas s'étendre au-delà de sa vie, et que jamais un descendant de la maison de Mortimer ne devait vivre négligé à l'ombre de ses murs.

Une visite fut donc rendue avec cérémonie et reçue avec reconnaissance. Mademoiselle Anne témoigna beaucoup de noble courtoisie à sa nièce, qu'elle appelait cousine, selon la coutume du temps, et celle-ci montra l'humilité et la tristesse convenables. Elles se séparèrent presque contentes l'une de l'autre; et la liaison qui venait de se former, fut soigneusement entretenue par Eléonore. Dans les commencemens elle allait faire à sa tante une visite respectueuse une fois par semaine; et elle ne tarda pas à s'y rendre tous les jours

guidée par l'habitude de l'amitié. L'objet des pensées de toutes deux n'était cependant le sujet des discours que d'une seule ; et comme il arrive assez souvent, celle qui ne disait rien sentait le plus vivement. Les détails des exploits de son cousin, la description de sa personne, le souvenir de tout ce qu'il promettait dans son enfance, promesses que sa jeunesse avait remplies, formaient des sujets de conversation bien dangereux pour celle qui les écoutait, puisque son nom seul lui causait une émotion qu'elle avait de la peine à vaincre.

La fréquence de ces visites ne diminua pas, quand le bruit commença à se répandre que le capitaine Sandal projetait un voyage aux environs du château. Sa

mère paraissait ajouter foi à ce bruit, moins parce qu'il était probable, que parce qu'il était conforme à ses espérances. Un soir d'automne, Eléonore, accompagnée seulement de sa femme-de-chambre et d'un domestique, se mit en route pour aller voir sa tante. Il existait un sentier dans le parc, qui conduisait à une petite porte donnant sur le faubourg même où la veuve Sandal demeurait. En arrivant chez elle, Eléonore apprit que sa tante était sortie, et qu'elle devait passer la soirée chez une de ses amies en ville. Eléonore hésita pour un moment; puis s'étant rappelée que cette amie était la veuve d'un guerrier de Cromwell, du reste riche, d'une conduite irréprochable, généralement

respectée, et qu'elle ne lui était point inconnue, elle résolut d'y suivre sa parente. En entrant dans la salle, qui était vaste, mais mal éclairée par une fenêtre étroite et antique, elle fut étonnée d'y trouver beaucoup plus de personnes qu'elle n'avait attendues. Quelques-unes d'entre elles étaient assises, mais le plus grand nombre étaient rassemblées dans la fenêtre, et Eléonore y distingua un jeune homme d'environ dix-huit ans, tenant dans ses bras un enfant charmant qu'il caressait avec une tendresse plutôt fraternelle que protectrice. La mère de l'enfant, fière de l'attention qu'on lui prodiguait, faisait néanmoins les excuses d'usage, en exprimant la crainte qu'il ne fût importun.

« Importun ! » s'écria le jeune homme du son de voix le plus séduisant, « oh non ! si vous saviez combien j'aime les enfans ! Comme il y a long-temps que je n'ai eu le bonheur d'en caresser, et combien peut-être il s'écoulera de temps avant. . . . »

Il détourna la tête et la pencha sur l'enfant. La chambre était, comme je viens de vous le dire, fort mal éclairée ; mais, dans ce moment, les derniers rayons du soleil couchant s'introduisant par la fenêtre, tombèrent sur ce groupe intéressant. Eléonore était assise dans un coin plus obscur que le reste ; elle vit alors distinctement des traits que son cœur avait reconnus avant ses yeux. Les cheveux du jeune homme, du plus

beau châtain, retombaient en profusion sur son sein, et cachaient la figure de l'enfant.

Son costume était celui d'un officier de marine, richement galonné, et décoré de la croix d'un ordre étranger. L'enfant jouait avec la brillante décoration, et puis levait les yeux, comme pour les reposer dans le sourire de son jeune ami. Le doux charme de l'enfant était, d'une part, en rapport avec la beauté de celui qui le caressait, tandis que de l'autre il offrait un contraste avec sa figure élevée et héroïque, ainsi qu'avec les ornemens de ses habits, qui étaient tous des emblèmes de péril et de mort. Eléonore crut voir l'ange de la paix se reposant sur le sein de la valeur, et lui disant que

ses travaux avaient cessé. Elle fut tirée de sa rêverie par la voix de sa tante, qui lui dit : « Ma nièce, voici votre cousin John Sandal. »

Eléonore tressaillit ; et quand son cousin, qui venait de lui être présenté d'une manière si soudaine, s'avança pour l'embrasser, elle éprouva une émotion qui la priva, à la vérité, de ces grâces du maintien avec lesquelles elle aurait dû recevoir un étranger aussi distingué, mais qui lui donna en place celles plus touchantes de la pudeur.

John Sandal s'assit à ses côtés, et, au bout de quelques instans, la mélodie de ses accens, la douce facilité de ses manières, le souris enchanteur qui se peignait alternativement dans ses yeux et

sur sa bouche, la mirent entièrement à son aise. Elle aurait voulu parler, mais elle gardait le silence pour écouter. Eléonore aspirait du poison par tous ses sens. Son cousin, en parlant, s'était permis de lui prendre la main, et elle ne s'en était pas aperçue. Il parlait beaucoup; mais ses discours ne roulaient pas sur la guerre ou sur les scènes dont il avait été témoin, et auxquelles la moindre allusion de sa part aurait donné de l'intérêt et de la grandeur; il n'était question que de son retour dans sa famille, de la joie qu'il éprouvait en revoyant sa mère, et de l'espoir qu'il nourrissait de se voir bien accueilli au château. Il demanda, avec une tendre affection, des nouvelles de Marguerite,

et s'informa respectueusement de la santé de mademoiselle Anne. En parlant de ses parentes, il fit usage d'expressions qui marquaient que son cœur l'avait devancé de long-temps auprès d'elles. Eléonore aurait pu l'écouter éternellement; mais la soirée, qui avançait, lui rappela la nécessité de retourner au château, où les heures étaient fort strictement gardées. John Sandal lui ayant offert de l'accompagner, elle n'eut plus même de prétexte pour vouloir rester.

Quoiqu'il fît déjà très obscur dans le salon qu'ils quittaient, les riches teintes du crépuscule doraient encore l'horizon, quand ils se mirent en route pour le château.

Eléonore suivit le sentier qui traver-

sait le parc, et absorbée dans ses nouveaux sentimens, elle fut, pour la première fois, insensible aux beautés de la nature, jusqu'à ce que son attention fût réveillée par les exclamations de son compagnon ravi de tout ce qui s'offrait à ses regards. Cette sensibilité naturelle dans un homme qu'elle croyait endurci par des scènes d'horreur et de carnage, la toucha vivement. Elle s'efforça d'y répondre, mais elle en fut incapable. Se rappelant la facilité qu'elle éprouvait à enchérir même sur l'admiration qu'elle entendait exprimer des beautés de la nature, elle s'étonna du silence forcé qu'elle gardait, et ne put en deviner la cause.

A mesure qu'ils approchaient du château, le tableau augmentait en richesse;

le vaste édifice était enseveli dans l'ombre, ses tours, ses terrasses, ses créneaux, n'offraient qu'une masse indistincte et sombre. Les montagnes éloignées, dont les sommets en pains de sucre, se dessinaient fortement sur un ciel d'azur, conservaient seules une teinte de pourpre si brillante que l'on eût dit que la lumière ne les quittait qu'à regret et leur laissait un gage d'un retour prompt et glorieux. Les bois qui entouraient le château étaient sombres comme lui. Un rayon doré tremblait de temps à autre sur leurs sommets touffus. Tout à coup une clairière donna passage à un torrent de lumière qui changea pour un moment en émeraude chaque brin d'herbe qu'il toucha ; il ne dura qu'un instant

et s'évanouit. L'effet en fut si prompt qu'Eléonore eut à peine le temps de jeter un cri d'étonnement et d'étendre la main vers ce tableau enchanteur. Elle leva les yeux vers son compagnon, assuré d'y trouver un sentiment correspondant au sien. Il avait aussi remarqué cet effet de lumière; mais il ne fit aucun mouvement; il se contenta de sourire avec une expression angélique. Tant qu'Eléonore vécut, ce sourire et la scène qui y avait donné lieu, restèrent gravés dans son cœur. Ils ne parlèrent plus pendant le reste de leur promenade, mais leur silence fut plus éloquent que des paroles.

Il était à peu près nuit close quand ils arrivèrent au château. Mademoiselle

Anne reçut son jeune neveu avec une cordialité grave, et une tendresse mêlée d'orgueil. Marguerite l'accueillit plutôt comme un héros que comme un parent et John après les premières cérémonies se tourna vers Eléonore pour se reposer dans son sourire. Ils étaient entrés comme le chapelain allait lire les prières du soir, usage qui était si strictement observé au château, que même l'arrivée d'un étranger n'y mettait aucun obstacle. Eléonore attendait ce moment avec une inquiétude toute particulière. Elle avait de profonds sentimens de religion, et malgré la sensibilité que le jeune héros avait déployée, elle craignait que la dévotion, compagne d'une vie solitaire et méditative, ne se fût tenue éloignée du cœur

d'un marin. Ses craintes ne tardèrent pas à se dissiper quand elle observa le sentiment profond, mais silencieux avec lequel John participa à la cérémonie de famille. Rien n'élève plus l'âme que la vue de la piété dans un homme. Les sens et le cœur sont touchés à la fois en voyant cette noble figure qui jamais n'a fléchi devant son semblable, s'abaisser jusqu'à terre devant Dieu; on croit voir l'image terrible de toute la force et de toute l'énergie physique pliant sous le doigt de la divinité. Eléonore oublia sa prière en le regardant, et quand ses mains blanches, qui ne paraissaient point faites pour tenir des armes meurtrières, se joignirent pour s'élever vers le ciel, se quittant de temps à autre

pour séparer les boucles de cheveux qui ombrageaient son front, elle s'imagina voir réunis en lui la force et la pureté d'un habitant des demeures célestes.

Quand la prière fut achevée, mademoiselle Anne, après avoir répété le compliment de bien-venue qu'elle avait fait à son neveu, ne put s'empêcher d'exprimer sa satisfaction de la dévotion qu'il avait montrée; mais elle y mêla une teinte d'incrédulité sur la sincérité des sentimens religieux dans un homme accoutumé aux travaux et aux périls. John fit un salut respectueux à la partie flatteuse de ce discours; puis rougissant, il ajouta: « Ma chère tante, pourquoi penseriez-vous que ceux qui ont le plus besoin de la protection du Tout-Puissant le né-

gligent? Ceux qui sillonnent les mers dans de frêles vaisseaux, sentent mieux qu'aucun autre que les vents et la tempête ne font qu'exécuter la volonté divine. Un marin sans foi et sans espérance en Dieu est plus malheureux qu'un marin sans boussole ou pilote. »

Il parlait avec cette éloquence qui porte la conviction avec elle. Mademoiselle Anne lui tendit sa main blanche, mais ridée, pour qu'il y imprimât un baiser. Marguerite en fit autant, de l'air d'une héroïne à son chevalier. Eléonore détourna la tête et versa de délicieuses larmes.

Quand on cherche à découvrir des perfections dans une personne, on est toujours sûr de les y trouver; mais

Eléonore n'avait pas besoin d'emprunter des couleurs de son imagination pour faire un tableau charmant de l'homme qui avait touché son cœur. Son caractère et son humeur se développèrent par degrés, ou plutôt ils furent développés par des causes extérieures et accidentelles : car une timidité presque féminine ne lui permettait pas de beaucoup parler et surtout de lui-même. Ce désir de trouver des qualités dans l'objet que nous aimons, sert de preuve que l'amour est un sentiment qui ennoblit l'âme, et que, quoique son cours puisse être troublé, sa source au moins est pure. Celui qui l'éprouve avec force possède une énergie qui sera récompensée un jour par une flamme plus pure

et plus sainte que la terre n'en saurait offrir.

Depuis l'arrivée de son fils, la veuve Sandal témoignait une inquiétude dont la cause restait inconnue. On la voyait fréquemment au château. Elle ne pouvait se dissimuler l'attachement mutuel de John et d'Eléonore, et sa seule pensée était de prévenir une union contraire aux intérêts de son fils, et qui devait diminuer sa propre importance.

Elle avait obtenu par des voies indirectes la connaissance des dernières volontés de sir Roger, et toutes les forces de son âme, plus rusée qu'énergique, se dirigèrent vers la réalisation des espérances que ces volontés lui offraient. Le testament de sir Roger était singu-

lier. Malgré sa colère contre sa fille, il avait stipulé que si son petit-fils Sandal épousait sa cousine Marguerite, il hériterait de tous ses biens, et que les honneurs de la maison de Mortimer passeraient sur sa tête. Si, au contraire, il épousait sa cousine Eléonore, il ne devait recevoir sur la succession que 5000 l. st.; et dans le cas où il n'épouserait aucune de ses deux parentes, sir Roger laissait toute sa fortune à un parent éloigné, du nom de Mortimer.

Mademoiselle Anne, prévoyant l'effet que pourrait avoir sur la famille cette opposition de l'amour avec l'intérêt, aurait voulu que le testament restât secret; mais mistriss Sandal l'avait découvert par les domestiques du châ-

teau, et, dès ce moment, son esprit ne cessa de travailler. Elle avait trop connu les privations pour ne pas désirer vivement un changement dans son sort; et le souvenir qu'elle conservait des distinctions dont elle avait joui dans sa première jeunesse, la portait à tout risquer pour les recouvrer. Elle éprouvait une jalousie féminine, que rien ne pouvait apaiser, du respect qui environnait mademoiselle Anne ainsi que la belle et noble Marguerite. Elle errait autour des murs du château, semblable à une âme malheureuse qui gémit en attendant la sépulture, et qui ne prévoit de repos que quand elle l'aura obtenue.

A ces sentimens se joignait l'ambition d'une mère qui songeait que son

fils, par le choix qu'il ferait, obtiendrait un noble héritage, ou ne jouirait que d'une fortune médiocre : aussi le résultat ne pouvait-il en être douteux ; et la veuve Sandal, résolue de parvenir à ses fins, éprouva peu de scrupule quant aux moyens. Le besoin et l'envie lui avaient donné un désir insatiable d'honneurs, et les fausses religions, qu'elle avait tour à tour adoptées, lui avaient inspiré tous les détours de l'hypocrisie. Dans une vie pleine de vicissitudes, elle avait connu le bien et choisi le mal. La veuve Sandal résolut donc d'opposer un obstacle insurmontable à l'union des deux amans.

Cependant mademoiselle Anne se flattait encore que le testament de sir

Roger n'était point connu. Elle s'apercevait du sentiment profond qui paraissait unir les cœurs de John et d'Eléonore; et avec des idées moitié généreuses, moitié romanesques, car mademoiselle Anne avait eu beaucoup de goût dans sa jeunesse pour les grands coups d'épée qui plaisaient tant à madame de Sévigné, elle ne croyait pas que leur bonheur pût être sensiblement altéré par la perte des terres, des immenses richesses et des titres anciens de la famille de Mortimer. Ce n'est pas qu'elle ne mît un grand prix à ces distinctions, chères à toute âme élevée; mais elle en mettait un plus grand encore à l'union sympathique des cœurs et des âmes qui

cherchant la félicité en foulant aux pieds les trésors.

Le jour était fixé pour le mariage de John et d'Eléonore; les habits de noce étaient préparés; les nobles et nombreux amis de la famille étaient invités; la grande salle du château était décorée avec magnificence. Déjà les cloches de la paroisse sonnaient un joyeux carillon, les valets de pied, en livrée bleue, avaient orné leurs boutonnières de faveurs, et s'occupaient à garnir la coupe du wassail *, destinée à être plus d'une fois remplie et vidée. Mademoiselle Anne

---

* Le wassail était une liqueur faite de pommes, de sucre et d'aile.

(*Note du Traducteur.*)

tira de sa propre main, d'une armoire d'ébène, une robe de velours et de satin, qu'elle avait portée au mariage de la princesse Elisabeth, fille de Jacques Ier, avec le prince palatin. L'héritière s'avança aussi, parée avec magnificence; mais on remarqua que ses belles joues étaient plus pâles encore que celles de la mariée; et le sourire, qui, pendant toute la matinée, ne quitta pas un instant ses lèvres, semblait être plutôt un effort de courage qu'une marque de bonheur. La veuve Sandal avait paru fort agitée, et était sortie de bonne heure du château. Le marié n'avait pas encore paru, et la compagnie, après l'avoir attendu pendant quelque temps en vain, se mit en route pour

l'église, ne doutant pas que, dans son impatience, il ne l'y eût devancée.

Le cortége fut magnifique et nombreux. La famille de Mortimer avait réuni ce soir-là toutes les personnes qui aspiraient à l'honneur de sa connaissance; et telle était la pompe féodale qui accompagnait, à cette époque, un mariage dans une famille illustre, que les parens les plus éloignés s'étaient rendus de vingt lieues à la ronde au château, et offraient comme une armée d'amis magnifiquement parée pour assister à la grande cérémonie.

La plus grande partie de la société, sans en excepter les femmes, était à cheval, ce qui ajoutait encore à la tumul-

tueuse magnificence de la procession. On voyait un petit nombre de lourdes voitures, d'une forme très-incommode, mais surchargées de dorures et de peintures, et dont les amours sur les panneaux avaient été retouchés pour cette occasion. La mariée fut posée sur son palefroi par deux pairs du royaume. Marguerite était auprès d'elle avec un cortége galant ; et mademoiselle Anne fermait la marche, glorieuse de voir encore disputer l'honneur de lui offrir la main : on eût dit qu'elle était revenue au jour du mariage de la princesse palatine.

On arrive à l'église. La mariée, les parens, la noble compagnie, le pasteur, tout s'y trouvait..... excepté le marié. Il

y eût un long et pénible silence. Quelques gentilshommes sortirent en diverses directions pour aller à sa rencontre. L'ecclésiastique resta à l'autel jusqu'à ce que, fatigué d'attendre, il se décidât à se retirer. La foule des domestiques, jointe aux habitans des villages voisins, remplissait le cimetière. Leurs acclamations ne cessaient point. Eléonore, accablée de chaleur et d'inquiétude, demanda la permission de se retirer pour un moment dans la sacristie.

Mademoiselle Anne y guida les pas chancelans de la mariée, et la conduisit vers une fenêtre ouverte, en essayant de détacher son voile de dentelle. Eléonore s'approche pour respirer un air plus pur. Tout à coup elle entend le bruit

du galop d'un cheval; elle lève machinalement les yeux : c'est Sandal; il jette un regard d'horreur sur la mariée plus morte que vive, pique des deux et disparaît en un moment.

CHAPITRE XXXVII.

Un an après cet événement on voyait deux femmes se promener ou plutôt errer tous les soirs dans les environs d'un hameau situé dans la partie la plus solitaire du comté d'York. La campagne était agréable et pittoresque ; mais ces femmes qui avaient conservé des yeux pour contempler la nature n'avaient plus de cœur pour jouir de ses charmes. L'une des deux, maigre et exténuée, est jeune encore; mais déjà ridée. Ses yeux noirs brillent d'un éclat effrayant sur un visage froid et blanc comme celui d'une

statue. Elle ressemble à un lis épanoui trop tôt et frappé d'une gelée printannière : c'est Eléonore Mortimer. L'autre marche à côté d'elle d'un pas si roide et si mesuré, qu'elle paraît ne se mouvoir qu'à l'aide d'un mécanisme ingénieux. Ses yeux petits et perçans se dirigent si droit devant elle, qu'elle n'aperçoit ni le ciel, ni la terre, ni les arbres ou les champs qui bordent la route. C'est une tante puritaine d'Eléonore, une sœur de sa mère, chez laquelle elle a fixé sa résidence. Son costume est arrangé avec une telle précision que l'on dirait qu'un mathématicien en a calculé tous les plis ; chaque pointe d'épingle connaît sa place et remplit son devoir. Sa coiffe arrondie ne laisse rien paraître de ses

cheveux sur son front étroit, et son large capuchon ajoute une teinte plus sombre à tous ses traits.

A compter du jour de son mariage avorté, Eléonore, pleine du sentiment de la fierté virginale offensée, sentiment que sa douleur même ne pouvait étouffer, n'avait eu d'autre désir que de quitter le lieu témoin de son malheur. Ce fut en vain que sa résolution fut combattue par sa tante et par Marguerite, qui, frappées d'horreur à ce funeste événement, dont il leur était impossible de deviner la cause, l'implorèrent avec la tendresse la plus vive de ne point quitter le château, engageant leur parole qu'elles n'y admettraient jamais le traître qui l'avait abandonnée. Eléonore ne répondit à

leurs affectueuses supplications qu'en serrant leurs mains de ses mains glacées et en levant sur elles des yeux remplis de larmes qui n'avaient pas la force de couler.

« Restez avec nous, » dit la noble et généreuse Marguerite : « non vous ne nous quitterez pas. »

« Ma chère cousine, » répondit enfin un jour Eléonore, « j'ai tant d'ennemis dans ces murs que ma vie n'y est pas en sûreté. »

« Des ennemis ! » s'écria Marguerite.

—« Oui, ma bien-aimée cousine. Tous les lieux qui conservent la trace de *ses* pieds, les perspectives qu'il aimait à contempler, l'écho qui répétait le son

de sa voix, plongent dans mon cœur autant de poignards; et les personnes qui m'aiment ne peuvent désirer que mon supplice se prolonge. »

Marguerite ne put répondre au gémissement douloureux qui accompagna ces paroles que par des larmes; et quelques jours après, Eléonore se mit en route pour la maison de sa tante, puritaine fort dévote, qui habitait le comté d'York.

Quand la voiture qui devait l'emmener arriva à la porte, mademoiselle Anne, soutenue par ses femmes s'avança jusqu'à la moitié du pont-levis pour prendre congé de sa nièce, ce qu'elle fit avec une courtoisie noble et affectueuse. Marguerite, placée à une fenêtre, ne

chercha point à cacher ses larmes. Elle fit de la main un signe à Eléonore. La tante conserva sa tranquillité tant qu'elle fut en présence des domestiques. Quand ils se furent éloignés, elle rentra dans sa chambre pour pleurer.

La voiture avait à peine fait une lieue, quand un serviteur, monté sur un coursier rapide, s'approcha de la portière et présenta à Eléonore son luth qu'elle avait oublié. Elle le contempla pendant quelques instans avec un regard qui offrait le combat de la mémoire avec la douleur; puis elle donna ordre que l'on en brisât sur-le-champ les cordes, et elle continua son voyage.

La retraite qu'Eléonore avait choisie ne lui offrit point le repos qu'elle avait

espéré d'y trouver. C'est ainsi que pendant la fièvre de la vie nous espérons en vain trouver du soulagement dans le changement de lieu.

Eléonore était retournée dans la famille de sa mère, dans l'espoir de renouveler d'anciens souvenirs effacés; mais elle ne retrouva plus que les mots qui, jadis, lui avaient fourni des idées et elle chercha en vain les impressions qu'elle en avait autrefois éprouvées. Elle avait pensé que le langage de sa tante lui paraîtrait encore aussi sublime que dans ses premières années : elle fut trompée. On ne négligeait cependant rien pour la satisfaire. Quand elle voulait lire, on lui fournissait des livres puritaniques de tout genre. Si, désespérée de toucher son

insensible cœur, elle abandonnait sa lecture, on l'invitait à une pieuse conférence, Eléonore se mettait à genoux et pleurait avec les autres à ces conférences. mais tandis que son corps était prosterné devant la divinité, ses larmes coulaient pour une créature qu'elle n'osait nommer. Quand dans l'excès de sa douleur elle courait vers le petit jardin qui entourait la modeste demeure de sa tante, afin d'y épancher ses douleurs dans la solitude, elle y était suivie de cette dame qui, d'un air calme et sans presser sa marche, lui offrait pour la consoler quelque nouvelle production mystique.

Eléonore, beaucoup trop habituée à cette fatale irritation du cœur qui nous

prive de tout autre sentiment, s'étonnait comment un être si distrait, si froid, pouvait supporter son immobile existence. Sa tante se levait tous les jours à la même heure, faisait sa prière à la même heure, recevait à la même heure les pieux amis qui venaient la visiter et dont l'existence était aussi monotone et aussi apathique que la sienne. Les repas étaient réglés; mais elle priait sans onction, mangeait sans appétit, et se mettait au lit sans avoir la moindre inclination au sommeil. Sa vie était purement machinale; mais la machine était si bien montée qu'elle paraissait se rendre compte de ses mouvemens et en éprouver une sorte de satisfaction.

Eléonore s'efforça vainement d'imiter

cette vie de froide médiocrité. Elle voyait un être inférieur à elle sous tous les rapports jouir d'une espèce de bonheur, tandis qu'elle-même était malheureuse et s'en étonnait. Hélas! elle ne savait pas que ceux qui sont privés de cœur et d'imagination sont les seuls qui sachent jouir des agrémens de la vie.

Eléonore luttait contre sa destinée; sa raison s'était développée pendant son séjour au château de Mortimer: mais malheureusement son cœur s'y était aussi développé et d'une manière fatale: rien n'est plus terrible que le combat entre un esprit supérieur et un cœur brûlant d'une part et des individus d'une parfaite médiocrité de l'autre. Plus nous déployons de force, plus nous nous sen-

tons paralysés par la faiblesse même de nos adversaires. C'est en vain que nous attaquons un ennemi qui ne comprend point notre langage et qui ne se sert point de nos armes. Eléonore finit par y renoncer; cependant elle luttait encore avec ses propres sentimens; elle avait reçu ses premières impressions religieuses sous le toit de cette même tante, et vraies ou fausses, elles avaient été si vives qu'elle désirait ardemment de les renouveler. Elle se rappelait entre autres une scène fort touchante qui avait eu lieu pendant son enfance.

Un vieux ministre non conformiste, véritable saint Jean pour la simplicité des manières et la sainteté de la vie, avait été arrêté par un magistrat, dans

le moment même où il distribuait la parole de consolation à quelques personnes de son troupeau rassemblées dans la chaumière de la tante d'Eléonore. Le vieillard fut arraché de sa place pendant qu'il débitait son sermon, et mourut quelque temps après en prison.

Cette scène se peignit en traits ineffaçables dans la jeune imagination d'Eléonore. Au sein de la magnificence du château de Mortimer, elle ne s'était jamais oblitérée, et maintenant elle s'efforça de se rappeler ses moindres circonstances, dans l'espoir que son cœur en serait encore aussi touché qu'il l'avait été jadis. Ferme dans ses propos, elle ne négligea rien pour exciter en son

âme cette réminiscence de religion : ce fut sa dernière ressource. Elle se rendit dans la petite chambre où la scène s'était passée; elle s'assit sur la même chaise qu'occupait cet homme vénérable, quand on vint l'arracher du sein de ses ouailles. Elle avait cru voir un prophète monter au ciel; elle eût voulu s'attacher à sa robe pour y monter avec lui. Elle essaya en répétant ses derniers mots de reproduire l'effet qu'ils avaient eu sur son cœur; mais elle fondit en larmes en découvrant que ces mots n'avaient plus aucun sens pour elle.

Un nouveau combat vint bientôt se réunir à ceux qu'elle éprouvait. A cette époque les lettres circulaient difficilement, et on en écrivait guère que dans

des occasions importantes. Eléonore en reçut néanmoins deux à très-peu d'intervalle; elles étaient écrites par sa cousine Marguerite qui les envoya par un exprès. La première annonçait l'arrivée de John Sandal au château, et l'autre la mort de mademoiselle Anne Mortimer. A toutes deux étaient joints des post-scriptum parlant en termes mystérieux de l'interruption de la cérémonie du mariage, et donnant à entendre que la cause n'en était connue que de l'écrivain, de John Sandal et de sa mère. Il y avait aussi des instances pour qu'Eléonore voulût bien revenir au château où elle serait reçue par Marguerite et par John Sandal avec une amitié *fraternelle*.

Les lettres lui tombèrent des mains en les lisant. Elle n'avait jamais cessé de penser à John Sandal, quoiqu'elle fît les plus grands efforts pour n'y point penser. Son nom même lui causait une sensation si douloureuse, qu'elle ne pouvait ni l'exprimer ni la cacher.

Elle réfléchit long-temps en lisant les détails de la mort de mademoiselle Anne. Cet événement lui fit faire un retour sur elle-même; elle envia à sa tante le port de repos dans lequel elle était heureusement arrivée. D'ailleurs, la mort de mademoiselle Anne n'avait pas été indigne de la magnanimité et de l'héroïsme de sa vie. Elle avait embrassé avec ardeur la cause de la malheureuse Eléonore, et elle avait juré

en présence de Marguerite dans le château de Mortimer, de ne jamais plus admettre dans ses murs l'homme qui avait si indignement abandonné celle qui l'attendait à l'autel.

Un soir, pendant que mademoiselle Anne lisait quelques manuscrits du temps, on vint lui annoncer qu'un *cavalier* (les domestiques savaient tout le charme que ce mot avait pour une ancienne royaliste), avait passé le pont-levis, qu'il avait pénétré jusque dans le vestibule, et qu'il s'avançait vers l'appartement où elle se tenait.

« Qu'on le fasse entrer, » répondit-elle en se levant de sa chaise, et se tournant de façon à regarder la porte. Elle se mettait en devoir de saluer l'é-

tranger, lorsqu'à son grand étonnement elle vit paraître John Sandal. Ses yeux qui n'avaient presque rien perdu de leur vivacité avec l'âge, le reconnurent sur-le-champ.

« Retirez-vous! retirez-vous! » s'écria-t-elle d'un ton noble et en lui faisant signe de la main, « retirez-vous! ne profanez pas ce seuil en le passant. »

— « Ecoutez-moi pour un instant, Mademoiselle; permettez que je vous adresse la parole à genoux. Cet hommage, je le rends à votre rang et à notre parenté. Ne croyez pas que ce soit un aveu et que je me sente coupable. »

A ces mots et à l'action qui les accompagna, les traits de mademoiselle

Anne éprouvèrent une légère contraction, une convulsion momentanée. « Levez-vous, monsieur, levez-vous, » dit-elle, « et dites ce que vous avez à dire ; mais n'entrez pas dans un appartement où vous êtes indigne de pénétrer. »

John Sandal se leva et montra du doigt le portrait de sir Roger Mortimer auquel il ressemblait beaucoup. Mademoiselle Anne le comprit, et s'avançant de quelques pas sur le plancher de bois de chêne, elle se tint de bout ; puis indiquant de son côté le portrait avec un air de dignité qu'il serait impossible de rendre par le pinceau, elle sembla dire : celui à qui vous vous vantez de ressembler et dont vous réclamez

la protection, n'a jamais, comme vous, déshonoré ces murs par une bassesse, par une trahison indigne. Traître! jetez les yeux sur son portrait!

L'expression de la demoiselle avait quelque chose de sublime. Le moment d'après, elle éprouva une convulsion beaucoup plus forte; elle voulut parler; mais ses lèvres ne lui obéissaient plus. Elle resta pendant quelques instans dans la même attitude et s'efforça ensuite de quitter la place; mais ses membres étaient entièrement roidis. Après quelques efforts inutiles, elle tomba sans connaissance aux pieds de son neveu.

Elle ne survécut pas long-temps à cette entrevue et ne recouvra jamais

l'usage de la parole. Elle conserva néanmoins toute sa raison, et jusqu'au dernier moment, elle fit entendre par ses gestes qu'elle ne voulait prêter l'oreille à aucune justification de la conduite de Sandal. Celui-ci en donna pourtant l'explication à Marguerite, qui qnoique émue et affligée par ce qu'elle découvrit, finit néanmoins par s'accoutumer à l'idée que lui présentait cette découverte.

Peu de temps après la réception de ces lettres, Eléonore prit la résolution soudaine, mais peu étonnante, de se rendre immédiatement au château de Mortimer. Ce n'était point le désir de se dérober à la vie monotone qu'elle menait, ni celui de jouir de nouveau

de la pompe qui régnait au château, ni même le besoin de changement de lieu, qui la décida à ce voyage : c'était une voix presque imperceptible, qui, au fond du cœur, lui murmurait : Allez, et *peut-être*....

Eléonore se mit donc en route, et elle acheva son voyage aussi promptement que le permettait l'état des communications vers le milieu du dix-septième siècle. Son cœur palpita quand la voiture s'arrêta devant une grille gothique du parc, au-delà de laquelle il y avait une avenue de deux rangs d'ormes. Elle descendit, et le domestique qui l'accompagnait voulait lui montrer un sentier qui raccourcissait la distance. Elle lui fit signe qu'elle n'avait pas be-

soin de son service, et elle s'avança seule et à pied. Son cœur lui rappelait qu'elle avait erré une fois, dans cette même partie du parc, avec John Sandal. Son sourire répandait sur le passage une lumière plus douce que le soleil couchant. Elle revoyait les arbres, elle revoyait la lumière du soleil, mais elle ne retrouvait plus ce sourire enchanteur.

En s'approchant, à pas tremblans, du château, elle aperçut l'écusson funéraire que Marguerite, pour honorer sa grand'-tante, avait fait placer, depuis sa mort, au-dessus de la tour principale, comme si le dernier mâle de la famille de Mortimer eût cessé de vivre *. Eléonore

---

* En Angleterre, quand un maître de

leva les yeux, et mille pensées diverses remplirent soudain son cœur : « Celle qui vient de mourir, » se dit-elle, « avait une âme toujours attachée à des pensées glorieuses, aux actions les plus nobles de l'humanité, aux plus sublimes idées de l'éternité. Son grand cœur ne put admettre que deux hôtes : l'amour de Dieu et celui de son pays. Ils restèrent avec elle jusqu'à la fin, car ils trouvèrent la demeure digne d'eux. Le mien, au contraire, accueillit un autre habitant ;

---

maison vient à mourir, on place au-dessus de la porte l'écusson de ses armes, peint sur un fond noir, et avec des devises pieuses, telles que *Resurgam*, etc.

(*Note du Traducteur.*)

et comment a-t-il été récompensé de son hospitalité? Le traître l'a dévasté! »

En entrant dans la grande salle du château, elle y trouva Marguerite, qui la reçut avec la plus tendre affection; et John Sandal, qui, après le premier moment de joie, lui adressa la parole avec cette bienveillance calme et fraternelle qui ne laissait rien espérer. Il lui serra la main, témoigna la plus vive sollicitude pour sa santé, la pressa de se retirer pour prendre du repos après la fatigue de son voyage. Eléonore, faible et presque sans connaissance, saisit les mains de Sandal et de Marguerite, et, par un mouvement involontaire, les joignit l'une dans l'autre. La veuve Sandal était présente à cette scène. Elle montra

beaucoup d'émotion à l'entrée d'Eléonore ; mais elle sourit à ce mouvement extraordinaire et spontané.

Eléonore se retira dans l'appartement qu'elle avait autrefois occupé. Marguerite, avec une prévoyance tendre et délicate, en avait fait changer tous les meubles ; il ne s'y trouvait plus rien qui lui rappelât les temps passés, si ce n'est son propre cœur. Elle s'assit, réfléchit à l'accueil qui venait de lui être fait : plus elle y pensa, plus elle sentit l'espoir se dissiper graduellement dans son cœur. L'expression du mépris ou de la haine lui eût paru moins désolante : car elle savait que les plus fortes passions se changent souvent en leurs extrêmes opposés, tandis que la simple bien-

veillance ne devient jamais une passion. Aussi fut-elle bientôt convaincue que tout était perdu.

Pendant plusieurs jours elle eut à souffrir l'intolérable peine de voir l'homme qu'elle aimait la traiter avec la froide indifférence de l'amitié. Ceux qui ont éprouvé cette peine peuvent seuls s'en former une idée. Eléonore, par les efforts les plus pénibles, tâchait de se faire aux nouvelles habitudes du château, car tout y était bien changé depuis la mort de mademoiselle Anne. Les nombreux prétendans à la main de la noble et riche héritière s'y présentaient en foule, et, selon l'usage du temps, ils y étaient somptueusement traités, et in-

vités, par des fêtes réitérées, à y prolonger leur séjour.

Dans ces occasions, John Sandal témoignait toujours des attentions particulières à sa cousine Eléonore. Ils dansaient ensemble; et quoique, dans la rigidité de son éducation puritaine, on eût cherché à lui inspirer une grande horreur pour cet amusement, elle s'y plaisait cependant, et sa danse était infiniment gracieuse, surtout quand elle était soutenue par celle de Sandal, qui était l'un des meilleurs danseurs de son temps. Tout le monde l'applaudissait, et elle était admirée même des courtisans les plus à la mode; mais, en se mettant en place, Eléonore se disait que Sandal eût dansé précisément de même

quand il aurait eu pour danseuse la personne la plus indifférente à ses yeux. Il lui avait indiqué, de la manière la plus gracieuse, les plus légères erreurs qu'elle avait commises dans la figure; il l'avait reconduite avec la politesse la plus tendre et la plus inquiète, et s'était empressé de la rafraîchir avec le vaste éventail alors à la mode. Rien ne pouvait être plus flatteur; mais Eléonore sentait que ces attentions n'étaient point celles d'un amant.

Un soir Sandal étant sorti pour visiter un seigneur du voisinage, Marguerite et Eléonore se trouvèrent seules. Toutes deux paraissaient désirer également une explication qu'aucune ne voulait entamer. Eléonore restait à la fe-

nêtre par où elle avait vu partir Sandal, jusqu'à ce que l'obscurité ne lui permît plus de rien distinguer. Marguerite fut la première qui rompit le silence en disant : « Eléonore, ne le cherchez plus ; il ne peut jamais être à vous ! »

Ce discours imprévu et le ton de conviction dont il était prononcé, fit sur Eléonore l'effet d'un avertissement du ciel. Elle n'eut pas la force de demander comment cette certitude avait été acquise. L'esprit se trouve souvent dans une situation où il écoute la voix d'un être humain comme celle d'un oracle, et au lieu de demander l'explication de la destinée qu'elle annonce, attend avec soumission ce qui lui reste à dire. Eléonore s'éloignant donc lentement de la

fenêtre, demanda avec une tranquillité effrayante s'il s'était irrévocablement expliqué à sa cousine.

— « Et il n'y a donc plus d'espoir? »

— « Il n'y en a plus. »

— « Et c'est lui qui vous l'a dit..... lui-même? »

— « Oui, ma chère Eléonore, et de grâce ne parlons plus jamais sur ce sujet. »

« Jamais, » répondit Eléonore; « non, jamais. »

La sincérité et la dignité du caractère de Marguerite étaient des gages certains de la vérité de ce qu'elle disait, et c'était peut-être pour cela qu'Eléonore faisait de si grands efforts pour se dérober à une conviction qui passait malgré elle dans

son esprit. Dans les maladies du cœur nous ne pouvons supporter la vérité, nous aimons mieux le mensonge qui nous plaira pour un moment. Les esclaves de leurs passions, comme les esclaves du pouvoir portent une haine égale à ceux qui ne savent point les flatter.

De nouvelles preuves s'offraient à elle de moment en moment; elle voyait, elle sentait jusqu'au fond de l'âme, l'attachement croissant de John Sandal et de Marguerite; et cependant elle rêvait à des obstacles imprévus, à une explication; elle se disait, *peut-être*! Ce mot est le dernier qui cesse de sortir de la bouche de ceux qui aiment.

En abandonnant ses prétentions au

cœur de son amant, Eléonore, se contentait de ses regards. Elle se disait à elle-même: Que je le voie sourire, quand même ce ne serait pas pour moi! Il me suffit de vivre en sa présence; que son âme soit toute entière à une autre; n'importe, un de ses regards peut s'égarer et tomber sur moi: je n'en demande pas davantage.

Cependant la tante puritaine d'Eléonore crut devoir faire, vers cette époque, un effort pour la retirer de ce qu'elle appelait les embûches de l'ennemi. Elle lui écrivit, non sans peine, une longue lettre pour la conjurer de revenir auprès de celle qui avait servi de guide à sa jeunesse, et dans le sein de son Dieu. Après avoir employé tous les argumens

spirituels qu'elle put imaginer, elle ajouta que la main qui traçait ces lignes ne serait probablement bientôt plus en état de réitérer ses avis; peut-être même serait-elle déjà placée dans la tombe, pendant que sa nièce lirait l'épître qu'elle lui adressait.

Eléonore versa des larmes; mais elles ne furent causées que par une émotion physique et nullement par une conviction morale. Rien n'endurcit le cœur comme l'amour, quoiqu'il semble devoir l'adoucir. Elle répondit cependant, mais l'effort fut aussi grand que l'avait été celui de sa vieille parente. Elle reconnaissait dans sa lettre, avec les regrets les plus vifs, l'abandon de ses principes religieux; elle parlait ensuite de

son malheureux amour dont elle déplorait la force invincible, et finissait pourtant par exprimer l'espoir et le vœu de se reposer enfin dans un port de salut.

Toute la famille remarqua l'altération de la santé d'Eléonore; le domestique lui-même qui se tenait derrière sa chaise témoignait de jour en jour plus de tristesse. Marguerite se repentit de l'avoir engagée à venir au château.

Eléonore le sentait comme les autres, et elle aurait voulu leur épargner ce chagrin; mais il lui fut impossible de ne pas regretter sa jeunesse et sa beauté qui se flétrissaient également dans une douleur sans remède. Un jour, poussée au désespoir par la peine insupporta-

ble à laquelle elle était en proie, elle épancha son cœur devant sa cousine.

« Il m'est impossible, » lui dit-elle, « de supporter plus long-temps cette existence; de fouler le plancher où ses pas s'impriment, de voir tous les objets qui m'entourent réfléchir son image, sans jamais en voir la réalité; de sentir quand je l'aperçois, qu'il est le même et que cependant il ne l'est pas; le même à l'œil, mais un autre par le cœur. O Marguerite! ce combat continuel entre le rêve de l'imagination et le triste réveil de la réalité, plonge dans mon sein un poignard qu'aucune main humaine ne peut retirer, et dont la plaie envenimée brave les efforts de la médecine! »

Marguerite versa des pleurs en l'écoutant, et puis elle exprima à regret son consentement au départ d'Eléonore, si celle-ci le jugeait nécessaire à son repos.

Le soir même qui suivit cette conversation, Eléonore qui avait coutume d'errer seule dans les bois dont le château était entouré, rencontra John Sandal. Le temps était beau; la saison était la même que celle où ils s'étaient vus la première fois. Rien n'était changé dans la nature; leurs cœurs seuls n'étaient plus d'accord. Sandal, en l'abordant, lui avait adressé le parole avec une voix aussi mélodieuse et des accens aussi tendres que jadis, avec ces accens qui n'avaient jamais cessé de retentir dans son oreille. Elle crut remarquer dans

ses manières plus de sensibilité qu'elles n'en avaient offerte depuis peu, et les souvenirs du lieu où ils se trouvaient ajoutaient à cette illusion. Une vaine espérance fit palpiter imperceptiblement son cœur. Elle pensait à ce qu'elle n'osait exprimer, et osait pourtant croire. Ils continuèrent leur promenade ensemble. Ils regardèrent ensemble les derniers rayons de lumière, éclairant les montagnes pourprées, et au milieu du profond silence des bois, une voix éloquente parlait à leurs cœurs. Eléonore se risqua à lever les yeux sur ce front qui, jadis, lui avait paru celui d'un ange. Il offrait le même éclat et le même sourire; mais l'éclat n'était plus que la reflection du couchant enflammé,

et le sourire ne s'adressait qu'à la nature seule. Quand elle en fut bien convaincue, elle fondit involontairement en larmes; l'expression d'une tendre surprise de la part de Sandal et les paroles de consolation qu'il lui adressa ne firent qu'ajouter à sa souffrance. Elle avait mis son dernier espoir dans la nature et cet espoir lui manqua. Dans ce moment elle entendit les faibles sons d'une musique pastorale. Ces sons qui partaient de la flûte d'un jeune paysan semblaient lui dire: *non, non, jamais, jamais!* Tout paraît prophétique aux malheureux. Le cœur désespéré d'Eléonore accepta le présage de cette musique lugubre.

Peu de jours après cette dernière ren-

contre, Eléonore écrivit à sa tante du comté d'York, pour lui dire que si elle voulait la recevoir de nouveau sous son toit, elle s'y fixerait volontiers pour le reste de ses jours, ajoutant, en réponse à la dernière partie de la lettre de sa tante, que malgré la différence de leur âge, sa vie, selon toutes les apparences, ne se prolongerait pas au-delà de la sienne.

A son départ, Marguerite pleura et Sandal témoigna la plus vive sollicitude. Parvenue à quelque distance du château, elle renvoya le carrosse de la famille, disant qu'elle irait à pied avec sa femme de chambre jusqu'à la ferme où des chevaux l'attendaient. Elle s'y rendit en effet, mais au lieu de continuer sa route

elle y demeura cachée. Le bruit d'un mariage projeté entre John Sandal et Marguerite avait frappé son oreille.

Le jour de la noce ne tarda pas à arriver; Eléonore se leva de grand matin. Les cloches sonnaient un carillon joyeux, (tel qu'elle en avait entendu autrefois dans une occasion semblable.) Les amis arrivèrent aussi nombreux et aussi gais que le jour qu'ils l'avaient accompagnée à l'autel. Elle vit les brillans équipages, elle entendit les cris de joie de la moitié de la province; elle se figura le timide sourire de Marguerite et la figure radieuse de celui qui avait été autrefois destiné à sa main.

Tout à coup le bruit cessa. Elle comprit que la cérémonie continuait; puis

qu'elle était finie ; que les mots irrévocables étaient prononcés ; que le lien indissoluble était formé. Les cris de joie retentirent de nouveau quand le brillant cortége retourna au château. Eléonore vit et entendit tout. Quand le silence fut rétabli, elle jeta par hasard les yeux sur sa robe ; elle était blanche comme celle qu'elle avait portée le jour destiné à ses noces. Elle l'échangea en frémissant contre une robe de deuil, et se mit en route pour un voyage, qui devait la conduire, à ce qu'elle espérait, au terme de sa destinée.

CHAPITRE XXXVIII.

QUAND Eléonore arriva dans le comté d'York, sa tante n'était déjà plus. Eléonore alla visiter sa tombe. Elle y resta pendant quelques instans, mais ne put y répandre une larme. Elle comparait sa vie agitée et douloureuse au bonheur dont jouissait sa tante, et le sort de celle-ci lui parut plus digne d'envie que de regrets.

La perte de sa parente rendit l'existence d'Eléonore plus triste et plus monotone, s'il était possible, qu'elle ne l'eût été sans cela. Elle était fort chari-

table pour les malheureux des environs, et jamais elle ne sortait de chez elle que pour les aller voir.

Elle avait reçu plusieurs lettres de Marguerite qu'elle avait lues et posées de côté sans y faire de réponse; une nouvelle lettre vint enfin la tirer de l'état de stupeur où elle gémissait depuis long-temps. Elle la lut avec le plus vif intérêt et se prépara sur-le-champ à y répondre en personne.

Le courage de Marguerite paraissait se démentir à l'heure du danger. Elle disait à sa cousine que cette heure approchait à grands pas, et elle la suppliait de venir la consoler et la soutenir dans le péril qui la menaçait. Elle ajoutait que l'affection de John Sandal, dans ce

moment fatal, la touchait plus qu'aucune autre preuve qu'elle eût reçue de son amour ; mais qu'elle ne pouvait voir sans chagrin que pour rester auprès d'elle il abandonnait tous ses plaisirs d'habitude. Vainement le pressait-elle de fréquenter selon son usage les châteaux des environs, il ne voulait point la quitter d'un seul instant ; mais elle espérait que la présence d'Eléonore l'engagerait à céder à ses prières, vu qu'il serait tranquille quand il la saurait avec l'amie de son enfance, dont les tendres soins lui seraient plus précieux encore que ceux d'un homme, quel qu'il fût.

Eléonore se mit sur-le-champ en route. Ce qui s'était passé depuis son départ avait élevé entre elle et son amant

une barrière insurmontable; et désormais, il n'était réellement plus pour elle qu'un frère.

Quand elle arriva, Marguerite commençait déjà à sentir les premières douleurs. Elle avait eu une grossesse pénible. Les souffrances naturelles de son état avaient été augmentées par l'idée de la responsabilité qui pesait en quelque sorte sur elle, au moment où elle allait peut-être donner la naissance à un héritier de la maison de Mortimer.

Eléonore s'approcha de son lit de douleurs; elle pressa ses lèvres glacées sur les lèvres brûlantes de sa cousine, et pria pour elle.

Les premiers médecins de la province venaient d'arriver au château. La veuve

Sandal marchait à grands pas dans les appartemens voisins. Elle ne communiquait à personne les inquiétudes inexprimables qu'elle éprouvait.

Deux jours et deux nuits se passèrent dans des alternatives d'espoir et de tourmens. Les cloches ne cessèrent de sonner dans toutes les paroisses à quatre lieues à la ronde. Les vassaux arrivaient en foule au château pleins d'une sollicitude honnête et sincère. D'heure en heure, la noblesse des environs envoyait savoir des nouvelles de la malade. Des couches dans une famille illustre étaient à cette époque un événement d'une grande importance.

Le moment arriva. Marguerite accoucha de deux enfans morts, et la jeune

mère ne tarda pas à les suivre au tombeau. Dans cette occasion funeste elle montra un courage digne des Mortimer. Elle chercha de ses mains glacées la main de son malheureux époux et celle d'Eléonore, qui fondait en larmes; elle les joignit avec un mouvement que l'un des deux comprit, et pria pour que leur réunion pût être éternelle. Elle demanda ensuite à voir les restes de ses deux enfans. On les lui montra et au même instant, elle donna à entendre par des expressions détournées que s'ils n'avaient pas été les derniers rejetons de la famille de Mortimer, si l'attente et l'espérance n'avaient pas été portées au plus haut point, elle et ses enfans auraient pu voir prolonger leur vie.

En parlant sa voix s'altéra et ses yeux s'affaiblirent. Leurs derniers regards se tournèrent sur celui qu'elle aimait ; quand leur lumière fut éteinte, elle sentit encore ses bras qui la pressaient. Un instant d'après elle ne sentit plus rien.

Dans les convulsions terribles qui accompagnent le désespoir d'un homme, désespoir d'autant plus affreux qu'il est plus rare, l'infortuné Sandal se jeta sur le lit de son épouse ; et Eléonore, perdant tout autre souvenir dans un malheur si cruel, ne put que répéter ses cris, sans songer que celle dont elle déplorait la perte, avait été, à ce qu'elle devait croire, le seul obstacle à son bonheur.

Mais de toutes les voix qui, dans ce

jour de douleur, retentirent dans le château et firent résonner les voûtes et les tours, il n'y en eut point dont les accens ressemblassent à ceux de la veuve Sandal. Ses plaintes étaient des cris de rage; son affliction, un désespoir que rien ne pouvait calmer. Courant, comme en démence, d'une chambre à l'autre, elle s'arrachait les cheveux et prononçait contre elle-même les plus horribles imprécations. Elle s'approcha, à la fin, de la chambre où la défunte était déposée. Les domestiques voulurent l'empêcher d'y pénétrer, mais ils n'en eurent pas la force. Elle s'y élança malgré eux, jeta un coup d'œil sur le cadavre immobile et sur les survivans muets; puis se jetant à genoux devant son fils, elle avoua

le secret de son crime, et développa dans toute son horreur cette masse d'iniquités, maintenant parvenue à son comble.

Son fils l'écouta, l'œil fixe et les traits immobiles, et quand elle eut fini, au lieu de la relever, comme elle le lui demandait, il repoussa les mains qu'elle lui tendait et tomba sur le lit avec un rire étouffé, mais affreux. On ne put l'en arracher que quand on retira le corps pour l'ensevelir, et ceux qui remplissaient ce pénible devoir, ne surent s'il fallait plaindre davantage celle qui était privée de la vie, ou celui chez qui le flambeau de la raison venait de s'éteindre à jamais.

La mère infortunée et coupable mou-

rut quelques mois après, et déclara en mourant le secret de son crime à un ministre d'une église indépendante, qui, sur le bruit de son désespoir, était venu la visiter. Elle confessa que, poussée par l'avarice et plus encore par le désir de recouvrer l'importance qu'elle avait perdue dans la famille; connaissant d'ailleurs les richesses et les dignités que son fils acquerrait par son mariage avec Marguerite et auxquelles elle participerait, après avoir mis en usage en vain tous les moyens de persuasion, elle s'était décidée à fabriquer un conte aussi faux qu'il était horrible, et dont elle fit part à son fils la veille de son mariage projeté avec Eléonore. Elle lui avait assuré qu'il n'était pas son fils, mais le rejeton du com-

merce illicite de son mari, le prédicateur, avec la mère puritaine d'Eléonore, qui avait été autrefois l'une de ses ouailles, et qui, de l'admiration pour ses sermons, avait passé à celle de sa personne. Cette liaison, avait-elle dit, lui avait causé de grandes inquiétudes pendant les premières années de son mariage. Elle ajouta que l'attachement réel de Marguerite pour son cousin avait pallié l'horreur de son action à ses yeux; mais que quand elle avait vu son fils, le jour de son mariage projeté, quitter sa maison avec désespoir pour courir sans savoir où, elle avait eu un moment l'idée de le rappeler et de lui tout avouer. Bientôt cependant son cœur s'était endurci par la certitude que son secret

était parfaitement sûr : car elle avait fait jurer à son fils qu'il ne le révélerait jamais, par respect pour la mémoire de son père et par pitié pour la coupable mère d'Eléonore.

Tout réussit au gré de ses criminels désirs. Sandal n'eut bientôt plus pour Eléonore que des yeux de frère, et l'image de Marguerite trouva place dans son cœur tendre et qui sentait le besoin d'aimer ; mais, comme il n'arrive que trop souvent aux artisans de fraudes et d'impostures, l'accomplissement apparent de ses vœux mit le comble à sa ruine. Le mariage de John et de Marguerite n'ayant point produit d'héritier, les biens passèrent au parent éloigné dont je vous ai parlé, et son fils,

privé de sa raison par les chagrins que ses artifices lui avaient causés, se vit réduit à vivre de la modique pension que ses services passés lui avaient fait obtenir.

Quand la veuve Sandal eut expiré, Eléonore se retira dans sa chaumière du comté d'York avec l'objet infortuné de ses constantes amours et de ses tendres soins, et elle consacra le reste de ses jours à veiller sur lui et à guetter le retour d'une raison qui ne devait plus revenir.

Après avoir, pendant deux ans, dépensé une grande partie de sa fortune à consulter les premiers médecins de l'Angleterre, elle renonça enfin à toute espérance, réfléchissant que le revenu

d'un capital, ainsi diminué, suffirait à peine pour procurer quelques-uns des agrémens de la vie à celui qu'elle avait résolu de ne jamais abandonner, elle resta désormais tranquille à côté de son triste compagnon, et devint un exemple de plus du dévouement dont le cœur d'une femme est capable, ne se lassant jamais de faire le bien, sans qu'il ait besoin d'être excité, soit par la passion, soit par les applaudissemens, soit même par la reconnaissance de l'objet qui ignore ce que l'on fait pour lui.

Elle passe la journée entière à ses côtés; elle regarde attentivement cet œil jadis si brillant, et qui maintenant se fixe sur elle sans vie et sans expression. Elle songe à ce sourire si plein de grâce

et d'esprit, et ne voit qu'un sourire vague qui cherche à plaire et ne peut rien exprimer. Elle détourne la tête et se repaît de souvenirs. Elle se rappelle le héros et l'amant; celui qui réunissait tout ce qui pouvait éblouir les yeux, exalter l'imagination et attendrir le cœur. Elle le voit tel qu'il lui parut le premier jour. Tout à coup elle se réveille en sursaut en l'entendant rire; elle voudrait partager sa joie, et lui-même ne sait pas l'expliquer.

Il lui reste cependant une consolation. Parfois la mémoire lui revient pour un instant; il parle, et c'est son nom et non pas celui de Marguerite qu'il prononce. Un rayon d'espoir brille dans son cœur quand elle l'entend;

mais il se dissipe avec le rayon faible et errant qui a paru vouloir un instant éclairer la raison de l'infortuné.

Sa santé est le premier objet de ses soins. Tous les soirs elle le conduit à la promenade, et cherche les sentiers les plus écartés, afin d'éviter les personnes dont les indécentes railleries ou la froide pitié seraient à la fois pénibles pour elle et fatigantes pour son ami, dont la douceur avait survécu à la raison.

Ce fut à cette époque que je fis la connaissance..... je veux dire qu'un étranger qui avait fixé sa demeure près du hameau qu'habitait Eléonore, commença à suivre de loin ces deux individus pendant leurs promenades lentes

et solitaires. Il les épiait tous les soirs. Il était instruit de tout ce qui avait rapport à ces infortunés, et songea dès lors à en profiter. Leur vie était si retirée, qu'il ne pouvait espérer d'être présenté chez eux. Il chercha donc à gagner leur amitié en rendant de temps à autre de légers services au malade. Quelquefois il ramassait les fleurs, que sans le savoir, Sandal jetait dans le ruisseau, et puis il écoutait avec un sourire gracieux les paroles entrecoupées par lesquelles l'infortuné, qui conservait toute l'amabilité de son esprit éteint, s'efforçait de lui témoigner sa reconnaissance.

Eléonore en éprouvait aussi de son côté; mais elle sentait quelques alarmes

de l'assiduité avec laquelle l'étranger se trouvait tous les jours sur ses pas; et soit qu'on l'encourageât ou qu'on le repoussât, il imaginait toujours quelque nouveau moyen de s'insinuer auprès d'eux. Ni la noble tristesse qui marquait les manières d'Eléonore, ni son profond abattement, ni ses saluts accompagnés de courtes réponses, ne purent vaincre la douce, mais infatigable importunité de cet inconnu.

Au bout de quelque temps, il risqua de lui parler de ses chagrins : c'est là un moyen certain d'obtenir la confiance des malheureux. Eléonore commença à prêter l'oreille à ses discours, et quoiqu'elle ne pût s'empêcher d'être étonnée de la connaissance qu'il mon-

trait de toutes les circonstances de sa vie, elle éprouva aussi de la consolation de l'air de sympathie avec lequel il parlait ; mais surtout de l'espoir vague et mystérieux qu'il cherchait à lui inspirer. Il ne s'expliquait point à ce sujet, et même ce qu'il en disait, paraissait souvent lui échapper involontairement. Les habitans du hameau, que l'oisiveté rendait curieux, ne tardèrent pas à remarquer que l'étranger et Eléonore étaient inséparables dans leurs promenades du soir.

Environ quinze jours après que l'on eut fait pour la première fois cette observation, Eléonore se présenta un soir chez un ecclésiastique du voisinage. L'heure était déjà avancée, la

pluie tombait par torrens; Eléonore, trempée et la tête découverte, frappait à coups redoublés à la porte. On la fit entrer, et la surprise de son hôte vénérable, à cette visite inattendue, se changea en effroi, quand elle lui en eut communiqué la cause. Il avait d'abord imaginé, connaissant la cruelle position où elle se trouvait, que la présence d'une personne aliénée avait eu sur son esprit un effet contagieux.

Elle avait, comme de coutume, rencontré l'étranger à la promenade. Il avait enfin osé faire une proposition qu'Eléonore se sentit à peine la force de répéter à l'ecclésiastique. Cette proposition épouvantable et le nom, presque aussi épouvantable, de l'étranger, oc-

casionèrent au pasteur une vive émotion. Après avoir gardé un assez long silence, il demanda à Éleonore la permission de l'accompagner un soir à la promenade. Elle y consentit, et fixa le rendez-vous au lendemain.

Il est nécessaire d'observer que cet ecclésiastique avait passé quelques années sur le continent, et que pendant ses voyages il lui était arrivé des aventures au sujet desquelles il courait les bruits les plus étranges, quoiqu'il gardât à leur égard le plus profond silence. Fixé depuis peu de temps dans les environs, il ignorait les événemens qui avaient marqué la vie d'Eléonore.

Le douteux crépuscule se fondait déjà dans les ombres de la nuit quand le

pasteur quitta sa maison et se dirigea vers le lieu qu'Eléonore lui avait indiqué et où elle rencontrait d'ordinaire l'étranger.

Ils y étaient déjà quand il arriva. Le visage détourné et l'air effrayé d'Eléonore, la sévère et calme importunité de l'étranger ne lui permirent pas de se méprendre sur le terrible sujet de leur conversation. Tout à coup il s'avance et se présente aux yeux de l'étranger. Ils se reconnaissent sur-le-champ. Les traits de l'étranger offrirent une expression qui ne s'y était jamais peinte auparavant, c'était celle de la crainte. Il s'arrêta un moment, et se retira ensuite sans prononcer un mot et ne revint plus jamais obséder Eléonore.

Ce ne fut qu'au bout de quelques jours que l'ecclésiastique se sentit assez remis de l'émotion que cette rencontre lui avait causée pour pouvoir en expliquer le motif. Il fit dire pour lors à Eléonore que quand elle serait disposée à le recevoir, il aurait l'honneur de se rendre chez elle. Elle fixa le soir même. Il arriva, et quand le pauvre malade fut couché, quand ils furent assurés que rien ne les interromprait, ils s'assirent en face l'un de l'autre. Eléonore tremblait involontairement en songeant au récit qu'elle allait entendre; et le pasteur, ému lui-même ne commença qu'après un silence la relation qu'il lui avait promise.

Il lui dit d'abord qu'il avait connu

dans sa jeunesse un Irlandais nommé Melmoth, dont la vaste érudition et l'esprit vif et profond lui avaient inspiré un intérêt tel que leur liaison n'avait pas tardé à devenir intime. Plus tard, jeté dans des routes différentes, il l'avait perdu de vue; mais au commencement des troubles civils, ayant cherché, avec son père et sa famille, un asile en Hollande, il y avait de nouveau rencontré Melmoth, qui lui avait proposé un voyage en Pologne, offre qu'il avait acceptée avec plaisir. Il y avait fait la connaissance d'Albert Alasco, l'aventurier polonais, dont il raconta à Eléonore plusieurs traits extraordinaires.

« Je ne fus pas long-temps, » dit-il ensuite, « à découvrir que Melmoth

s'était irrévocablement attaché à l'étude de cet art justement abhorré de tout chrétien. Il avait eu la faiblesse d'ajouter foi à ceux qui lui avaient promis la connaissance et le pouvoir du monde à venir.... mais à des conditions qu'on ne peut répéter. »

Une expression étrange agita ses traits à ces mots. Il se remit cependant et ajouta :

« A compter de ce moment notre liaison fut rompue. Je jugeai que Melmoth était entièrement livré aux illusions du démon, qu'il était au pouvoir de l'ennemi!

« Je n'avais pas vu Melmoth depuis plusieurs années et je me préparais à quitter l'Allemagne, quand la veille de

mon départ on me fit dire qu'un de mes amis, se croyant sur le point de mourir, désirait entretenir un ministre protestant. Nous étions sur les terres d'un électeur ecclésiastique. Je m'empressai de me rendre chez le malade. En entrant dans la chambre où j'avais été introduit par un domestique qui se retira sur-le-champ en fermant la porte après lui, je fus surpris de la voir remplie de livres et d'instrumens d'astrologie et d'autres dont je ne pouvais deviner l'usage. Dans un des coins il y avait un lit, au chevet duquel je ne vis ni médecins, ni parens, ni amis. J'y jetai les yeux, et à ma grande surprise j'y distinguai la figure de Melmoth. Je m'avançai et je voulus lui adresser quelques mots de

consolation. Il me fit signe de la main de garder le silence et je me tus. Le souvenir de ce qu'il avait été et la situation où il se trouvait me causèrent plus de frayeur encore que d'étonnement.

« Approchez, dit Melmoth, en parlant d'une voix très-affaiblie, encore plus près. Je me meurs.... vous ne savez que trop bien comment ma vie a été passée. J'ai commis le grand péché des anges.... je me suis livré à l'orgueil... j'ai été fier de ma raison. C'est le premier des péchés mortels... J'ai aspiré après des connaissances défendues. Maintenant, je me meurs. Je ne recherche point les cérémonies de la religion. Je n'ai pas besoin de mots qui n'ont pas de sens pour moi, ou que du moins je voudrais

qui n'en eussent pas. Ne me jetez pas ces regards d'horreur. Je vous ai fait appeler pour exiger de vous la promesse solennelle de cacher ma mort au monde entier. Que personne ne sache jamais où ni comment j'ai cessé d'exister.

« Sa voix était si claire, son ton si énergique, que je ne pus me persuader qu'il fût réellement dans l'état qu'il disait, et je lui répondis : Mais je ne saurais croire que vous soyez mourant. Votre intelligence est nette, votre voix forte, votre langage suivi, et sans la pâleur de votre teint et votre position dans ce lit, je croirais à peine que vous êtes malade. — Avez-vous, reprit-il, la patience et le courage nécessaires pour

attendre la preuve de ce que je vous dis? — Je répondis que je ne manquais point de patience, et quant au courage, j'invoquai en secret cet Etre que j'honorais trop pour en prononcer le nom en sa présence. Il me comprit, et répondit par un sourire affreux; puis montrant du doigt une pendule placée au pied de son lit, il dit : Observez bien cette pendule. Elle marque présentement onze heures. Mes idées sont nettes, et j'offre les apparences de la santé. Restez encore une heure et vous me verrez sans vie.

« Je ne quittai pas le chevet de son lit. Les yeux de l'un et de l'autre restaient fixés sur la pendule : il m'adressait de temps à autre la parole; mais

ses forces diminuaient visiblement. Il me répéta plusieurs fois qu'un secret inviolable était de la plus haute importance, même pour moi; et il me laissait entendre que nous pourrions nous revoir. Je lui demandai pourquoi il avait jugé convenable de me confier un secret, dont la divulgation devait avoir des suites si graves, tandis qu'il n'eût tenu qu'à lui de le tenir toujours caché. Il ne me répondit pas. Cependant l'aiguille de la pendule approchait de minuit. Ses traits changeaient, ses yeux s'affaiblissaient, sa voix n'articulait plus, sa bouche s'affaiblissait; enfin sa respiration cessa. Je tâtai son pouls, il ne battait plus; j'appliquai une glace à sa bouche, elle ne fut point ternie. Au

bout de quelques instans son corps se refroidit tout-à-fait. Je ne quittai l'appartement qu'au bout d'une heure, il ne donnait aucun signe d'un retour à la vie.

« Des circonstances malheureuses me retinrent long-temps sur le continent. Je le parcourus en tous sens, et partout j'entendais répéter que Melmoth vivait encore. Je n'ajoutai cependant aucune foi à ces bruits, et je revins en Angleterre bien convaincu qu'il était mort. *Cependant c'est Melmoth qui marchait et qui parlait avec vous hier au soir.* Mes yeux l'ont reconnu sur-le-champ. Il est tel que je l'ai vu il y a bien des années, quand ma marche était ferme et mes cheveux noirs. J'ai changé, mais

il est toujours le même; il semble que le temps n'ait pas osé porter la main sur lui. Il m'est impossible de concevoir par quel moyen il a pu prolonger ainsi son existence posthume et contre nature, à moins que le bruit terrible qui suivait partout ses pas sur le continent ne soit réellement fondé sur la vérité. »

Eléonore, poussée à la fois par la frayeur et par une curiosité vague, demanda quel était ce bruit qu'elle tremblait de deviner.

« N'en demandez pas davantage, » dit l'ecclésiastique, « vous en savez déjà plus qu'aucune oreille humaine aurait jamais dû entendre, aucun esprit humain concevoir. Qu'il vous suffise d'avoir été mise en état par la puissance

divine, de repousser les assauts du malin esprit. L'épreuve a été terrible, mais le résultat en sera glorieux. Si l'ennemi continue ses attaques, rappelez-vous qu'il a déjà été repoussé des cachots et des échafauds, du milieu des cris de Bedlam et des flammes de l'Inquisition. Il lui reste à être vaincu par l'adversaire le plus faible : un cœur flétri par une passion malheureuse. Il a parcouru la terre pour chercher des victimes à dévorer. Il n'a point trouvé de proie, même dans les lieux où il se flattait d'en rencontrer. Que ce soit pour vous un sujet de gloire et de joie, que dans votre faiblesse, vous ayez ainsi remporté la victoire à l'aide de ce pouvoir qui doit toujours anéantir le sien.

. . . . . .

Quelle est cette femme, affaiblie par le chagrin, qui soutient avec peine un malade exténué, et qui semble avoir elle-même besoin de support? C'est toujours Eléonore, donnant le bras à John. Leur route est la même; mais les années se sont écoulées sur leur tête. La soirée est triste : le vent d'automne siffle dans les arbres; le ruisseau roule, à côté d'eux, ses eaux troubles, les feuilles desséchées résonnentsous leurs pas.

Tout à coup le malade indique, par un signe, qu'il désire s'asseoir. Sa fidèle compagne le conduit vers un tronc d'arbre couché, et se place à côté de lui. Il pose sa tête sur son sein, et elle sent, avec surprise et ravissement, des pleurs

couler de ses yeux, pour la première fois, depuis longues années. Il lui serre doucement la main : ce mouvement semble indiquer le retour de son intelligence. Elle le regarde, pleine d'un espoir qu'elle ne peut exprimer. Il lève lentement la tête, et fixe les yeux sur elle. Dieu puissant et consolateur ! son regard est celui d'un être raisonnable. Il la remercie, par un coup d'œil délicieux, de tous ses soins, des longs et pénibles travaux de l'amour. Il ouvre la bouche ; mais ses lèvres ont perdu l'habitude de prononcer des paroles humaines. Il fait un effort difficile ; il le répète et ne réussit point. Les forces lui manquent, ses yeux se ferment ; son dernier soupir s'exhale sur le sein de la

fidélité et de l'amour; et, peu de jours après, Eléonore dit, à ceux qui entouraient son lit, qu'elle mourait heureuse, puisqu'il l'avait reconnue. Elle fit un signe à l'ecclésiastique, qui le comprit et y répondit.

CHAPITRE XXXIX.

Le seigneur don Francisco d'Aliaga, poursuivant le lendemain son voyage, ne put s'empêcher de se dire qu'il était inconcevable qu'un homme auquel il n'avait donné aucun encouragement, s'obstinât ainsi à le poursuivre, tantôt lui racontant des histoires qui n'avaient aucun intérêt pour lui, tantôt passant une journée entière à ses côtés sans ouvrir une seule fois la bouche.

«Seigneur,» dit tout à coup l'étranger, parlant, pour la première fois, depuis

le matin, et comme s'il eût deviné la pensée de son compagnon de voyage : « Je conviens que vous avez dû trouver étrange que je vous aie retenu si longtemps hier pour écouter une histoire qui n'avait aucun rapport à vous. Permettez-moi de vous en dédommager par une autre fort courte, et à laquelle je me flatte que vous prendrez un intérêt tout particulier. »

« Vous m'assurez qu'elle sera courte? » dit Aliaga.

—« Sans doute, et j'ajouterai qu'elle sera la dernière dont je vous importunerai. »

—« Puisqu'il en est ainsi, poursuivez, au nom de Dieu ; mais surtout je vous recommande un peu de ménagement. »

« Il y avait une fois, » dit l'étranger, « un certain marchand espagnol qui avait acquis, par le commerce, une fortune considérable; cependant, au bout de quelques années, ayant fait des spéculations malheureuses, il jugea devoir accepter l'offre que lui fit un de ses parens, de passer aux Indes, et d'y former une association avec lui. Il s'y rendit donc avec sa femme et son fils, laissant en Espagne une fille encore dans l'enfance. »

« Cela ressemble bien à mon histoire, » dit Aliaga, sans se douter de ce que l'étranger voulait dire.

— « Deux années rétablirent non-seulement sa fortune, mais encore lui donnèrent l'espérance de l'augmenter

considérablement. Il résolut donc dès lors de se fixer aux Indes, et il écrivit en Europe, pour que sa fille vînt le trouver, avec sa nourrice, négresse d'une fidélité à toute épreuve, et qui était déjà, depuis plusieurs années, à son service. »

« Ceci me rappelle ce qui m'est arrivé, » observa encore Aliaga, dont la conception n'était pas très-prompte.

— « Elles s'embarquèrent, en effet, par la première occasion qui s'offrit. Le vaisseau fit naufrage, et le bruit courut que la nourrice et l'enfant avaient péri avec tout l'équipage. On découvrit, au contraire, plus tard, qu'elles seules s'étaient sauvées, et qu'elles avaient débarqué dans une île déserte, où la

nourrice était morte de fatigue et de besoin, tandis que l'enfant avait survécu, et était devenue une charmante fille de la nature, vivant de fruits, couchant sur des roses, buvant l'onde pure de la source, respirant l'harmonie du ciel, et répétant le petit nombre de mots européens que sa nourrice lui avait appris, en réponse aux chants des oiseaux et au murmure des ruisseaux, dont la musique, pure et sainte, était d'accord avec son cœur céleste. »

« Je n'ai jamais entendu parler de tout cela, » dit tout bas Aliaga. L'étranger continua :

« Un vaisseau en détresse ayant enfin abordé dans cette île, le capitaine délivra cette aimable victime de la bruta-

lité de ses matelots ; et jugeant, d'après la langue qu'elle parlait, qu'elle appartenait à une famille espagnole fixée aux Indes, il résolut, en homme d'honneur, de la rendre à ses parens. Il la conduisit donc à Bénarès, où il fit les recherches nécessaires, et où elle retrouva sa famille. »

A ces mots, Aliaga regarda l'étranger d'un air égaré. Il aurait voulu l'interrompre, mais il n'en eut pas la force.

— « J'ai depuis entendu dire que cette famille était retournée en Espagne. La belle habitante de l'île déserte est devenue l'idole de vos cavaliers de Madrid, des promeneurs du Prado. Mais écoutez-moi bien ! Un œil est fixé sur elle, dont le regard est plus dangereux

que celui du serpent! Un bras s'apprête à la saisir, dont les étreintes font frémir l'humanité! Ce bras l'a lâchée pour un moment : ses muscles frémissent d'horreur et de pitié. Il laisse sa victime en liberté, et fait signe à son père pour qu'il vole à son secours! Don Francisco, me comprenez-vous maintenant? Cette histoire a-t-elle quelque intérêt pour vous! En sentez-vous l'application? »

Il s'arrêta; mais Aliaga, muet d'horreur, ne put lui répondre que par une faible exclamation.

« Si je ne me suis pas trompé, ne perdez pas un moment pour sauver votre fille! »

En disant ces mots, il piqua sa mule et disparut dans un sentier étroit, entre

les rochers, qu'aucun voyageur humain ne paraissait avoir encore parcouru. Aliaga n'était pas, par sa nature, susceptible d'impressions bien fortes; sans quoi cet avertissement, la manière mystérieuse dont il avait été donné le lieu sauvage où il se trouvait et où l'étranger avait disparu à sa vue, auraient eu sur lui un effet inévitable. Il n'en fut rien. A la vérité, dans le premier moment, il résolut de retourner chez lui sans perdre un instant; il écrivit même dans ce sens à sa femme; mais, étant arrivé dans le lieu où il devait passer la nuit, il y trouva des lettres d'affaires qui l'y attendaient. Son correspondant lui annonçait la faillite probable d'une maison de commerce établie dans une ville

éloignée de sa route, mais où sa présence pouvait être de la plus haute importance pour ses intérêts. Il y avait aussi des lettres de Montillo, qui lui disaient que la santé de son père était dans une situation si précaire, qu'il ne pouvait songer à le quitter avant que son sort fût décidé. La fortune du fils et la vie du père dépendaient également de cette décision.

Après avoir lu ces lettres, l'esprit d'Aliaga reprit son pli accoutumé. D'ailleurs, l'image mystérieuse de l'étranger et le souvenir de ce qu'il avait raconté se dissipaient peu à peu. Il se glorifia de cet oubli, et attribua à son courage ce qui n'était qu'un effet de son indifférence. Aliaga se mit donc en route pour

la ville où ses intérêts l'appelaient, et il écrivit à son épouse que quelques mois s'écouleraient peut-être encore avant qu'il retournât aux environs de Madrid.

Le reste de la terrible nuit qui vit disparaître Isidora, se passa, de la part de donna Clara, dans un sombre désespoir: car, malgré la froideur de son caractère, elle conservait encore les sentimens d'une mère, et le bon père Jozé partagea sa douleur.

L'inquiétude de donna Clara était augmentée par la crainte qu'elle avait de la colère de son époux, et des reproches qu'il pourrait lui faire d'avoir négligé, d'une manière impardonnable, les devoirs maternels. Elle fut plusieurs fois tentée, dans le cours de cette af-

freuse nuit, de réveiller son fils, et de lui demander des conseils et du secours; mais la violence connue de ses passions la retint; et elle resta donc livrée, jusqu'au jour, à une douleur muette que rien ne put calmer. Puis tout à coup, mue par une impulsion dont elle ne put se rendre compte, elle se leva de son fauteuil, et se rendit, en toute hâte, à l'appartement de sa fille, comme si elle eût imaginé que les événemens de la nuit précédente n'étaient que les suites d'un songe inquiet que les premiers rayons de l'aurore devaient dissiper.

Tout en effet lui en offrit l'apparence. En s'approchant du lit, elle vit Isidora dormant du sommeil le plus profond. Sur sa bouche se peignait un doux, un

tranquille sourire. Donna Clara poussa un cri de joie, dont le bruit réveilla le père Jozé, qui s'était endormi, sur une chaise, à l'approche du jour. Il accourut aussi promptement que le permettait sa rotondité naturelle, et son étonnement fut au comble au spectacle qui se présenta à lui.

« Ne la troublons pas, » dit-il enfin; « elle est sans doute fatiguée après la nuit qu'elle doit avoir passée. »

« O mon père! » s'écria donna Clara, « ne m'abandonnez pas dans cette extrémité! Ce que nous voyons est l'ouvrage de la magie, des esprits infernaux. Ne le pensez-vous pas comme moi? »

Cette question était, au fond, fort embarrassante : car le bon père, qui

était un excellent homme, n'avait pas une instruction très-profonde. Il aurait voulu répondre à donna Clara d'une manière satisfaisante; mais le fait est qu'il ne savait pas lui-même comment expliquer ce qu'il voyait. Il ouvrit les yeux, fronça le sourcil, serra les lèvres; et, au moment où donna Clara s'imaginait qu'il allait enfin lui dévoiler le mystère qu'elle brûlait de savoir, il lui dit qu'excessivement fatigués l'un et l'autre, ils feraient bien d'imiter donna Isidora, et de prendre un peu de repos jusqu'à l'heure du déjeuner. Donna Clara voulut en vain le faire parler, elle n'en put obtenir davantage, et fut obligée de céder.

Le père Jozé fut réveillé de meilleure heure qu'il ne l'aurait voulu par un messager de donna Clara, qui, tourmentée par l'inquiétude ordinaire aux âmes faibles, le pressait de venir conférer avec elle sur le sujet qui la préoccupait. Son premier point était de cacher, s'il était possible, l'absence momentanée de sa fille; et elle sentit son courage se ranimer, quand elle eut remarqué qu'aucun des domestiques ne paraissait s'en être aperçu, et qu'*un seul vieux serviteur était absent.* Elle fut encore plus tranquillisée par la réception d'une lettre de son mari, qui lui annonçait la prolongation de son absence. Il lui semblait avoir obtenu le sursis d'un arrêt.

Elle fit part de ces circonstances au père Jozé, qui l'engagea à s'assurer du silence de ses domestiques par des cadeaux.

Il parlait encore quand Isidora entra dans le salon, et son aspect les étonna tous deux. Son air était calme, sa démarche tranquille; elle paraissait n'avoir aucune idée de l'inquiétude et de la douleur que son absence avait inspirée. Après le premier silence causé par la surprise, elle fut accablée de questions, que sa mère et le père Jozé auraient pu s'épargner la peine de lui faire : car, pendant plusieurs jours, ni les remontrances, les prières ou les menaces de donna Clara, ni l'autorité spirituelle du confesseur ne purent tirer d'elle un seul mot d'explication. Quand on la pressait vivement,

l'esprit d'Isidora montrait un peu de cette indépendance à laquelle sa première existence l'avait habituée. Elle avait été maîtresse de toutes ses actions pendant dix-sept ans; et, quoique naturellement douce et traitable, quand la médiocrité impérieuse prétendait la tyranniser, elle éprouvait un sentiment de dédain qu'elle ne pouvait exprimer que par un profond silence.

Ce secret ne pouvait cependant pas en rester toujours un. Quelques mois s'écoulèrent, et les visites de son époux donnèrent à l'esprit d'Isidora une tranquillité et une confiance habituelle. Melmoth, lui-même, changeait peu à peu sa féroce misantropie contre une espèce de tristesse pensive. Isidora voyait ce

changement avec une joie inexprimable. Elle espérait qu'une liaison assidue avec elle le ferait participer à la tranquille pureté du cœur d'une femme.

Une nuit, Melmoth la trouva chantant une hymne à la Vierge, et s'accompagnant sur son luth.

« Il me semble, » lui dit-il avec un sourire affreux, « qu'il est bien tard pour adresser à la Vierge votre prière du soir. Il est minuit passé. »

« On m'a assuré, » répondit Isidora, « que son oreille était ouverte en tout temps. »

— « S'il en est ainsi, mon aimable amie, ajoutez un verset pour moi. »

« Hélas! » dit Isidora en laissant

tomber son luth, « vous ne croyez pas à ce qu'enseigne l'Eglise! »

— « Oui, j'y crois quand je vous écoute. »

— « N'y croyez-vous qu'alors? »

— « Répétez votre hymne à la Vierge. »

Isidora obéit, et observa l'effet qu'elle faisait sur son auditeur. Il paraissait ému. Quand elle eut fini, il lui fit signe de chanter encore.

« Mon ami, » lui dit-elle, « ces répétitions si fréquentes ne ressembleraient-elles pas plutôt à une représentation théâtrale, qu'à une prière que j'adresse au Dieu que j'aime? »

— « Et pourquoi parlez-vous comme

si je ne partageais point cet amour pour Dieu? »

— « Allez-vous à l'église? »

Un profond silence fut toute la réponse de Melmoth.

— « Recevez vous les sacremens? »

Il ne répondit pas davantage.

— « M'avez-vous jamais, malgré mes prières réitérées, permis d'annoncer à ma famille inquiète le lien qu nous unissait? »

Pas de réponse.

— « Et maintenant.... que....., peut-être.... je n'ose exprimer ce que je sens! Oh! comment oserai-je paraître devant des yeux qui m'épient de si près?..... Que dirai-je?.... Femme sans époux!.... Mère, sans père pour mon enfant, ou

du moins avec un père que le serment le plus terrible me force à ne jamais déclarer ! O Melmoth ! ayez pitié de moi ; délivrez-moi de cette vie de contrainte, de fausseté et de dissimulation ; allez me réclamer comme votre épouse, en présence de ma famille, et votre épouse vous suivra, s'attachera à vous, périra avec vous ! »

En disant ces mots, elle le serrait dans ses bras, et ses larmes inondaient les joues de son époux. Une femme ne nous implore presque jamais en vain dans un moment de honte et d'effroi. Melmoth fut sensible à sa prière ; mais il ne le fut qu'un instant. Regardant sa victime d'un air sérieux et inquiet, il lui demanda si ce qu'elle venait de lui

dire était vrai. Elle s'éloigna involontairement, et ne répondit que par son silence. La nature se fit entendre au cœur de Melmoth. Il se dit à lui-même : Cet enfant est le mien ; le fruit de l'amour, le premier né du cœur et de la nature ; il est à moi, et, quelque chose qui m'arrive, je laisserai après moi un être qui priera pour son père, même quand ses prières tomberaient dans les flammes qui me consumeront à jamais, et s'y évaporeraient comme une goutte de rosée sur les sables brûlans du désert !

A compter de ce jour, la tendresse de Melmoth pour sa femme augmenta d'une manière visible. Le Ciel pourrait seul expliquer la source du sauvage

amour avec lequel il la contemplait, et auquel se mêlait toujours un peu de férocité. Il se peut qu'il ait cherché dans l'avenir quelque nouvel objet pour ses funestes expériences, et qu'il ait pensé qu'un enfant qui lui serait parfaitement soumis y serait plus propre qu'aucune autre créature. Quoi qu'il en soit, il parla de l'événement avec autant d'inquiétude qu'un père qui partage tous les sentimens de l'humanité.

Tranquilisée par sa conduite, Isidora supporta, sans se plaindre, tous les désagrémens attachés à sa nouvelle position, et qui étaient rendus plus pénibles par ses craintes et par le mystère dont elle était obligée de s'envelopper. Elle espérait que Melmoth la récom-

penserait enfin par un aveu public et honorable; mais elle n'exprimait cet espoir que par son silence et son sourire. Le moment approchait cependant à grands pas, et les inquiétudes les plus cruelles commencèrent à l'agiter sur le sort d'un enfant né dans des circonstances si mystérieuses. Quand Melmoth revint, il la trouva en pleurs.

« Hélas! » répondit-elle, quand il lui en eut demandé le motif, « N'ai-je pas assez de raisons pour pleurer? Et cependant ai-je répandu bien des larmes? Il n'y a que vous seul qui puissiez en tarir la source. Je sens que l'événement qui s'approche me deviendra fatal. Je sais que je ne vivrai pas assez longtemps pour voir mon enfant. Dans cette

persuasion, j'exige de vous la seule promesse qui puisse me consoler. »

Melmoth l'interrompit pour lui dire que ses craintes étaient l'effet naturel de sa position, et que bien des mères, entourées d'une nombreuse progéniture, souriaient en se rappelant que chacun de leurs enfans semblaient devoir leur coûter la vie. Isidora secoua la tête, et dit :

« Les présages que je sens sont de ceux que les mortels n'ont jamais eus en vain. J'éprouve une impression profonde, aussi inexplicable qu'ineffaçable. Il semble que le Ciel me parle dans la solitude; il m'ordonne de garder son secret, et me menace, si je le divulgue, de ne trouver que des incrédules. O

Melmoth, ne souriez pas d'une manière si effrayante quand je parle du Ciel, et songez que, peut-être sous peu, vous n'aurez que moi pour y intercéder en votre faveur. »

« Mon aimable sainte, » dit Melmoth en riant et en se mettant à genoux, « permettez-moi de m'y prendre dès à présent pour m'assurer de votre médiation. Croyez que je n'aurai rien de plus pressé que de vous faire canoniser. Vous me fournirez sans doute une ample liste de miracles! »

« *Puisse votre conversion être le premier!* » dit Isidora avec une énergie qui fit frissonner Melmoth. Elle lui serrait la main, et s'étant aperçue qu'il tremblait, elle voulut poursuivre son

triomphe imaginaire. « Melmoth, » s'écria-t-elle, « j'ai le droit d'exiger de vous une promesse. J'ai fait pour vous les plus grands sacrifices. Jamais femme n'a donné des preuves d'une plus parfaite soumission. J'aurais pu voir les époux les plus illustres mettre à mes pieds leurs titres et leurs richesses. Dans mon heure de souffrance, les premières familles de l'Espagne se seraient pressées autour de ma porte. Mais je dois souffrir cette terrible lutte de la nature, seule, sans soutien, sans secours, sans consolation; tandis qu'elle est terrible même pour celles dont les souffrances sont adoucies par la présence d'une mère, et qui entendent répéter les premiers cris de leur enfant

par les cris de joie d'une famille entière. O Melmoth! que doit-elle donc être pour moi, qui souffrirai dans le silence et dans la solitude, qui verrai mon enfant arraché de mes bras avant que j'aie pu l'embrasser? Accordez-moi donc une chose, une seule chose. Jurez que mon enfant sera baptisé selon les rites de l'église catholique. Alors si mes funestes présages s'accomplissent, je mourrai du moins tranquille en songeant que je laisse après moi un être qui priera pour son père, et dont les prières pourront être exaucées. Ah! si ma voix n'est pas digne d'être écoutée dans le ciel, celle d'un chérubin pourra l'être. Le Sauveur qui sur la terre a laissé approcher de lui les en-

fans ne les repoussera pas dans le ciel. Oh! non... non! il ne repoussera point le *vôtre*! »

« Pourquoi vous refuserai-je? » dit Melmoth, « non, non, votre enfant sera chrétien, mahométan, tout ce que vous voudrez : car si vous changez d'avis, vous n'auriez qu'à me le dire. »

« Je ne serais pas là pour vous le dire! » reprit Isidora.

Dans ce moment, les cloches d'un couvent voisin se firent entendre. On distingua même un chant solennel et monotone. C'était l'office des morts que les religieux célébraient pour un de leurs frères qui venait de mourir.

« Ecoutez, » dit Isidora. « La voix qui parle ainsi, n'est-elle pas celle de

la vérité? Ah! si la vérité ne se trouve pas dans la religion, il n'y en a point sur la terre! Celui qui n'a point de Dieu, ne saurait avoir de cœur. O mon ami, quand vous vous agenouillerez sur la pierre qui me couvrira, ne desirerez-vous pas que mon dernier sommeil soit adouci par une semblable musique? Promettez-moi du moins que vous conduirez mon enfant vers ma tombe, et que vous lui ferez lire la simple inscription qui lui apprendra que je suis morte dans la foi chrétienne et dans l'espoir de l'immortalité. Promettez-le moi! jurez-le-moi. »

« Votre enfant sera chrétien, » dit Melmoth.

CHAPITRE XL.

Une observation singulière et qui cependant repose sur des faits bien avérés, c'est que les femmes qui sont obligées de supporter tous les inconvéniens et toutes les inquiétudes d'une grossesse clandestine, se portent mieux que celles qui jouissent des tendres soins de parens et d'amis attentifs; et que des couches secrettes et illégitimes sont accompagnées de moins de dangers et de douleurs, que celles autour desquelles veillent et le talent et l'amitié. Isidora l'éprouva. La retraite dans laquelle

sa famille vivait, l'humeur de donna Clara à qui le défaut de pénétration ne permettait pas de jamais rien soupçonner d'extraordinaire ; ces circonstances, jointes à la toilette du temps, lui permirent de cacher son état jusqu'au dernier moment. Quand ce moment approcha, on se figurera sans peine les préparatifs mystérieux qui eurent lieu. La nourrice importante, fière du dépôt qui allait lui être remis, la femme de chambre de confiance, le fidèle et discret médecin ; Melmoth procura à Isidora tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin, et sa prodigalité l'aurait étonnée, vu l'extrême simplicité de ses manières, si elle avait pu penser à autre

chose qu'au moment terrible qui approchait pour elle.

Un soir, quand tout annonçait que l'événement aurait lieu le lendemain, Melmoth qui était venu voir son épouse lui témoigna une tendresse plus vive qu'à l'ordinaire. Il la regardait souvent en silence et avec inquiétude. Il semblait avoir quelque chose à dire qu'il n'avait pas le courage de lui communiquer. Isidora, qui était versée dans ce langage muet, souvent plus expressif que celui de la parole, le pressait de lui dire ce qu'il pensait.

« Votre père revient, » dit enfin Melmoth avec regret. « Il sera certainement ici dans quelques jours; peut-être mêmême dans quelques heures. »

Isidora l'écouta dans un silence plein d'horreur.

« Mon père! » s'écria-t-elle; « je n'ai jamais vu mon père! Oh! comment oserais-je maintenant l'aborder!... Mais ma mère ignore-t-elle son retour?..... Pourquoi ne me l'a-t-elle pas annoncé? »

— « Elle l'ignore encore; mais elle ne tardera pas à l'apprendre. »

« — Et d'où avez-vous pu savoir une nouvelle qu'elle ignore? »

Melmoth fit une courte pause; sa physionomie prit une teinte plus sombre qu'elle ne l'avait fait depuis quelque temps; il répondit enfin avec hauteur et avec une répugnance marquée: « Ne me faites plus jamais de question semblable.

Les avis que je vous donne doivent être plus importans pour vous que les moyens dont je me sers pour les obtenir. Il suffit qu'ils soient vrais. »

« Pardonnez-moi, mon ami, » dit Isidora, « selon toutes les apparences, je ne vous offenserai plus. Ne me pardonnerez-vous donc pas ma dernière faute? »

Melmoth paraissait trop absorbé dans ses réflexions pour pouvoir répondre même aux larmes de sa femme. Il ajouta après un moment de silence : « Votre futur époux arrive avec votre père... Le père de Montillo est mort.... tout est arrangé pour votre mariage.... Votre frère qui est allé au-devant d'eux les accompagne.... On donnera une fête pour

célébrer vos prochaines noces... Vous entendrez peut-être parler à cette fête d'un étrange convive.... J'y serai ! »

Isidora restait muette d'horreur. « Une fête ! » s'écria-t-elle, « une fête nuptiale. Mais je suis déjà *votre* épouse et au moment de devenir mère ! »

Comme elle achevait ces mots, on entendit des pas de chevaux dans l'avenue. Les domestiques se mirent à traverser en tumulte les appartemens pour aller au-devant des nouveaux arrivés. Melmoth disparut sur-le-champ, avec un geste qui ressemblait à une menace, et en moins d'une heure Isidora s'agenouilla devant le père qu'elle n'avait jamais vu; elle permit à Montillo de lui baiser la main et elle courut embrasser

son frère qui, la voyant pâle et consternée, fut sur le point de repousser ses caresses.

La réunion se passa avec toute la solennité espagnole. Un calme trompeur régnait autour d'Isidora dont les inquiétudes s'étaient dissipées en s'apercevant que le moment qu'elle craignait, était moins proche qu'elle ne l'avait pensé. Elle souffrit avecassez de patience les préparatifs de ses noces. Elle montra du courage aux graves félicitations de son père et de sa mère, aux attentions mêlées d'égoïsme de Montillo, sûr désormais de posséder bientôt son épouse et sa dot; enfin au consentement forcé de don Fernand qui ne cessait de répéter que sa sœur aurait pu prétendre

à un parti plus illustre. Isidora écoutait tout avec sang-froid et se disait : quand ma main et celle de Montillo seraient déjà unies, Melmoth saurait bien m'arracher à lui. La persuasion vague du pouvoir surnaturel dont il était doué remplissait son esprit, et cette idée qui lui avait causé tant d'effroi dans l'origine de son amour, était alors la seule ressource, le seul espoir qui lui restât.

Le cœur du seigneur Aliaga se dilatait en voyant approcher le moment qui devait mettre le sceau aux projets qu'il avait formés, et sa bourse s'ouvrant avec son cœur, il résolut de donner une fête superbe pour célébrer le mariage de sa fille. Isidora, quand elle entendit parler de cette fête, se rappela la pré-

diction de Melmoth, et les mots qu'il avait prononcés : J'y serai! lui inspirèrent pendant quelque temps une horrible confiance; mais à mesure qu'elle voyait les préparatifs s'avancer, quand elle s'entendit consulter sur les amusemens à offrir et sur la décoration des appartemens, le courage lui manqua et elle répondit par quelques mots incohérens et des regards égarés.

On se décida pour un bal masqué, et Isidora s'étant imaginé que Melmoth en profiterait, attendait avec impatience qu'il lui fît part des moyens qu'il comptait employer pour faciliter sa fuite. Il ne lui dit rien, et ce terrible silence confirmait et ébranlait alternativement la confiance qu'elle mettait en son pou-

voir. Dans un moment de désespoir, elle s'écria :

« Retirez-moi, retirez-moi d'ici! ma vie n'est rien ; mais ma raison est sans cesse menacée. Je ne puis supporter plus longtemps l'horreur de ma position. Pendant toute cette journée, on m'a fait traverser en tous sens des appartemens magnifiquement décorés pour un mariage impossible! O Melmoth ! si vous ne m'aimez plus, ayez du moins pitié de moi. Sauvez-moi ! sauvez votre enfant ! vous m'avez dit que vous pouviez approcher de ces murs, y entrer sans que l'on vous aperçût ; vous vous êtes vanté du nuage dans lequel vous pouviez vous envelopper. Eh bien ! couvrez-moi de ce nuage, et que je me sauve sous ses plis affreux,

dût-il être mon linceul. Songez à la nuit terrible de notre union! Tremblante, je vous ai suivi. Les barrières s'ouvraient à votre voix; vous parcouriez un sentier inconnu, et cependant je vous ai suivi. Oh! si vous possédez réellement ce pouvoir mystérieux et inexplicable, que je n'ose croire et dont je ne puis douter; faites-en usage dans cet affreux danger. Facilitez ma fuite, et quoique je sente que je ne vivrai point pour vous en témoigner ma reconnaissance, songez que je parle au nom d'un être encore sans voix, mais qui un jour vous remerciera pour moi! »

Pendant qu'elle prononçait ce discours, Melmoth, attentif, gardait un

profond silence. A la fin, il lui dit : « Vous abandonnez-vous donc à moi? »

— « Hélas! ne l'ai-je pas déjà fait? »

— « Une question n'est pas une réponse. Voulez-vous, renonçant à tout autre engagement, à toute autre espérance, vous fier à moi seul, pour vous tirer de l'embarras cruel où vous vous trouvez? »

— « Oui, je le veux. »

— « Voulez-vous me promettre que si je vous rends le service que vous me demandez, si j'emploie pour vous le pouvoir que vous m'attribuez, vous serez *à moi*? »

— « *A vous*! Ne le suis-je pas déjà? »

— « Vous vous livrez donc à *ma* protection! Vous cherchez volontairement le secours du pouvoir que je puis vous promettre? Vous *voulez* que j'emploie ce pouvoir pour vous sauver?..... Parlez!..... Est-ce que j'interprète bien vos sentimens? Je ne puis exercer ce pouvoir que vous invoquez, à moins que vous ne l'exigiez vous-même. J'ai attendu que vous fissiez cette demande. Vous l'avez faite. Plût au ciel qu'elle ne l'eût jamais été! » L'expression d'une atroce douleur altéra ses traits, comme il disait ces mots. Il ajouta ensuite : « Mais vous pouvez encore vous rétracter. Réfléchissez y bien! »

— « Vous ne voulez donc pas me sauver de la honte et du danger?.....

Est-ce là la preuve que j'avais lieu d'attendre de votre amour?.... Est-ce là ce pouvoir si vanté? »

— « Si je vous conjure de réfléchir, si j'hésite moi-même et si je tremble... c'est pour vous donner le temps d'écouter les conseils salutaires de votre bon ange. »

— « Oh! sauvez-moi, » dit Isidora en tombant à ses pieds, « et vous serez mon ange tutélaire! »

Melmoth frémit en entendant ces paroles. Il la souleva, la consola et lui promit d'une voix sombre d'assurer sa fuite; puis tout à coup s'éloignant d'elle, il se mit à parcourir la chambre en prononçant des mots entrecoupés. Tout à coup ses regards s'arrêtèrent

sur un magnifique costume étalé sur nne chaise.

« Qu'est-ce que cela signifie? » s'écria-t-il.

« C'est la robe que je dois porter ce soir à la fête, » répondit Isidora. Mes femmes approchent. Je les entends à la porte. Oh! que mon cœur battra quand je mettrai ces brillans vêtemens... « Vous ne m'abandonnerez donc pas! » ajouta-t-elle au comble de l'inquiétude et de l'égarement.

« Ne craignez rien, » dit Melmoth d'un ton grave. « Vous avez imploré mon secours, et il vous sera accordé. Puisse votre cœur être plus tranquille quand vous ôterez cette robe, qu'au moment où vous allez la mettre! »

L'heure avançait, et la société commençait à arriver. Isidora, élégamment parée, se mêlait dans les groupes, heureuse de la facilité que son masque lui procurait, pour cacher la pâleur de ses traits. Elle ne dansa qu'un instant avec Montilio, et s'excusa ensuite, sous prétexte qu'elle devait assister sa mère à recevoir et à entretenir ses amis.

Après un banquet somptueux, la danse recommença dans le salon, et Isidora s'y rendit avec les autres. Son cœur battait avec violence. Melmoth avait promis de venir à minuit, et elle voyait à la pendule qu'il n'y manquait plus qu'un quart d'heure. Bientôt le moment arrive, l'heure sonne. Isidora

dont les yeux étaient restés jusqu'alors fixés sur la pendule, les retira avec un mouvement de désespoir; tout à coup elle sentit que l'on touchait légèrement son bras. Un des masques se baissa vers elle, et lui dit à l'oreille : « Je suis ici! » En même temps, il lui fit le signal dont elle était convenue avec Melmoth. Isidora n'ayant pas la force de répondre, ne put que répéter le signal.

« Hâtez-vous, » ajouta-t-il; « tout est préparé pour notre fuite : il n'y a pas un moment à perdre; je vais vous laisser pour un instant; mais, dans quelques momens, venez me trouver sous le portique occidental; les lampes y sont éteintes, et les domestiques ont ou-

blié de les rallumer. Silence et promptitude ! »

Il disparut en parlant, et Isidora ne tarda pas à le suivre. Quoique le portique fût en effet obscur, le reflet de la lumière qui brillait dans les salons lui permit de reconnaître la figure de Melmoth. Il prit, sans rien dire, le bras d'Isidora sous le sien, et la pressa de quitter ce lieu.

« Arrête, scélérat, arrête ! » s'écria don Francisco, qui, suivi de Montillo, s'élança du balcon. « Où entraînes-tu ma sœur?... Et toi, malheureuse, où veux-tu fuir, et avec qui ? »

Melmoth voulut passer en soutenant d'un bras Isidora, tandis que de l'autre il s'efforçait de repousser don Francisco ;

mais celui-ci, ayant tiré l'épée, se plaça directement devant eux, et cria à Montillo de donner l'éveil à la maison, et d'arracher Isidora au ravisseur.

« Eloignez-vous, insensé, éloignez-vous! » s'écria Melmoth; « vous courez au trépas!..... Je ne cherche point votre mort..... Il me suffit d'une victime dans cette famille..... Laissez-nous passer, ou vous périssez! »

« Fanfaron! prouvez ce que vous dites, » reprit don Fernand lui poussant une botte que Melmoth se contenta de parer froidement avec la main.

— « En garde, lâche! ou je réussirai mieux! »

Melmoth tira lentement son épée.

« Jeune homme! » dit-il d'une voix

terrible, si je tourne ce fer contre vous, votre mort est inévitable. Soyez donc plus sage, et laissez-nous passer. »

Don Fernand ne répondit que par une nouvelle botte, qui força enfin Melmoth de se mettre en défense.

Cependant les cris d'Isidora étaient parvenus jusqu'aux danseurs, qui arrivaient en foule dans les jardins. Les domestiques les suivaient avec des flambeaux, et la scène du combat, entourée de cent spectateurs, offrit en un instant la clarté du jour.

« Séparez-les! séparez-les! sauvez-les! » s'écriait Isidora aux pieds de son père et de sa mère, qui, ainsi que le reste de la société, contemplaient ce

spectacle dans un étonnement rempli d'horreur.

« Sauvez mon frère ! sauvez mon époux ! » continua Isidora.

Dans cet instant, la vérité toute entière s'offrit à l'esprit de donna Clara, qui, après avoir jeté un regard d'intelligence au père Jozé, tomba sans connaissance sur le gazon.

Le combat fut aussi court qu'inégal. En moins d'un instant, Melmoth passa deux fois son épée au travers du corps de don Fernand, qui expira aux pieds de sa sœur. Un silence affreux régna pendant quelques instans, et fut suivi du cri : « Saisissez le meurtrier ! » La foule aussitôt entoura Melmoth. Il n'es-

saya point de se défendre ; mais, s'étant éloigné de quelques pas, il remit son épée dans le fourreau, et écarta les assistans par le seul mouvement de son bras. La force intérieure, au-dessus de toute force physique qu'il déploya dans ce moment, semblait clouer tous les spectateurs à leurs places.

La lumière des lustres, que quelques domestiques tremblans élevaient pour le regarder, tombant en plein sur sa figure, quelques voix, saisies d'horreur, s'écrièrent : « MELMOTH, L'HOMME ERRANT ! »

— « C'est moi !... oui, c'est moi !... Qui maintenant osera s'opposer à mon passage ? Qui voudra se rendre le compagnon de ma fuite ? Je ne cherche

point à présent à vous faire de mal ; mais je ne veux point être retenu. Pourquoi cet insensé n'a-t-il pas cédé à ma voix plutôt qu'à mon épée? . . . . . Une seule corde sensible pouvait vibrer dans mon cœur ; cette corde est maintenant rompue pour toujours! Je ne tenterai plus de femmes! L'ouragan qui ébranle les montagnes et renverse les cités, doit-il descendre pour éparpiller les feuilles d'une rose? »

Comme il parlait, ses regards tombèrent sur Isidora, qui était couchée, sans mouvement, à ses pieds et à côté de don Fernand. Il se baissa vers elle ; il sentit qu'elle respirait encore ; et, s'approchant de son oreille, il lui dit, d'une voix assez basse pour qu'aucun autre ne

pût l'entendre : « Isidora ! voulez-vous fuir avec moi ? Voici le moment. Tous les bras sont paralysés ; tous les esprits sont glacés ! Isidora, levez-vous et fuyons ! Voici l'heure de votre sûreté ! »

Isidora, qui reconnut sa voix, leva pour un moment la tête, fixa d'abord les yeux sur lui, puis jeta un regard douloureux sur le corps ensanglanté de son frère et retomba sur ce corps. Melmoth se releva précipitamment ; les convives firent un mouvement hostile ; il les regarda fixement ; ils restèrent tous pétrifiés. Les domestiques tremblans levaient les torches, comme pour éclairer sa route. Il traversa le groupe sans être inquiété, et ne s'arrêta que quand il arriva près

de don Francisco d'Aliaga, qui muet d'horreur, contemplait son fils et sa fille.

« Malheureux vieillard! » s'écria-t-il en regardant le père infortuné, qui leva les yeux pour voir quel était celui qui lui adressait la parole, et qui reconnut quoiqu'avec peine *l'étranger*, son terrible compagnon de voyage; « Malheureux vieillard!.... vous fûtes averti!.... mais vous négligeâtes l'avis.... Je vous conjurais de sauver votre fille.... je savais mieux qu'un autre le danger qu'elle courait.... vous aimâtes mieux sauver votre or; maintenant, comparez ce qui vous reste avec ce que vous avez perdu! *Je me suis placé entre moi-même et elle*.... j'ai averti.... j'ai menacé.... Ce

n'était pas à moi à descendre à la prière. Malheureux vieillard ! voyez quel a été le résultat de votre imprévoyance ! »

Après avoir parlé, Melmoth se retourna lentement pour partir. Des exécrations involontaires le poursuivirent, et le prêtre élevant la voix avec indignité, s'écria : « Partez, être maudit, et ne nous troublez pas. Partez, maudit, et pour maudire ! »

« Je pars vainqueur et pour vaincre, » répondit Melmoth avec un triomphe sauvage et féroce.

Il disait vrai. Nul n'osa le toucher. La marque était sur son front. Ceux qui savaient la distinguer, savaient aussi que tout effort humain eût été inutile; ceux à qui elle restait cachée n'en

éprouvaient pas moins une horreur qui les rendait immobiles. Il quitta le jardin, et à l'instant il s'éleva un cri général : « Il faut l'abandonner à la vengeance de Dieu ! »

CHAPITRE XLI.

En moins d'une demi-heure le plus profond silence régna dans les superbes appartemens et dans les jardins illuminés de don Francisco d'Aliaga. Il n'y resta plus qu'un petit nombre de personnes que la curiosité retenait ou qui s'efforçaient d'offrir des consolations aux malheureux parens. Les jardins surtout offraient un spectacle horrible... les domestiques restaient immobiles, les torches à la main ; Isidora était couchée à côté du corps de son frère. Don Francisco, qui depuis long-temps

n'avait pas prononcé une parole, ouvrit enfin la bouche pour maudire sa fille; et donna Clara, qui conservait le cœur d'une femme et d'une mère, prosternée devant lui et les mains levées au ciel, s'efforçait d'arrêter la malédiction prête à lui échapper.

Le père Jozé était le seul qui parût avoir gardé un peu de mémoire et de sang-froid. Il demanda à plusieurs reprises à Isidora si elle était réellement mariée à cet être effrayant.

« Je suis mariée, » répondit la victime, en se levant et en jetant un regard sur la robe magnifique qu'elle portait. Tout à coup on entendit frapper un grand coup à la porte du jardin. Isidora ajouta : « Je *suis* mariée, et vous ne tar-

derez pas à voir paraître un témoin de mon mariage ! »

Comme elle achevait ces mots, quelques paysans du voisinage, aidés des domestiques du seigneur Aliaga, apportèrent un cadavre tellement défiguré que ses plus proches parens n'auraient pu le reconnaître. On avait seulement reconnu ses habits qui étaient de la livrée de la maison d'Aliaga. Des paysans venaient de le trouver le soir même dans la campagne. Isidora n'y jeta qu'un seul regard et devina sur-le-champ que c'était le corps du vieux domestique, qui avait si mystérieusement disparu la nuit de ses effrayantes noces.

« Voilà, » s'écria-t-elle, au comble

de l'égarement, « voilà le témoin de mon fatal mariage! »

Le père Jozé répondit : votre témoin est muet! »

Cependant on entraînait Isidora, qui dans le même moment commença à sentir les premières douleurs de la maternité. Elle reprit sur-le-champ : « il y aura aussi un témoin vivant, pourvu que vous lui permettiez de vivre. »

La prédiction ne tarda pas à se réaliser; transportée dans son appartement, elle donna au bout de quelques heures, presque sans secours, et sans qu'on la plaignît, naissance à une fille.

Cet événement causa, comme de rai-

son, une grande sensation dans la famille. Don Francisco, qui depuis la mort de son fils, gardait un morne silence, s'écria : « Qu'on livre la femme du sorcier et leur infâme progéniture au saint tribunal de l'Inquisition ! » Donna Clara qui d'un côté plaignait sa malheureuse fille, frémissait de l'autre à l'idée d'être l'aïeule d'un jeune démon. Le père Jozé baptisa l'enfant en tremblant, et il fut obligé de se passer de parrains, car aucun des domestiques ne voulut en servir La mère infortunée n'en chérit que plus sa fille, quand elle la vit abandonnée du monde entier.

Le bruit de cette aventure terrible et tragique ne tarda pas à se répandre, et l'on vit bientôt arriver les officiers

de l'Inquisition, armés de tout le pouvoir que leur tribunal pouvait donner. Le Saint-Office se flattait enfin de pouvoir mettre la main sur ce Melmoth, qui jusque-là avait bravé tous ses efforts. Il avait montré un sentiment humain, et par ce sentiment, il était sans doute devenu vulnérable.

Ce ne fut qu'au bout de quelques semaines, qu'Isidora recouvra complètement sa raison et sa mémoire. Elle se trouva pour lors dans une prison, étendue sur un lit de paille et dans une cellule, qui n'avait pour tous meubles qu'un crucifix et une tête de mort : une faible lumière y pénétrait par une fenêtre grillée. Elle suffisait pour faire voir à Isidora que son enfant était à

côté d'elle. Collé contre son sein, il en avait tiré à l'insu même de sa mère, une chétive et faible nourriture. Isidora le pressa contre son cœur, et s'écria en pleurant : « Tu es à moi! A moi seule! Tu n'as point de père.... Il est aux extrémités de la terre..... Il m'a laissée seule....Mais que dis-je? Je ne suis pas seule, puisque tu es avec moi! »

On la laissa pendant plusieurs jours dans un repos parfait. On avait de bonnes raisons pour la traiter ainsi. On désirait que sa raison fût parfaitement saine au moment de son interrogatoire, dans l'espoir de tirer d'elle, au sujet de Melmoth, des renseignemens que l'on n'avait encore pu obtenir de personne.

Une nuit cependant, Isidora vit ouvrir la porte de sa cellule; une personne entra, et malgré l'obscurité qui y régnait, elle reconnut en un instant les traits du père Jozé. Après une longue pause d'une mutuelle horreur, elle se mit à genoux en silence pour recevoir sa bénédiction, qu'il lui donna avec une gravité mêlée de tendresse, après quoi il fondit en pleurs.

Un nouveau silence régna encore pendant quelque temps. Le père s'était placé sur le pied du lit de la prisonnière, qui était assise comme lui, penchée sur son enfant, dont elle mouillait par momens la joue d'une larme froide, et qui paraissait avoir de la peine à tomber. Enfin l'ecclésiastique

se recueillant en silence, lui dit : « ma fille, c'est par l'indulgence du Saint Office, que j'ai obtenu la permission de vous visiter. »

« J'en suis fort reconnaissante, » répondit Isidora, qui se soulagea en versant des larmes plus abondantes.

— « Il m'est aussi permis de vous dire que votre interrogatoire aura lieu demain..... Je vous conjure de vous y préparer..... et s'il y a quelque chose que.... »

« Mon interrogatoire ! » s'écria Isidora avec une surprise marquée, mais sans effroi. « Sur quel sujet va-t-on m'interroger ? »

— « Sur votre inconcevable union avec un être maudit.... Ma fille, » ajou-

t-il, d'une voix étouffée par l'horreur, êtes-vous vraiment l'épouse de cet être, dont le seul nom fait frissonner et dresser les cheveux?

— « Je le suis. »

— « Quels furent les témoins de votre mariage, et quelle main osa lier la vôtre de ce lien profane et contraire à la nature? »

— « Nous n'eûmes point de témoins... Nous fûmes unis dans les ténèbres... Je n'ai vu personne; mais il m'a semblé avoir entendu des mots... Je sais que j'ai senti une main placer la mienne dans celle de Melmoth. . . . . Elle était froide comme celle de la mort. »

« O nouvelle et mystérieuse horreur, » s'écria le prêtre en donnant toutes les

marques d'un véritable effroi. Il pencha sa tête sur son bras, et garda, pendant quelque temps, le silence.

« Mon père, » dit enfin Isidora, vous avez connu l'ermite qui demeure, dans les ruines du monastère, près de notre château.... Il est prêtre.... C'est un saint homme;.... c'est lui qui nous a unis! »

« Malheureuse victime! » reprit le prêtre en gémissant et sans lever la tête, « vous ne savez ce que vous dites. Ce saint homme est mort la nuit qui précéda votre épouvantable mariage! »

Une nouvelle pause d'une muette horreur suivit. Le père la rompit, en disant, d'une voix grave et tranquille: « Ma fille infortunée, on m'a permis

de vous administrer le sacrement de la confession avant votre interrogatoire. Je vous conjure d'épancher votre âme dans mon sein.... Le voulez-vous ?

— « Sans doute, mon père. »

— « Répondrez-vous comme si vous étiez devant le tribunal de Dieu ? »

— « Oui, je répondrai comme devant le tribunal de Dieu. »

En disant ces mots, elle se mit à genoux devant le père Jozé. Quand elle eut fini, il lui demanda si elle n'avait plus rien sur le cœur. Elle répondit que non, et le prêtre resta, pendant assez long-temps, dans une attitude pensive. Il lui fit ensuite, au sujet de Melmoth, plusieurs questions singulières, auxquelles elle ne put répondre. Elle

lui demanda enfin des nouvelles de ses parens. Le père secoua la tête et garda le silence. Cependant, ayant réitéré ces questions, il lui dit, à regret, qu'elle pouvait bien deviner quel avait dû être sur eux l'effet de la mort de leur fils et de l'emprisonnement de leur fille dans les prisons de l'Inquisition.

« Vivent-ils du moins encore? » dit Isidora.

« Epargnez-vous la peine de me faire d'autres questions, ma fille, » répondit le prêtre; « et croyez que si j'avais quelque chose de consolant à vous dire, je ne vous le cacherais pas. »

Dans ce moment, on entendit le son d'une cloche éloignée. « Ce son, » dit le père, « annonce que l'heure de votre

interrogatoire approche. Adieu ; que tous les saints vous assistent ! »

« Arrêtez, mon père, arrêtez un moment, un seul moment ! » s'écria Isidora au désespoir et lui fermant le chemin de la porte. « O mon père ! croyez-vous que..... je sois..... perdue..... à jamais ! »

— « Ma fille, je vous ai donné toutes les consolations que j'ai pu. La miséricorde de Dieu est infinie ; je vais l'implorer pour vous.

— « O mon père ! restez encore un moment ; je n'ai plus qu'une seule question à vous faire. « Elle saisit sa pâle et innocente compagne sur le lit où elle dormait, et, la tendant à l'ecclésiastique, elle ajouta : « O mon père ! dites-

moi si cet enfant peut être celui d'un démon! O mon père, mon cher père! jetez encore un regard sur mon enfant! »

Elle se traînait sur ses genoux après lui. Le père Jozé, attendri, allait couvrir l'enfant de baisers et de prières, quand la cloche sonna une seconde fois. Pressé de se retirer, il ne put que dire: « Ma fille, que Dieu vous protége! »

Les divers interrogatoires qu'Isidora subit n'offrirent rien de particulier, si ce n'est la simplicité et le ménagement avec lesquels elle détaillait tout ce qui pouvait l'inculper, tandis qu'elle évitait, avec un art inconcevable, de répondre aux questions qui avaient rapport à Melmoth. Une seule fois on parla de la

torture, mais elle l'entendit nommer avec un si grand sang-froid, qu'il n'en fut plus question par la suite. Enfin, l'un des magistrats, jetant les yeux sur son enfant qu'elle tenait sur ses bras, et sans lequel elle ne paraissait jamais à l'audience, fit, à ses collègues, un signe qu'ils comprirent.

Après que les formalités d'usage furent remplies, on procéda à la lecture de l'arrêt. Isidora fut condamnée à une prison perpétuelle; son enfant devait lui être ôté pour être élevé dans un couvent, afin de.....

Ici la lecture fut interrompue par la prisonnière, qui poussa un cri plus affreux qu'aucun de ceux que la torture aurait pu lui arracher. Il partait d'un

cœur maternel réduit au dernier désespoir. Elle se jeta ensuite à genoux, et dans son égarement proféra tantôt des supplications, tantôt des menaces; elle ne demandait qu'une chose; c'était qu'on ne la séparât point de son enfant.

Les juges l'écoutèrent dans un silence inflexible. Quand elle vit qu'il était impossible de rien obtenir, elle se leva avec un air de dignité, et demanda d'une voix altérée, mais calme, qu'on lui laissât du moins son enfant jusqu'au lendemain. Elle eut assez de présence d'esprit pour appuyer sa demande sur l'observation qu'en le privant trop subitement de la nourriture à laquelle il était habitué, on pourrait mettre sa vie en danger. Les

juges y consentirent, et on la reconduisit à sa cellule.

Les heures s'écoulèrent. Vers minuit la porte s'ouvrit, et elle vit paraître deux individus en costume de familiers. Leurs traits étaient livides et hagards. Ils marchaient d'un pas roide et machinal. Ils éprouvaient cependant de la compassion. S'approchant du lit sur lequel Isidora était assise, ils lui dirent à la fois : « Remettez-nous votre enfant. — Prenez-le, » répondit la prisonnière d'une voix à peine intelligible.

Les familiers visitèrent la cellule; la prisonnière restait immobile et silencieuse pendant leur recherche. Elle ne fut pas longue, mais elle fut vaine. Quand elle fut finie, Isidora, avec un

éclat d'un rire affreux, leur dit : « Insensés! où prétendiez-vous donc trouver un enfant, si ce n'est sur le sein de sa mère?.... là.... le voilà..... prenez-le..... il est à vous maintenant..... je vous l'abandonne! »

Elle prononça ces derniers mots avec un cri qui glaça le sang des familiers. Les agens du Saint-Office s'avancèrent; mais ils furent un peu troublés quand ils virent que l'enfant qu'Isidora leur remettait n'était plus qu'un cadavre. Au front de cet enfant du malheur, né dans l'infortune et nourri dans le cachot, on voyait une marque noire. Les familiers rendirent compte de cette circonstance extraordinaire aux juges : les uns dirent que c'était le signe que son

père lui avait imprimé lors de sa naissance ; les autres l'attribuèrent aux effets terribles du désespoir maternel. On décida que la prisonnière reparaîtrait dans les vingt-quatre heures devant le tribunal pour expliquer la mort de son enfant.

La moitié de ce temps était à peine écoulée, que déjà Isidora était sur le point de paraître devant un tribunal plus auguste et surtout plus miséricordieux. Quand les inquisiteurs furent convaincus qu'il n'y avait plus rien à attendre ou à espérer d'elle, ils lui accordèrent de mourir en paix, et permirent même, à sa demande, que le père Jozé la vînt visiter et consoler dans ses derniers momens.

Il était nuit ; mais le jour et la nuit sont les mêmes dans ces tristes lieux. Une faible lampe éclairait la cellule. La pénitente était étendue sur son lit de repos. Le bon prêtre était assis auprès d'elle.

« Mon père, » dit la mourante Isidora, « vous m'avez dit que j'étais pardonnée. »

— « Oui, ma fille ; car vous m'avez assuré que vous étiez innocente de la mort de votre enfant. »

« Est-il possible que vous m'ayez cru coupable ? » reprit Isidora, en se soulevant sur sa misérable couche. « La pensée de son existence aurait seule suffi pour prolonger ma vie, même dans ma prison. O mon père ! comment

aurait-il pu vivre, enfermé, dès sa naissance, avec moi, dans cet horrible lieu? La chétive nourriture que je lui donnais s'est tarie dans mon sein, en entendant lire mon arrêt. Le pauvre enfant gémit pendant toute la nuit. Le matin ses gémissemens devinrent plus faibles, et j'en fus bien aise..... à la fin, ils cessèrent, et j'en fus très..... heureuse! »

Elle pleurait cependant en parlant de ce *bonheur*.

— « Ma fille, votre cœur est-il dégagé de ce lien terrible et désastreux qui a fait son malheur ici-bas et a compromis son salut éternel? »

Elle fut long-temps sans pouvoir répondre; à la fin, elle dit d'une voix al-

térée : « Mon père, je n'ai à présent la force ni de combattre mon cœur ni de le sentir. La mort ne tardera pas à rompre tous ses liens ; mais tant que je vivrai il faudra que j'aime l'auteur de ma perte. Je ne lui reproche point son inimitié pour moi, car il était l'ennemi de tout le genre humain. En rejetant sa dernière tentation, en l'abandonnant à sa destinée et en me soumettant à la mienne, je sens que mon triomphe a été complet et mon salut assuré. »

— « Ma fille, je ne vous comprends pas. »

« Melmoth, » continua Isidora avec un effort très-pénible, « Melmoth est venu me voir cette nuit... Il a pénétré

dans les murs du Saint-Office.... Dans cette cellule même! »

L'ecclésiastique donna des marques de la plus profonde horreur, et en prêtant l'oreille au vent qui sifflait dans les corridors, il paraissait s'attendre à voir la porte s'ouvrir et lui offrir l'image de Melmoth!

Mon père, j'ai eu bien des songes; mais cette fois, je n'ai point rêvé. J'ai revu parfois en songe le jardin où je l'ai rencontré pour la première fois, les nuits qu'il passait sous ma fenêtre. J'ai eu des visions saintes et pleines d'espérances; des figures célestes m'apparaissaient et me promettaient sa conversion; mais cette nuit, je suis sûre de l'avoir vu.

Mon père, il a passé en ce lieu la nuit toute entière; il m'a offert.... il m'a conjuré d'accepter.... la liberté et le repos, la vie et le bonheur. Il m'a dit que nous vivrions ensemble dans mon île indienne, dans ce paradis de l'Océan, loin de la demeure des hommes et à l'abri de leurs persécutions. Il m'a juré de n'aimer que moi, et pour toujours; je l'écoutais alors. O mon père! je suis très-jeune encore; la vie et l'amour auraient eu de grands charmes pour moi. Je regardais mon cachot et je songeais qu'il me faudrait mourir sur ces pierres froides; mais.... quand il m'annonça la terrible condition de laquelle dépendait l'accomplissement de sa promesse..... quand il me dit que.....

La voix lui manqua et elle ne put en dire davantage.

« Ma fille, » dit l'ecclésiastique, en se penchant sur son lit, « ma fille, je vous conjure, par l'image représentée sur cette croix que je presse contre vos lèvres mourantes, par l'espoir de votre salut qui dépend de votre sincérité envers moi, votre confesseur et votre ami, faites-moi connaître les conditions proposées par votre tentateur. »

— « Promettez-moi donc d'avance l'absolution pour ce que je vais vous dire, car je ne voudrais pas que mon dernier soupir s'exhalât en prononçant les mots affreux que.... »

« Je vous le promets, » dit le prêtre. Isidora lui répéta pour lors ce qu'il vou-

lait savoir ; mais à peine l'eût-il entendu, que s'éloignant comme s'il avait été mordu par un serpent, il se précipita dans le coin opposé de la cellule, où il demeura muet d'horreur.

Au bout de quelques instans, l'infortunée lui dit : « Mon père, je sens que je vais mourir ; permettez que dans ce moment, je sente une main humaine dans la mienne. »

« Espérez en Dieu, ma fille, » dit le père en appliquant le crucifix qu'il tenait sur la bouche glacée de la mourante.

« J'ai aimé sa religion, » reprit Isira, en baisant dévotement la croix ; « je l'ai aimée avant de la connaître ; Dieu m'a sans doute inspirée. Hélas ! » con-

tinua-t-elle avec ce sentiment profond d'un cœur entièrement désabusé du monde; » et plût au ciel que je n'eusse jamais aimé que Dieu! Que ma paix eût été parfaite et ma mort glorieuse! *Maintenant... son* image me poursuit jusque sur le bord de la tombe où je me plonge pour le fuir. »

« Ma fille, » dit le père Jozé, les yeux baignés de larmes; « vous allez trouver enfin le bonheur; le combat a été rude, mais court, et la victoire est certaine. La palme vous attend déjà dans le paradis! »

« Le paradis! » reprit Isidora en rendant le dernier soupir. « L'y trouverai-je? »

CHAPITRE XLII.

Monçada termina en ces mots l'histoire de l'Indienne, victime de la passion et de la destinée de Melmoth, et il annonça qu'il saisirait la première occasion pour faire connaître à son jeune hôte celles des autres victimes dont les squelettes, ainsi qu'on se le rappelle sans doute, ornaient l'habitation du juif Adonias à Madrid. Il ajouta que les circonstances qui les regardaient étaient plus terribles et plus effrayantes encore que celles qu'il avait déjà rapportées. Il dit encore que les détails de sa résidence

dans la maison du Juif, de la manière dont il l'avait quittée et la cause de son arrivée en Irlande, n'étaient guère moins extraordinaires que tout le reste. Le jeune Melmoth brûlait de curiosité; il voulait l'assouvir à tout prix et n'était peut-être pas sans espoir de voir l'original du portrait qu'il avait détruit, se présenter lui-même pour achever son histoire. Le récit de l'Espagnol avait occupé plusieurs jours; il se reposa quand il fut fini; mais bientôt le jeune Melmoth lui rappela qu'il lui restait une promesse à remplir.

On fixa une soirée pour continuer l'histoire. Le jeune Melmoth et l'espagnol Monçada se réunirent dans l'appartement accoutumé. La nuit était

triste et orageuse. La pluie qui avait tombé pendant toute la journée paraissait avoir cédé la place au vent, qui soufflait par intervalles avec une force extraordinaire. Melmoth et Monçada approchèrent leurs sièges du feu, et se regardèrent comme s'ils avaient voulu s'encourager mutuellement.

A la fin Monçada appela toute sa fermeté à son secours et commença sa relation; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'attention de son auditeur était préoccupée de quelque autre objet. Il s'arrêta.

« J'ai cru, » dit Melmoth pour répondre au silence de Monçada, « entendre un bruit, comme si quelqu'un marchait dans le corridor. »

« Chut, » reprit Monçada : « car je ne voudrais pas qu'on nous entendît. »

Ils s'arrêtèrent et retinrent leur haleine. Le bruit se renouvela. Il n'y avait plus à douter qu'on ne marchât et qu'on ne s'approchât de la porte.

« On nous épie, » dit Melmoth, en voulant se lever de sa chaise ; mais à l'instant même la porte s'ouvrit et un personnage se présenta, dans lequel Monçada reconnut l'objet de son récit, celui qui l'avait mystérieusement visité dans les prisons de l'Inquisition. Melmoth se rappela aussi le portrait et l'être dont l'esprit l'avaient rempli d'effroi quand il l'avait vu assis au chevet du lit de son oncle mourant.

La figure resta pendant quelque

temps à la porte; puis s'avançant à pas lents jusqu'au milieu de la chambre, elle y demeura sans les regarder. Elle s'approcha ensuite de la table où ils étaient assis et se montra à eux comme un être vivant et corporel. Ils sentirent et exprimèrent l'un et l'autre la plus vive horreur. C'était réellement Melmoth, l'Homme errant, qu'ils voyaient; ils le voyaient tel qu'il était dans le siècle passé, tel qu'il serait dans mille ans si les conditions effroyables de son existence se renouvelaient. Sa force naturelle n'était pas abattue; mais son œil était affaibli. Il n'avait plus ce lustre surnaturel, dont il brillait jadis, comme un fanal pour annoncer le danger à ceux qui seraient assez imprudens

pour s'en approcher. Ce lustre avait été remplacé par une couleur plus terne que ne l'est d'ordinaire l'œil d'un homme. En un mot, tout en lui annonçait l'être vivant ; ses yeux seuls étaient les yeux d'un mort.

Quand il fut plus près d'eux, ils se levèrent d'un mouvement spontané. L'Homme errant étendit le bras, comme pour dire qu'il ne les craignait pas, mais qu'il n'avait pas l'intention de leur faire du mal. Il prit ensuite la parole et le son étrange et grave de cette voix, la seule qui eût retenti si long-temps sur la terre : ce son fit sur leurs sens l'effet du tonnerre roulant dans le lointain.

« Mortels, » leur dit-il, « vous êtes ici pour parler de ma destinée, et des

événemens qui l'ont marquée. Cette destinée est, je crois, accomplie, et avec elle finissent ces événemens qui ont excité votre vague et triste curiosité. Je suis ici à mon tour pour tout éclaircir : oui; moi, moi, de qui vous parlez, je suis ici. Qui peut mieux raconter les aventures de Melmoth, l'Homme errant, que lui-même, au moment où il va terminer cette existence qui a été un sujet d'étonnement et de terreur au monde entier? Melmoth, vous voyez votre ancêtre. L'homme dont vous avez vu le portrait avec une date si reculée, est devant vos yeux. Monçada, vous voyez une connaissance d'une date plus récente. « Ne craignez rien, » ajouta-t-il en observant l'effroi que témoignaient

ses auditeurs involontaires. « Qu'aviez-vous d'ailleurs à craindre? vous, seigneur, vous êtes armé de votre rosaire » (ici un rayon de maligne ironie vint encore éclairer ses yeux éteints,) « et vous, Melmoth, vous êtes fortifié par cette curiosité vaine et insensée, qui jadis aurait pu vous rendre ma victime, mais qui maintenant ne vous rend que ridicule à mes yeux.

« Pourriez-vous me donner quelque chose pour étancher ma soif? » continua-t-il en s'asseyant. Monçada et son hôte étaient remplis d'un effroi, qui tenait presque du délire. Le premier prit cependant courage, et versa un verre d'eau qu'il offrit à l'Homme errant d'une main assez ferme, mais un peu

froide. L'étranger le porta à sa bouche, en but quelques gouttes, le reposa sur la table, et dit : « Voici le dernier verre que je viderai sur la terre; la dernière liqueur qui mouillera mes lèvres mortelles. » Il l'acheva ensuite lentement, et ajouta : « désormais ma soif est éternelle ! » Ni le jeune Melmoth, ni Monçada ne se sentirent la force de parler; ils n'éprouvèrent aucun désir d'interrompre la profonde rêverie à laquelle il s'abandonna.

Cette rêverie dura jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, qui se faisait jour à travers les volets fermés. Alors l'Homme errant leva ses yeux pesans, et les fixant sur Melmoth, il lui dit :

« votre ancêtre est revenu chez lui ; ses voyages sont terminés ! Tout ce que l'on a raconté, tout ce que l'on a pu croire de moi, m'importe bien peu maintenant. Le secret de ma destinée repose avec moi. Si mes crimes ont surpassé ceux des hommes, mon châtiment sera proportionné à mes crimes. J'ai répandu l'effroi sur la terre ; mais je n'ai point été un mal réel pour ses habitans. Nul n'a pu participer à ma destinée que de son consentement, et *nul n'a consenti.* C'est moi seul qui subirai ma peine. Si j'ai étendu la main et si j'ai mangé du fruit de l'arbre défendu, ne suis-je pas à jamais privé de la présence de Dieu et de la jouissance

du paradis? Ne dois-je pas errer à jamais au sein de la désolation et de l'anathême?

« On a dit de moi, que j'avois obtenu de l'ennemi des âmes une existence prolongée bien au-delà du temps ordinaire, avec le pouvoir de traverser l'espace sans trouble ni délai, et de visiter les régions les plus éloignées avec la promptitude de la pensée; j'ai pu, dit-on, braver la foudre sans *espoir* d'en être frappé, et pénétrer dans les cachots en dépit des portes et des verroux. On a ajouté que ce pouvoir m'avait été accordé, afin que je pusse tenter des misérables dans l'heure terrible du désespoir, avec la promesse de la délivrance et de la sûreté, à con-

dition qu'ils changeassent de position avec moi. Si tout cela est ainsi, car je ne veux ni le contredire ni le certifier, ce n'est qu'une preuve de plus de la vérité des paroles prononcées par une bouche qu'il ne m'est pas permis de nommer, et gravées dans le cœur de tous les hommes. Personne n'a jamais voulu changer son sort contre celui de Melmoth, l'Homme errant; *j'ai traversé le monde dans mes recherches, et je n'ai trouvé personne qui, pour gagner ce monde, ait voulu perdre son âme.* Ni Stanton dans son hospice; ni vous, Monçada, dans les prisons de l'Inquisition; ni Walberg, quoiqu'il vît ses enfans sur le point de mourir de faim.... ni.... une autre.... »

Il s'arrêta, et sur le point d'entreprendre son terrible et douteux voyage, il parut jeter un regard en arrière, vers le rivage de la vie, et reconnaître à travers les brouillards de la mémoire, une figure qui de loin lui faisait de douloureux adieux. Il se leva. « Laissez-moi, dit-il, obtenir s'il est possible, une heure de repos; oui, du repos.. du sommeil! » ajouta-t-il, en regardant ses auditeurs étonnés, « mon existence est encore humaine! » Un sourire moqueur erra pour la dernière fois sur ses traits. Combien de fois ce sourire n'avait-il pas glacé le sang de ses victimes! Melmoth et Monçada quittèrent l'appartement, et l'Homme errant se penchant en arrière sur sa chaise, s'endormit

profondément. Hélas! quelles furent les visions de son dernier sommeil terrestre!

SONGE DE L'HOMME ERRANT.

Il se croyait sur le sommet d'un précipice, dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur, mais au bas duquel il distinguait avec peine un océan de feu, dont les vagues frappant contre le rocher, faisaient rejaillir sur lui une écume de soufre brûlant. Toute cette mer paraissait vivante. Chaque flot portait une âme souffrante, qui s'élevait comme le débris d'un naufrage, poussait un cri affreux en se brisant contre le roc, s'enfonçait, pour se rele-

ver encore et répéter son cri. Cette épouvantable alternative devait durer éternellement.

Tout-à-coup Melmoth se sentit jeté à bas du précipice; mais, dans sa chute, il s'arrêta à la moitié de la hauteur. Il se crut placé sur une partie du rocher qui s'avançait au-dessus de la mer de feu et qui n'avait que juste la largeur nécessaire pour ses pieds. Il leva les yeux, mais l'air supérieur, car il n'y avait point de ciel, n'offrait qu'une obscurité impénétrable, au sein de laquelle il distinguait cependant un bras gigantesque qui le tenait suspendu sur le bord du précipice, tandis qu'un autre bras qui, ainsi que le premier, semblait appartenir à un être trop vaste et trop horrible pour

que le songe le plus effrayant en pût même offrir une image, se dirigeait vers un cadran placé au sommet du rocher et que le reflet des flammes rendait seul visible. Ce cadran n'avait qu'une aiguille qui ne marquait point les heures, mais les siècles. Il y jeta les yeux, et vit que la période fixée de cent cinquante ans était près de s'accomplir. Il poussa un cri, et avec un de ces brusques mouvemens que l'on éprouve souvent dans le sommeil, il s'arracha du bras qui le tenait, et voulut se précipiter vers le cadran pour arrêcher la marche de l'aiguille.

L'effort le fit tomber, sa chute fut perpendiculaire et n'offrit rien auquel il pût s'attacher. Le rocher était uni comme

une glace et à son pied se brisait l'océan de feu. Soudain il vit un groupe de figures s'élever à mesure qu'il descendait. Il tendit successivement la main à toutes; c'étaient Stanton, Walberg, Eléonore Mortimer, Monçada, ISIDORA; une foule d'autres. Toutes passèrent devant lui; aucune ne lui présenta une main secourable.

Son dernier regard de désespoir fut encore dirigé vers le cadran de l'éternité. Le bras terrible semblait pousser l'aiguille; elle parvint à son terme, il tombe, il plonge, il brûle, il crie! Les ondes flamboyantes couvrent sa tête et l'éternité fait entendre ces mots: « Place à l'âme de l'Homme errant! » Les vagues de l'océan brû-

lant, en frappant contre le rocher, répondent : « Il y a place pour bien d'autres ! » Melmoth se réveilla.

CHAPITRE XLIII, ET DERNIER.

Le jeune Melmoth et Monçada n'osèrent approcher de la porte que vers midi. Ils y frappèrent un coup léger et ne recevant point de réponse, ils ouvrirent et pénétrèrent dans la chambre d'un pas lent et irrésolu ; elle était dans le même état où ils l'avaient laissée. Un profond silence y régnait ; les volets n'avaient point été ouverts et l'Homme errant dormait encore sur sa chaise.

Au bruit de leurs pas, il se leva à moitié et leur demanda l'heure ; ils le lui dirent :

« Mon heure est venue, » reprit l'Homme errant, « et vous ne devez point en être témoins. L'horloge de l'éternité est prête à sonner pour moi, et son timbre ne doit point retentir à des oreilles mortelles! »

Comme il parlait, ils s'étaient approchés de lui et ils virent avec horreur le changement qu'une matinée avait opéré sur ses traits. Le lustre affreux de ses yeux était déjà éteint avant leur dernière entrevue ; mais maintenant les marques de la décrépitude étaient visibles sur tout son corps. Ses cheveux étaient blancs comme la neige, sa bouche était rentrée, tous les muscles de son visage étaient tombés et flétris. Il tressaillit lui-même en observant l'im-

pression que sa figure faisait sur ses hôtes.

« Vous voyez ce que je suis, » s'écria-t-il, « l'heure est donc enfin venue! on m'appelle et je dois obéir ! mon maître a d'autres travaux à m'imposer. Quand un météore brillera dans votre atmosphère, quand une comète poursuivra sa course brûlante vers le soleil, levez les yeux et songez à l'âme qui est peut-être condamnée à guider leur marche errante et enflammée ! »

Cet éclair soudain ne fut pas de longue durée. Il ne tarda pas à retomber dans son premier abattement et il dit : « laissez-moi; je dois être seul pendant les dernières heures de mon existence mor-

telle.... pourvu qu'elles soient réellement les dernières ! » Il frémit intérieurement en prononçant ces mots, et ses auditeurs s'en aperçurent. Il ajouta ensuite : « c'est dans cet appartement que j'ai vu le jour ; c'est ici peut-être que je dois renoncer à la vie ! Plût au ciel que je ne fusse pas né !.... hommes !.... retirez-vous.... laissez-moi seul.... quelques sons que vous entendiez dans le cours de la terrible nuit qui va commencer, n'approchez pas de cette chambre, votre vie en dépend. Rappelez-vous, » continua-t-il en élevant la voix, « que vous paieriez de votre vie une fatale curiosité. C'est pour en contenter une semblable que j'ai risqué et

perdu plus que la vie.... Que mon sort soit pour vous un avertissement.... retirez-vous ! »

Ils s'éloignèrent en effet, et passèrent le reste de cette journée sans songer à prendre les repas accoutumés : telle était l'inquiétude qui les dévorait. La nuit, ils restèrent dans leurs appartemens, mais sans espoir de pouvoir reposer. Le repos, d'ailleurs, eût été impossible. Les sons, qui, bientôt après minuit, commencèrent à se faire entendre dans l'appartement de l'Homme errant, d'abord peu alarmans, ne tardèrent pas à devenir si horribles que le jeune Melmoth, quoiqu'il eût envoyé coucher ses domestiques dans une partie éloignée

de la maison, commença à craindre qu'ils n'arrivassent jusqu'à eux. Il se leva donc et se mit à marcher en long et en large dans le passage qui conduisait à cette chambre effrayante. Bientôt il vit à l'autre bout un individu qui s'approchait de lui, et sa préoccupation était si grande qu'il ne reconnut pas d'abord Monçada. Ils continuèrent cependant à marcher ensemble, sans se faire de questions.

Bientôt l'horreur des bruits qu'ils entendaient augmenta à tel point que l'avertissement même qu'ils avaient reçu, put à peine les empêcher d'entrer dans la chambre. Ces bruits étaient de divers genres et impossibles à décrire.

Ce n'étaient ni des supplications ni des blasphêmes, mais un mélange des deux.

Vers le matin les sons cessèrent tout-à-coup. Le silence qui les suivit leur parut pendant quelques momens plus effrayant encore que tout ce qu'ils venaient d'entendre. Après s'être consultés par un regard, ils s'empressèrent de courir à l'appartement. Il était vide; et ne renfermait aucun vestige de celui qui y avait passé la nuit.

Après avoir jeté avec étonnement leurs yeux autour de la chambre, ils aperçurent qu'une petite porte qui faisait face à celle par laquelle ils étaient entrés et qui donnait sur un escalier dérobé, était ouverte. En s'en appro-

chant, ils découvrirent des traces de pas formées avec du sable humide ou une terre grasse. Ils les suivirent jusqu'à une porte qui s'ouvrait sur le jardin, et de-là par un sentier de gravier jusqu'à un mur brisé. Au-delà de ce mur, ils reconnurent encore les mêmes vestiges dans un champ de bruyère qui s'élevait en pente jusqu'à la moitié de la hauteur d'un rocher qui s'avançait dans la mer.

Quoiqu'il fût encore de très-bonne heure, tous les pêcheurs des environs étaient levés, et ils dirent à Melmoth et à son ami que leur sommeil avait été troublé toute la nuit par des sons affreux qu'ils ne pouvaient décrire. Il est remarquable que ces hommes, que leur

caractère et leurs habitudes portaient à la superstition et à l'exagération, n'en montrèrent aucune dans cette occasion.

Melmoth ne voulut permettre à personne qu'à Monçada de monter avec lui sur le rocher. Il était couvert de bruyère. On y voyait distinctement un sentier formé par cette bruyère aplatie par force, et qui indiquait que quelqu'un y avait été traîné. Ce ne fut pas sans peine que Melmoth et Monçada arrivèrent au sommet. L'Océan battait le pied du roc. Un objet flottait au vent sur une pierre qui avançait un peu au-dessous d'eux dans la mer. Melmoth parvint à s'en saisir : c'était la cravatte que l'Homme errant portait la nuit précédente autour

du cou. Ce fut là la dernière trace de l'HOMME ERRANT.

Melmoth et Monçada se jetèrent mutuellement un regard d'horreur, et, sans rompre le silence, ils rentrèrent à pas lents à la maison.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON,
rue des Noyers, n° 37.

Y²
p
22222
(6)

M. MATHURIN

MELMOTH

VI

P. 1824